This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

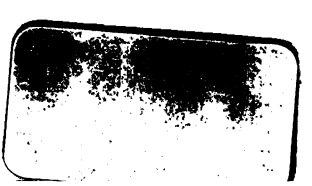
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ESSAI

SUR LA SECTE

DES ILLUMINÉS.

BIBLIOTHECA REGIA

A PARIS,

1789.

118

246. e. 615

AVERTISSEMENT.

Soit en Allemand, ſoit en François, on a beaucoup écrit depuis quelque-temps ſur la Pruſſe & contre la Pruſſe. Le nouveau Gouvernement a été jugé avec une ſévérité extrême. Dans tous ces ouvrages, il eſt queſtion des illuminés. C'eſt à cette Secte ténébreuſe qu'on rapporte preſque tous les maux qui déſolent l'héritage de l'immortel Frédéric. Dans de telles circonſtances, il nous a paru convenable d'appaiſer la curioſité du Public, & de donner cet Eſſai, que la Vérité avouera. Les tableaux ſont effrayans, les principes ſont pervers, les conſéquences ſont terribles, & c'eſt pourquoi nous avons écrit. S'il eſt dangereux de parler, il ſeroit perfide de ſe taire.

Quoique l'Allemagne ſoit le foyer de ces erreurs funeſtes, quoiqu'elles y jouiſſent d'une haute protection; elles ne ſont pas tout-à-fait étrangères aux autres Nations. La France n'eſt pas entièrement pure; & ſi dans la criſe qui nous tourmente, les Martiniſtes n'oſent, ou peut-être ne peuvent ſe faire entendre, ils reparoîtront avec plus de danger lorſque le calme ſera revenu.

O mes Concitoyens! croyez que nous ne répandons pas de fauſſes allarmes. Nous avons écrit avec un aſſez grand courage, & nous ſommes loin d'avoir tout dit; pourquoi? c'eſt que chez les hommes la vérité nue eſt la plus violente des ſatyres. L'étonnante ſcène racontée au chapitre neuvième, les incroyables myſtères révelés dans les notes, ſont de vaſtes ſujets de méditation. Il y a

cependant des impoſtures ourdies avec plus d'adreſſe ; mais on ne peut encore les dévoiler ſans indiquer le lieu de la ſcène, & dès-lors c'eſt livrer au ridicule des hommes que l'Ordre Social a intérêt de faire reſpecter.

INTRODUCTION.

Lorsque j'ai écrit cet Ouvrage, je ne me ſuis pas flatté d'être cru, & conſéquemment je ne me ſuis pas flatté de convaincre. Quand on vient révéler des choſes ſi extraordinaires, il faut ſe réſigner, & s'attendre à paſſer pour un Déclamateur. Dès qu'un Ecrivain eſt déclaré tel, on ſe diſpenſe d'examiner ſon Ouvrage. Mais ſi la force du ſujet avoit ſeule exalté l'imagination, ſi la connoiſſance du mal avoit aigri le jugement, ſi le noble deſir de ſauver les humains avoit armé l'éloquence de ces traits foudroyans qui accablent l'erreur, ſi l'on n'étoit ſorti de ſon caractère que preſſé par l'imminence du danger, tout Lecteur impartial devroit du moins obéir à cette crainte ſalutaire, qui trouble une ſécurité perfide, & juger par lui-même ſi les malheurs prévus ſont chimériques, ou ſi la prudence ordonne de s'en occuper.

Les gens honnêtes s'allarment, les gens tièdes doutent, les coupables nient, les ſages examinent, & c'eſt eux que j'invoque en ce jour, & dont je voudrois éguillonner le zèle.

On ſeroit aſſez porté à déteſter cette machination myſtique; mais on ne croit pas encore à ſon exiſtence. Il faudroit pouvoir articuler les faits, mettre à même de les vérifier, nommer les agens, accuſer les impoſteurs, produire les témoins, publier les écrits, commencer un procès en règle, ſuivre une information. Tout cela ſeroit poſſible,

ſi les Coriphées de la ſecte n'étouffoient pas la première voix qui s'élève dans les pays où le Souverain eſt le Pape de cette nouvelle Egliſe.

Je ne ſais par quel enchantement les Princes, ordinairement partagés entre les plaiſirs & la ſoif d'un nom brillant, ont été les premiers à adopter une confédération où ils ne peuvent que perdre. On en compte trente en Europe, régnans ou non-régnans, tellement imbus de ces abſurdités, qu'ils ſont inabordables à la raiſon la plus tolérante. Veut-on compoſer avec eux, & procéder par la logique la plus ſimple, ils commencent par ſe défier & finiſſent par s'éloigner. On en voit qui ſeroient le rebut de l'humanité, s'ils ne traînoient pas un nom reſpecté, ſe faire Prédicans & répandre le dogme des Illuminés dans un inſipide bavardage. D'autres, ſe conſtituer Protecteurs Fanatiques d'une Religion qu'ils ne comprennent pas, ouvrir leurs terres, qu'ils nomment des Etats, à tous les Avanturiers que diſperſe la Secte pour parvenir à ſes fins. La plupart accueillent avec un empreſſement fanatique, tout ce qui porte la livrée des Swedemborg, des Schrœpffer.

En France, la Cour eſt étrangère aux élémens de la Théoſophie. Le mouvement rapide qui agite les eſprits, ne donne à aucun ſyſtème religieux le temps de ſe développer. Les Corps Littéraires s'en moquent; la Bourgeoiſie laborieuſe, & heureuſement peu inſtruite, eſt encore inacceſſible à cette eſpèce de ſéduction. Mais il exiſte une foule de petits partis anti-philoſophiques, compoſés de Femmes Savantes, d'Abbés Théologiens, & de quelques Prétendus Sages. Chaque parti a ſa croyance, ſes prodiges, ſon Hiérophante, ſes Miſſion-

naires, ſes Adeptes, ſes Détracteurs. Ainſi Paris, le centre de toutes les charlataneries comme de toutes les lumières, offre des Viſionnaires de tous genres. Chacun tend à expliquer la Bible en faveur de ſon ſyſtême, à fonder ſa Religion, à remplir ſon temple, à multiplier ſes cathécumènes. Ici Jeſus-Chriſt joue un grand rôle; là c'eſt le Diable; ailleurs c'eſt la Nature; plus loin c'eſt la Foi. Partout la raiſon eſt nulle, la ſcience inutile, l'expérience une chymère. Barbarin ſomnambuliſe, Caglioſtro guérit, Lavater conſole, Saint-Martin inſtruit, d'E**** (1)..... *res ſacra miſer.* Tous employent l'erreur pour arriver à une réputation utile; & ſi l'on excepte Lavater, qui, par un mélange d'eſprit & de bonhomie, fait de bonne foi des dupes, les viſions ſont dans la main des autres un reſſort dont ils combinent les mouvemens avec adreſſe.

En Allemagne, les Cours donnent une impulſion à tous les eſprits. Ils ſont plus ſolides que rafinés, dès-lors on le convainc avec des menſonges mis en ſillogiſmes. Dès qu'on a tourné leur bonhomie naturelle vers leur idole, qu'ils nomment philantropie, il y a peu de travers qu'on ne puiſſe leur faire adopter. Les petits Princes, qui ont la manie d'être loués, & dont les noms s'oublieroient aiſément dans les grands intérêts qui agitent continuellement l'Europe, ſe laiſſent aller au doux encens dont les enyvrent les Prêtres des Illuminés, prodigues d'éloges juſqu'à la ſatiété dans des livres que perſonne n'achève, mais que beaucoup de

(1) Il ſubiſſoit alors les horreurs de l'exil aux iſles Sainte Marguerite.

gens commencent. Les femmes ſe jettent auſſi dans cette myſticité, & s'imaginent par-là reſſuſciter les beaux jours de leur innocence; la claſſe des Courtiſans embraſſe la nouvelle Secte, parce qu'entre les Protecteurs & les Adeptes, il y a un commerce de penſions, de préſens, de titres, dirigés contre des initiations, des myſtères révélés, des prédictions conſolantes; il en réſulte une grande fidélité à des dogmes rémunérateurs.

En Pologne & en Ruſſie, ils ſont des Proſélites, en Ruſſie ſur-tout, où la Religion ſe prête aux ſyſtêmes myſtiques & à tout ce qui tient à l'entouſiaſme. Il y a de grands Perſonnages qui apoſtoliſent; & quoique l'Impératrice rejette tout ce qui tient aux foibleſſes de l'eſprit humain, il ſe trouve des Théoſophes, même ſous ſes yeux, qui les évitent ou les bravent. Puiſſe ſon Succeſſeur hériter de la même Philoſophie! Puiſſe cette vaſte contrée ne connoître d'autre eſclavage, que celui auquel la condamnerent ſes premiers maîtres!

Croiroit-on que l'Angleterre, ce pays où l'on penſe, n'eſt pas tout-à-fait affranchi de ces honteuſes croyances? Ce n'eſt pas un ſyſtême complet, à l'inſtar de l'Allemagne, mais il y a des eſpèces de confréries où l'on dogmatiſe, où l'on ſoutient, par des ſecrets, le zèle des Initiés. Les progrès ſeulement ſont moins rapides que par-tout ailleurs, parce que les Anglois voyagent beaucoup; & quoique la plupart voyagent très-mal, ils apprennent cependant à connoître la maſſe des hommes & du moins s'apperçoivent que par-tout c'eſt l'eſpèce la plus vile & la plus mépriſable qui ſe dévoue au métier de tromper & d'abrutir la condition humaine.

Nous avons long-temps balancé à publier cet écrit. C'eſt ſonner l'alarme, dira-t'on, c'eſt donner plus de conſiſtance encore à une Secte naiſſante, qui renferme cent fois plus de Dupes que d'impoſteurs. Juſqu'ici ces grands Corps, dépoſitaires de la ſcience, n'ont pas embraſſé ces dogmes nouveaux; & n'y eut-il qu'un juſte, il faut faire grace, en ſa faveur, à tant d'hommes dont tout le crime eſt de n'avoir pas reçu de la nature cette heureuſe & rare perſpicacité qui met à l'abri de la ſéduction.

Loin de nous de tels principes. C'eſt la puſillanimité qui prend le maſque de la commiſération. Quoi! nous devrions nous taire, parce qu'on criera à la calomnie! au libelle, à la méchanceté? La calomnie! Mais il eſt des hommes que l'on ne peut pas calomnier. La noirceur de leurs projets eſt un abîme méphytique, dans lequel le vulgaire des mortels n'eſt pas capable de deſcendre, & qui ſeroit encore inconnu ſans les exhalaiſons perfides qui ſe répandent au loin pour le malheur du monde..... Un libelle! Eh oui, ſans doute, cet Ouvrage, où l'on parlera d'eux, en ſera un; car l'on n'aura que des vices à préſenter, que des crimes à révéler, que l'hypocriſie à peindre.... La méchanceté! Eh qui en eſt le plus coupable? celui qui laiſſe froidement égorger ſes Concitoyens, ou celui qui place des ſentinelles ſur la route du précipice? Il s'agit bien d'égards, de ménagemens, de politeſſes, avec des hommes de fer, qui, le poignard à la main, marquent leurs victimes.

Suivez, ſuivez ces lâches principes; vous, dont le métier eſt d'aduler les Rois, d'excuſer leurs mépriſes, d'exalter les moindres élans de bienfai-

ſance, & de diviſer quelques qualités douteuſes. Achetez à ce prix, je ne dis pas même les honneurs, tous vains qu'ils ſont, mais un peu d'or, digne préſent de votre ame, & ne venez pas nous parler de votre amour pour la vérité, de votre philantropie, de vos engagemens avec la vertu; *reprenez votre inſolente eſtime* pour ces Filles du Ciel, & réſervez-là pour les Dieux de votre Secte.

Quand on leur tient de ſemblables diſcours, ils ne peuvent répondre; moins encore réfuter. Alors ils perſécutent & ſubſtituent l'uſage tyrannique de l'autorité, dont ils ſont dépoſitaires, à l'uſage du raiſonnement qui les ſerviroit mal. Pour échapper à l'odieuſe réputation attachée aux Perſécuteurs, ils détournent le cours des graces, de la juſtice même; car employer le talent modeſte, eſt une dette qu'on acquitte. Ils détournent, dis-je, le cours des graces de leurs Adverſaires, & les laiſſent végéter dans cet oubli humiliant, qui équivaut à une perſécution, la ſeule peut-être qui tourmente le génie. Mépriſé, il va chercher des climats moins injuſtes; ou s'il demeure inflexiblement attaché à ſes pénates, c'eſt pour combattre, & arborer l'étendard de la raiſon. Alors les Partis ſe forment, les querelles naiſſent, les plans de défenſe ſe combinent, le mécontentement devient général; les voiſins ambitieux en profitent, les guerres s'allument, on place des Généraux Viſionnaires à la tête d'une armée négligée, plus inquiette de l'argent qui la ſoudoira, qu'empreſſée à défendre un pays qui lui eſt devenu étranger. On met aux premières places des hommes ſans nerfs, ſans génie, ou quelques hommes capables, mais qu'on a bien

ſoin d'aſſujettir & de ſubordonner à la médiocrité en faveur. On anéantit la penſée par une ſurveillance inquiſitoriale ; on enchaîne les preſſes, qui retiennent toute eſpèce de vérités, ou afflige la Religion fugitive & forcée de céder ſes chaires & ſes autels à des Dieux fantaſtiques ; on fait des Lycées de vaſtes ſolitudes, puiſque là, où toutes les carrières ſont remplies par des Illuminés, ce ſont les Loges, & non les Univerſités qu'il faut fréquenter.

Ce n'eſt donc pas l'odieux plaiſir de médire, quoiqu'il fût doux de venger l'honnêteté, qui nous a mis la plume à la main. L'eſpoir, foible il eſt vrai, oui, l'eſpoir d'enlever quelques hommes vertueux à la faſcination des illuminés, m'a ſoutenu dans cette carrière. Depuis quelques années, je me ſuis préſenté dans l'arène ſous des formes diverſes. Tantôt enveloppé ſous le voile de la fiction, quelquefois dans le champ clos d'une Académie, plus ſouvent dans des diſcuſſions approfondies, j'ai révélé d'étranges ſecrets. Je viens aujourd'hui enviſager la matière ſous des points de vue plus importans, & préſenter une ſuite d'idées qui, par degrès, mènent à la conviction.

Cherchant la ſource du mal dans le penchant funeſte qu'ont tous les hommes au merveilleux, un coup-d'œil rapide ſur les ſiècles de notre Ere, montre que tous ont à rougir d'incroyables erreurs ; dans aucun temps, elles n'ont laiſſé reſpirer la terre, elles ſe ſont relevées, mais n'ont jamais diſparu.

L'homme leur ſourit, & ſemble ſe ſauver dans leur ſein des auſtères leçons de la vérité. Quelques pays privilégiés les naturaliſent, & s'aban-

donnent à leur influence menſongère, tous l'accueillent du moins, s'ils ne ſe livrent pas.

Avec quelle chaleur l'Europe n'a-t'elle pas défendu les Jéſuites, qui ont prêté tant de reſſources au ſyſtême théoſophique. Ils exiſtoient ſous le diadême & ſous la thiare, ſous le caſque & ſous la mître, ſous le mortier comme ſous le bonnet doctoral. Le même fanatiſme qui les conſervoit a reſſuſcité depuis trente ans l'Ordre des Francs-Maçons languiſſant, & gardant ſans peine un ſecret que perſonne ne s'empreſſoit de ſavoir.

L'examen philoſophique du régime des Francs-Maçons, nous a conduit à l'examen plus réfléchi encore de la Secte des Illuminés. N'étoit-il pas indiſpenſable de ſéparer les idées vulgaires ou précipitées, de celles qu'on doit ſe former d'une aſſociation ténébreuſe, dont les myſtères ſe dérobent ſoigneuſement à tout œil profane.

Il falloit parcourir ces Cercles fameux, le vrai ſecret de l'Ordre, le grand inſtrument des fourberies, ces laboratoires de l'iniquité, où l'on forge des fers pour les Rois, & où l'on diſtille le poiſon pour les humains; raconter enſuite ces épreuves terribles qui précèdent les ſermens, dont les ſcélérats même n'ont peut-être pas la formule, & n'oſeroient du moins l'adopter pour lien de leurs complots, ſermens qui réaliſent la ſanglante fable d'Atrée, & couvriroient la ſurface de la terre d'une nation d'aſſaſſins.

Si ces allarmes ſont exagérées, bien eſt-il vrai qu'on peut & qu'on doit croire que la Secte des Illuminés détruira néceſſairement le Royaume où elle ſera protégée, & ne reſpectera pas même la ſociété. Cette double vérité eſt auſſi clairement

prouvée que celle qui la ſuit; c'eſt-à-dire, que les Rois eux-mêmes ſont les plus intéreſſés à couper le pied de cet arbre empoiſonné, dont les racines touchent aux enfers, & dont la tête ombrage leur trône.

Après le triſte ſpectacle ſur lequel nos yeux ont repoſé trop long-temps, nous avons cherché quelque douce illuſion dans les moyens d'effacer ces fatales impreſſions, & peſé ſur ce que l'on en a penſé dans les âges qui ont précédés le nôtre. Cette idée ſeule, développée par une plume plus habile, laiſſeroit dans l'eſprit une réflexion profonde & bien défavorable aux Sectaires, réflexion qu'il faut fortifier par le portrait fidèle de leur Fondateur, & un coup-d'œil impartial ſur la ſituation où ſe trouvent les Nations réputées protectrices des erreurs à la mode.

Cette dernière partie de l'Ouvrage eſt terminée par l'offre de quelques moyens propres à affoiblir leur crédit. Nous avons rejetté à la fin des Notes Hiſtoriques. Il y a des morceaux traduits de l'Allemand, entièrement inconnus en France & en Italie. La plupart des autres n'ont jamais paru. Ils pouvoient être bien plus nombreux. Nous en avons dit aſſez pour quiconque cherche à s'inſtruire.

Nous ne pouvons nous diſſimuler que preſque toutes nos idées ne ſoient dirigées contre l'Allemagne, & nos portraits d'après l'original. Cela même ne prouve-t'il pas combien ce Livre eſt néceſſaire? S'il exiſte des hommes tels que nous les avons peints, un danger imminent nous menace. Si nous n'avons offert que des Etres imaginaires, ces feuilles voleront bientôt ſur la ſurface du fleuve d'Oubli, & n'exciteront pas même cette

curioſité momentanée, qui eſt encore loin du ſuccès.

Mais le même acte de ſincérité qui livre au Public nos intentions, ſera auſſi garant de notre façon de penſer ſur un nombre conſidérable d'excellens Eſprits, toujours animés, comme nous, d'une Sainte horreur contre les Viſionnaires.

Oui, l'Allemagne recéla dans preſque tous les Ordres de la Société des cœurs honnêtes, qui gémiſſent ſur les projets de ces Novateurs myſtiques. Ils s'étonnent qu'un pays, dont le caractère national repoſe ſur la franchiſe, puiſſe être dénaturé au point de s'ouvrir à des Apôtres dont le reſſort principal eſt l'impoſture. Ils gémiſſent de ce qu'un Peuple, dont l'idole chérie eſt la Raiſon, ſe mette à la ſuite de quelques inſenſés, qui profeſſent la folie & enſeignent des chymères. Ils employent les deux reſſources que le Ciel a mis aux mains du Sage, le mépris & la retraite. Ils preſſent, ils animent ceux qui deſcendent dans l'arène.

Ils ſentent, comme nous, que le remède efficace ſeroit peut-être une de ces grandes convulſions qui naiſſent de la chaîne des évènemens, ſans qu'il ſoit au pouvoir des Rois de les éviter. Entraîné dans une de ces querelles ſanglantes qui agitent l'Europe entière, une nation n'invoque plus des eſprits; l'habileté & l'expérience deviennent alors les Divinités Tutélaires du monde; les préceptes ſe régénèrent, le courage exerce ſon empire, chacun prend ſa place, les Uſurpateurs de renommées ſont démaſqués, les ames fortes s'emparent d'une contrée, & devant elle on voit fuir & diſparoître des hommes que le ſort avoit deſtinés à vieillir.

Dans les honneurs obſcurs de quelque légion,

Ou dans les travaux ſubalternes de quelques chancelleries. Quelle deſtinée ! Par quelle incroyable fatalité ſommes nous réduits à demander au Ciel ce qui eſt le dernier effet de ſa colère, à quel excès nos malheurs ſont montés, ſi tout notre eſpoir eſt dans le plus terrible des fléaux. Rien n'eſt plus vrai cependant. Il ſeroit paſſager, & délivreroit peut-être le monde d'une erreur cruelle qui ſurvivra à pluſieurs ſiècles.

Quant à la France, on peut eſpérer, que dans cette mobilité de principes, qui rarement permet aux objets de jetter des racines profondes, ſes Théâtres, ſes Vaudevilles, & ſes Modes viendront à ſon ſecours. Occupée de fréquentes fermentations, le Théoſophiſme deviendra difficilement une Religion complette. Il eſt par lui-même trop triſte, trop inſignifiant, pour agir ſur un Peuple qui conſerve encore quelque reſte de gaîté, & qui a réſiſté aux triſtes querelles du Janſéniſme, aux diſcuſſions parlementaires, aux longues diatribes des Economiſtes, à la manie de penſer, préſens de la Philoſophie moderne. D'ailleurs, cette Philoſophie ne jette pas une lueur auſſi chancelante que le voudroient quelques-uns de ſes Détracteurs. Peu de mois s'écoulent ſans qu'elle ne reproduiſe, avec ſuccès, ſes vérités éternelles. Il ne ſeroit pas difficile de prouver qu'elle n'a perdu que l'enthouſiaſme, le ſarcaſme amer, le ton deſpotique, & qu'elle a renforcé ſes preuves & augmenté ſa clarté.

Il reſte à examiner juſqu'à quel point il eſt permis de s'expliquer ſur les Grands, & ſur ceux

qu'ils rendent Dépoſitaires de l'Adminiſtration. Preſque par-tout ils ſont comme l'arche du Seigneur. Quand on les touche, on eſt frappé dans ſa liberté Il me ſemble pourtant qu'un avertiſſement ſage eſt un devoir plutôt qu'une licence, un hommage plutôt qu'une inſulte. Offrir la vérité à un homme, c'eſt ſuppoſer qu'il l'aime ; n'oſer le faire appercevoir de l'erreur, c'eſt agir comme s'il en étoit complice. Non-ſeulement ce n'eſt pas un crime d'écrire avec une courageuſe liberté, mais c'en ſeroit un de paralyſer les plumes énergiques. Elles affoibliſſent les vapeurs de cet encens qui enyvre la puiſſance & le crédit ; elles arrachent l'un à l'engourdiſſement, l'autre à la diſſipation ; elles plaident la cauſe du Peuple, de la vertu, de la ſageſſe ; trois choſes qui rarement approchent des Cours, & qu'on y traite comme des Etrangers importuns. Si la vengeance trempe ces plumes dans le fiel de la ſatyre, ſi l'intérêt perſonnel les dégrade, elles deviennent alors des armes impuiſſantes, mais rarement dangereuſes ; car l'injure ne déshonore que celui qui l'emploie.

Ah ! que n'eſt-il un moyen de corriger les hommes de la manie de louer ! Un Prince envoie dix mille hommes à la boucherie, on le loue ; il accable ſes ſujets d'impôts mal organiſés, on fête le jour qui lui donna le Trône ; il fait un voyage inutile & diſpendieux, à ſon retour il paſſe ſous des arcs de triomphe ; l'ennui le promene périodiquement dans ſes Etats, la foule s'aſſemble pour lui prodiguer des hommages qu'il ne mérite pas. L'Idole, accoutumée à ce concert perfide de louanges, s'irrite à la voix du Sage qui l'inſtruit, & ne ſe calme qu'aux ſons flatteurs qui le diſtrai-

ſent des ſombres idées que laiſſe après elle l'auſtere vérité.

O Vérité ſainte ! malgré ce froid accueil, ne t'éloigne pas du Trône des Rois ! Protege les, malgré leur inſenſibilité, contre les illuſions dont on les berce. Rends-nous le courage qui énerve la perſecution ; imprime à nos Ecrits ton caractere divin, & force l'homme à reconnoître ton empire. Tous les autres diſparoiſſent ſous la faulx du temps, le tien ſeul eſt raffermi par ſes tremblantes mains.

ESSAI

ESSAI
SUR
LA SECTE DES ILLUMINÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Du penchant des hommes aux choſes extraordinaires.

Ce qui ſuſpend le cours de nos obſervations ordinaires, ce qui trouble l'empire de l'habitude, s'empare bien aiſément de notre eſprit. Si les prodiges qu'on nous annonce prennent leur ſource dans des opinions religieuſes, ou s'ils nous promettent quelques lumières ſur cet avenir, objet conſtant de nos frayeurs & de nos eſpérances, ils abuſent notre raiſon & anéantiſſent preſque ſon exercice, du moins les ſuſpendent-ils. Nos connoiſſances, en apparence aſſez profondes, nos prétendus progrès dans l'art de penſer, diſparoiſſent devant le premier ſyſtême théoſophique. Les chaires chrétiennes rétentiſſent des écarts de l'incrédulité, & jamais l'imagination n'obéit avec une facilité auſſi aveugle à toute eſpèce

d'impulſion, pourvu que le premier moteur ſe cache derrière les ſciences occultes.

Auroit-on prévu que la fin déshonorée de ce ſiècle ſeroit témoin encore des fruits honteux de la crédulité; que le flambeau de la philoſophie pâliroit devant les torches du fanatiſme; que la Patrie des Fontenelle, des Monteſquieu, des Voltaire, des Diderot, des Helvétius, des d'Alembert, accueilleroit un S*****, un W****, un Caglioſtro, un Lavater (1), un d'****, & vingt autres Théoſophes, dont les noms devroient avoir le ſort de leurs talens, c'eſt-à-dire demeurer à jamais inconnus.

Auroit-on prévu que l'Allemagne, à peine ſortie des ténèbres où elle fut long-temps plongée, accréditeroit les rêveries des imbéciles, ou le plan des impoſteurs, laiſſeroit s'aſſembler paiſiblement des conciliabules, où l'erreur & l'impoſture forment un corps de doctrine, & que la Pruſſe ſur-tout, veuve du grand Frédéric, deviendroit le berceau de l'idiotiſme pour les uns, & le foyer de la ſéduction pour les autres.

Auroit-on prévu qu'à l'inſtant où la politique appeloit tous les Princes Germains ſous l'étendard de la liberté, & à quitter cette obſcurité profonde, à laquelle les condamne la petiteſſe de leurs Etats, ils chercheroient je ne ſais quel fantôme de gloire dans la protection d'une Secte ténébreuſe, qui, pour un

(1) M. W**** eſt connu pour un honnête-homme, que le zèle de la maiſon du Dieu des Illuminés dévore. Il aſſiſta, il y a quatre ans, au conventicule de Wilemsbad, dont le réſultat fut un livre que perſonne n'a lu..... Caglioſtro a perdu ſon crédit, dès que ſes procès l'ont fait connoître. S'il ſavoit faire des prodiges, il a eu une belle occaſion de montrer ſon talent. Mais ce fameux procès n'a ſervi qu'à révéler des turpitudes. Redevenu libre, Londres n'a pas épouſé la cauſe du Jongleur; & la paiſible Suiſſe enſevelit aujourd'hui les miracles & le thaumaturge. Lavater défendu avec mal-adreſſe, attaqué avec acharnement, ſuivi avec enthouſiaſme, eſt un grand homme à Zurich. Il ne ſait pas lui-même le mal qu'il fait; mais il fait tout le mal dont on l'accuſe. M. d' **** a tranſporté au bareau l'entouſiaſme qui l'avoit ſaiſi. Quoiqu'il ait mérité ſon malheur, il faut le plaindre. Parmi ceux qui excitent de la commiſération, il en eſt peu qui n'ayent commencé par mériter le blâme.

bonheur, au moins douteux, donne un ridicule certain.

Oui, ſans doute, on auroit dû le prévoir en jettant un coup-d'œil ſur les ſiècles paſſés. Mais on ſe contente de ſavoir en général, que l'erreur a de tout temps régné ſur la terre, & que préciſément dans ſes plus grands ſuccès, elle a toujours pris les formes les plus obſcures, & s'eſt conſtamment réproduite ſous les idées les plus bizarres. Je ne placerai pas ſous les yeux du Lecteur le catalogue effrayant de ſes principaux délires; il ſuffit de voir que depuis l'ère chrétienne, il n'y a pas un ſiècle qui n'ait vu naître une opinion erronée.

A peine le Chriſt eut il cimenté ſa doctrine de ſon ſang, qu'un nommé Ménandre annonça » qu'une » multitude de génies ſortis de l'Etre Suprême avoient » formé le monde & les hommes. Les Anges, créa- » teurs par impuiſſance ou par méchanceté, enfer- » moient l'ame humaine dans des organes où elle » éprouvoit une alternative continuelle de biens & » de maux, qui finiſſoient par la mort..... Ménan- » dre aſſuroit qu'il étoit envoyé par les Génies bien- » faiſans, pour apprendre le moyen de triompher » des Anges créateurs. Ce ſecret conſiſtoit dans un » bain magique, qu'on appeloit la vraie réſurrection. »

Cette doctrine dura plus de cent cinquante ans, & vient de reparoître à Paris ſous le nom de Bons & Mauvais Eſprits.

Dans le ſecond ſiècle Judas, le traître Judas, trouva des adorateurs qui commencèrent par vénérer Caïn. » Ils engageoient les hommes à détruire les » ouvrages de Dieu, & à commettre toutes ſortes » d'infamies, perſuadés que les actions les plus cri- » minelles conduiſoient au ſalut. »

Les *Helcéſaïtes* répandoient dans la Paleſtine même, que le Chriſt n'étoit qu'une vertu céleſte, qui, dès le commencement du monde, avoit paru de temps en temps ſous divers corps. Les diſciples de Maricon jeûnoient le ſamedi par averſion pour le Créateur, proſcrivoient le mariage, & pouſſoient la

haine de la chair jusqu'au suicide ; ne peut-on pas ainsi nommer la férocité de violer la palme du martyre ?

Le troisième siècle nous montre les Valésiens, qui faisoient frémir la nature, & dont un des rits étoit cette honteuse mutilation, dont Origène donna l'exemple barbare (Note Iere). Un Banquier met Melchisedech au-dessus de Jésus-Christ, nie la Divinité de celui-ci & trouve des Sectateurs ; tandis qu'à la même époque Paul de Samosate fait du titre de fils de Dieu une récompense, & non une essence divine.

Les *Circoncellions* s'avisent de donner la liberté aux Esclaves dans le quatrième siècle ; ils déchargeoient les Débiteurs de leurs engagemens, le tout parce qu'ils étoient les Chefs des Saints, & dans cette qualité menaçoient de la mort les Créanciers. Tandis qu'à la même époque Pothin, Evêque de Sitmisch, nioit la divinité du Rédempteur, & que les *Priscillianistes* en Espagne tenoient la nuit des assemblées de prostitution, où les hommes & les femmes nuds prioient & avoient pour maximes de se parjurer plutôt que de violer le secret de ces mystères de débauche.

C'est au cinquième que *Palogi*, moine Anglois, soutint que l'homme peut s'élever à un tel degré de perfection, qu'alors il n'est plus susceptible de passion, ni sujet au moindre péché. Erreur commode & chérie, renouvelée de nos jours sous d'autres noms.

C'est au sixième que les *Isocristes* cherchèrent à avilir les miracles des Apôtres, & que Gaien, évêque d'Alexandrie, soutenoit que Jésus-Christ avoit un corps qui n'en n'étoit pas un.

Dans l'âge suivant, les *Eicètes* se mettent à danser & à sauter, disant que c'étoit la grande manière de louer Dieu.

Le huitième ne fut occupé qu'à retenir la crédulité humaine, qui transportoit aux images le culte dû à la seule Divinité. Et cinq conciles s'efforcèrent en vain d'éclairer la superstitieuse piété de fidèles.

Les Bulgares parurent dans le neuvième siècle,

pour proscrire l'ancien testament, & annoncer que l'enfer étoit la digne récompense de tout mari qui donnoit des enfans à la patrie. De son côté, le bénédictin Gotescale prêchoit que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre ; & fouetté publiquement devant Charles-le-Chauve, il offroit pour preuve de sa doctrine, de passer quatre fois par des tonneaux pleins de poix bouillante.

Une femme Italienne se met à dogmatiser en secret dans les environs d'Orléans ; sa doctrine perce & séduit même des Prêtres, qui, pour leur siècle, n'étoient pas sans réputation. Ils deviennent les échos de cette Dame, & soutiennent ses erreurs dans un concile contre des Evêques, qui, au lieu de les convertir, vouloient les convaincre. Ils persistèrent, & pour dernière réponse on les condamna au feu.

L'archidiacre Bérenger, qui vivoit en 1050, persuade à beaucoup de Prélats que le pain & le vin, après la consécration, n'étoient pas le corps & le sang né de la Vierge, & qui avoit été attaché à la croix ; mais que le verbe s'unissoit au pain. Ces incroyables questions étoient prêtes d'armer Henri Ier, roi de France, contre les Sectateurs de Bérenger, lorsque divers conciles substituèrent les foudres de l'Eglise aux lances & aux arbalêtres du brave & malheureux Henri.

A la fin du douzième siècle, des fanatiques abjurent la société, & pour signal prennent un capuchon blanc, au bout duquel pendoit une petite lame de plomb.

D'après des actes de folie & de cruauté, ils se croyoient en droit de s'emparer de tout ce qui leur étoit nécessaire. Cartouche avoit fait le même plan que ces schismatiques de la vie civile, qu'on nommoit *Caputies*. Le pape Innocent III anathématisa, dans ce temps-là, les *Orbibariens*, infiniment plus coupables, puisqu'ils ne faisoient que nier le jugement dernier.

Vers le milieu du treizième, les hommes commencèrent à se fouetter. Un moine Dominicain croit désarmer le bras de Dieu à force de discipline, & l'on voyoit des Prêtres, allant de ville en ville, les épaules

nues & le fouet à la main, ſe fuſtiger de pauſe en pauſe. Ceux qui ne donnoient pas dans ces manies étoient à la ſuite d'Amaury de Chartres, qui diſoit que la matière première étoit Dieu, & que les hommes étoient les membres de Jéſus-Chriſt, en groſſiſſoient la ſecte des Albigeois, auteurs des contes de Lucifer banni du ciel & produiſant le monde viſible.

Après eux les *Beguards* vinrent en Allemagne apprendre aux mortels que la fornication n'étoit point un péché, mais que c'en étoit un très-grave d'embraſſer ſimplement une femme; & *Dulcin* ſe donna pour ſucceſſeur de Jéſus-Chriſt, ſous le nom de Chef du troiſième règne. Peut-être faut-il avoir plus d'indulgence pour l'anglois *Wiclef*, qui articuloit que la confeſſion extérieure eſt inutile à un homme... qu'on ne trouve point dans l'évangile que Jéſus ait ordonné la meſſe.... qu'il eſt contraire à l'écriture-ſainte que les Eccléſiaſtiques aient des biens temporels.

C'eſt peut-être ce qui donna lieu aux opinioniſtes hérétiques du quinzième ſiècle, qui refuſoient de reconnoître le Pape, parce qu'il ne pratiquoit pas la pauvreté.

Jean Hus fut au-delà, & prétendit que Saint-Pierre n'avoit jamais été Chef de l'Egliſe de Rome, & expia, dans le feu, une aſſertion que depuis M. Freret n'a pas laiſſé problématique. Le ſeizième vit auſſi l'inquiſition allumer ſes flammes à Cordoue contre les Illuminés, diſciples de Villelpando, de l'iſle de Ténériffe, & d'une Carmélite, appelée Catherine de Jéſus. Ils ſe déclaroient être dans un état ſi parfait qu'ils ne pouvoient pas pécher, même en commettant les actions les plus infâmes.

Les Oints, plus adroits, avançoient qu'on ne pouvoit faire d'autres péchés que de ne pas embraſſer leur doctrine.

Un Jéſuite vint dans le ſiècle ſuivant ſeconder les efforts de la Carmélite, & dire qu'on pouvoit ſe livrer à toute eſpèce de volupté, pourvu que la partie ſupérieure demeurât attachée à Dieu par l'oraiſon de quiétude. Les folies du Janſéniſme, & ſes auſ-

térités, ſont trop préſentes à nos eſprits, pour qu'il ſoit beſoin de les retracer.

Enfin, l'âge où nous vivons, a vu les *Hérnhutes*, chez leſquels Jéſus eſt l'époux de toutes les ſœurs, & leurs maris ſont, à proprement parler, ſes procureurs. Les filles ſe dévouent au Sauveur, non pour ne jamais ſe marier, mais pour ne ſe marier qu'à celui que Dieu aura fait connoître pour être régénéré, inſtruit de l'importance de l'état conjugal, &c. &c. &c.

Nous avons omis les Sectaires, qui admettoient les femmes à la prétriſe, & attribuoient à Eve toutes les connoiſſances, parce qu'elle avoit mangé du fruit de l'arbre de la Science du bien & du mal.... Les Anthialiſtes, qui regardoient le travail comme un crime... Les Libres, qui avoient les femmes en commun, & préféroient les mariages contractés entre frères & ſœurs (1).

Telle eſt l'hiſtoire de l'eſprit humain relativement aux idées religieuſes. Les promoteurs de ces idées ſont oubliés, ou, ce qui eſt plus cruel, ne ſont cités que pour être dévoué au mépris des nations. Par quel incroyable aveuglement prodiguons-nous notre reſpect & notre confiance à leurs héritiers, dont les uns ne ſont que renouveller leurs anciennes extravagances, & dont les autres ne ſavent que les empoiſonner? Qu'eſt-ce donc que notre ſcience? A quoi ſervent nos Univerſités, nos Bibliothèques, nos Académies, nos progrès en Philoſophie, nos voyages, ſi nous reſſuſcitons les mêmes erreurs qui ont valu aux ſiècles précédens le juſtes flétriſſures de la poſtérité.

Tels ont été les hommes, tels ils ſont. Un penchant invincible les entraîne vers l'abſurde, vers le merveilleux. Le ſimple les trouve froids, la raiſon

(1) Cette ſuite de citations paroîtra peut-être un peu longue à quelques Lecteurs; mais il nous ſemble que ce tableau des erreurs humaines n'eſt pas ſans intérêt.

les ennuie, le bon les dégoûte, le vrai les fatigue ; & la paix les assoupit, le bizarre les excite, la folie les amuse, le mauvais les tente, le faux les aiguise, le trouble leur donne de nouvelles forces. C'est dans les grandes querelles que les esprits se déploient, c'est dans les guerres civiles que l'énergie du caractère se développe ; c'est sur-tout le merveilleux qui entraîne la multitude à tous les excès de la crédulité : & lorsque certaines erreurs se sont emparées de l'opinion générale, elles ne l'abandonnent plus. On croit encore que l'éléphant n'a point de jointures, que l'autruche digère le fer, qu'il y a une année climatérique, & cent autres idées absurdes qui survivront bien long-temps aux lumières de ceux qui nous en ont démontré la fausseté.

Dans plusieurs pays cependant on accueille avec empressement les lumières profanes ; mais là même il reste dans la plupart des hommes une disposition toujours prête à saisir un nouveau système religieux, & tout homme né avec de l'éloquence, les dons extérieurs, & l'insensibilité aux plaisirs, est à-peu-près sûr de faire une secte, s'il a le courage de passer les dix premières années de son apostolat dans l'obscurité dont il ne doit sortir que par un prestige, ou à la voix de la curiosité publique.

Après avoir considéré l'état & les penchans de l'esprit humain, examinons la disposition actuelle des différentes nations de l'Europe.

CHAPITRE II.

Dispositions morales des Nations Européennes.

Lorsque l'on considère les établissemens nouvellement faits en Russie, en Espagne, à Naples, lorsqu'on lit les ouvrages qui sortent des presses angloises & françoises, lorsqu'on repasse cette quantité de noms

célèbres qui dominent au-deſſus de leurs contemporains, on eſt porté à croire qu'il s'eſt fait une révolution générale dans la penſée, & que les hommes d'aujourd'hui ont laiſſé bien loin derrière eux ceux qui les ont précédés. Mais lorſqu'on veut s'aſſurer à ſoi-même la vérité de cette obſervation, pour en devenir caution auprès de ſes lecteurs, on eſt tout étonné de voir que les Grands & le peuple ſont étrangers à ces inſtitutions, & que dans la claſſe intermédiaire, les beſoins journaliers de la ſociété occupent une ſi grande portion d'humains, qu'il ne leur reſte pas un quart d'heure dans la journée pour s'occuper de ce qui mène à la rectification des idées. De-là vient que la raiſon ne ſait pas ſe défendre du joug que lui impoſent les nouveautés, lorſqu'elles l'allarment ſur l'avenir, ou qu'elles l'invitent à des découvertes dont le fruit eſt une jouiſſance inconnue.

Il eſt aſſez dans la marche de l'eſprit humain de paſſer d'une extrémité à l'autre. Il exiſte depuis environ ſoixante & dix ans une façon de s'inſtruire qui mène à la vérité, s'il eſt au pouvoir de l'homme de la ſaiſir. Cette manière conſiſte à remonter par l'analogie, de la connoiſſance des objets ſoumis à nos ſens, à ceux qui leur échappent; à fixer le degré de certitude que nous devons à ces connoiſſances, & à commencer par le ſcepticiſme déſolant, pour parvenir au petit nombre de principes établis ſur des faits, principes qui deviennent les loix de notre raiſon.

Cette façon de procéder a banni les erreurs groſſières, a dévoilé les fourberies dont les intérêts puiſſans ſe faiſoient des reſſorts pour conduire les hommes. Ceux qui l'employoient, ne ſe ſont pas renfermés dans de juſtes bornes, & n'ont quitté les ténebres de la ſuperſtition, que pour ſe jetter dans le vague de l'incrédulité. Ils ont fourni des armes à leurs adverſaires, & ne les ont combattus qu'avec la ſupériorité de la lumiere ſur l'ignorance. Ceux-ci, vaincus, ont cédé l'empire de l'opinion à la Philoſophie, & ſe ſont contentés d'avertir la foule de la hauteur deſpotique avec laquelle elle étoit traitée. On a

déteſté ces nouveaux Précepteurs du genre humain. Il s'eſt trouvé alors des Docteurs humbles dans leur doctrine, avouant qu'ils n'étoient rien par eux-mêmes, & qu'on ne devoit les conſidérer que comme des vaſes dans leſquels Dieu daignoit verſer ſes révélations. Cette adroite modeſtie a conſolé les eſprits, juſques-là mépriſés ; & l'on a prêté une oreille complaiſante à des hommes qu'on a cru pouvoir égaler, & qui nous berçoient de l'eſpoir enchanteur de connoître l'avenir.

En France, où tout eſt tributaire de la mode, où chaque événement, où chaque opinion, où chaque nouveauté ſont sûrs d'obtenir tour-à-tour un moment d'enthouſiaſme, on ne peut pas dire que le ſyſtême viſionnaire aye remplacé la Philoſophie; il exiſte encore trop de bons eſprits, gardiens des bons principes : mais on ne peut pas nier cependant que ce ridicule reſpecte des aſſociations naiſſantes, & que beaucoup de gens ne commencent à douter, ce qui ſuppoſe une demi-croyance. Cette multitude de livres ſur la religion, faits par des perſonnes qu'on ſait ne pas croire à la dominante, ces ſociétés harmoniques, cette adoption d'un ſyſtême magnétique, dont le ſuccès tient à l'union avec Dieu, comme ſi de foibles créatures pouvoient ſe permettre de croire qu'elles ſont les intermédiaires entre Dieu & les créatures. Cette quantité de médecins ſpirituels, qui ſubſtituent des prières à la rhubarbe, & de l'eau bénite à la ſaignée, ſont des nouveautés qu'on ne proſcrit point aſſez. Des Corps reſpectables conſervent dans leur ſein des hommes dont il faut au moins ſoupçonner le bon ſens, ſi on n'accuſe pas leur ſincérité. Des maiſons ne s'ouvrent qu'aux partiſans d'une certaine doctrine. Parmi ceux même qui ne font pas profeſſion de croire aux dogmes nouveaux, il y a un certain éloignement pour tout ce qui tient au progrès de la raiſon. Ce qui vient de ſe paſſer à l'occaſion de l'Edit qui rend à la ſociété les non-Catholiques, n'en eſt-il pas une preuve ? Depuis cinquante ans on vouloit effacer cette tache à la mémoire de

Louis XIV. On a formé les vœux les plus ardens pour faire accorder une tolérance qui fait partie du droit des ſujets ; & lorſqu'un Roi bienfaiſant eſt ſur le point d'exaucer tant de vœux, les difficultés ſortent de toutes parts, on le force à reſtreindre ſes dons, & à peine eſt-il promulgué, cet Edit, que des Prélats fanatiques élévent leurs voix contre, & conſignent dans des écrits imprudens, des opinions rebelles & des expreſſions injurieuſes au Monarque, à la loi & à ſes organes.

La Cour, il eſt vrai, repouſſe ces idées fanatiques, & nous ne puiſons nos allarmes que dans la facilité avec laquelle s'opèrent quelquefois les plus étonnantes révolutions.

En Allemagne, le caractère national ſe prête davantage aux idées myſtiques. La ſervitude y frappe tous les eſprits ; il y a tant de connection entre la liberté de penſer & la liberté civile ! Le culte religieux conſiſte en ſermons. Dans cette foule de Prédicateurs, il en eſt, qui, pour ſe diſtinguer, prêchent une doctrine extraordinaire. Il en réſulte un mélange de catholiciſme, de luthéraniſme, de dogmes réformés, qui ne donne jamais de notions claires ſur ces grands objets.

En général, les Allemands ſtudieux, appliqués, trouvent dans leurs Univerſités toutes les reſſources poſſibles pour l'inſtruction. Mais peut-être y ſait-on mieux ce qu'ont ſu ceux qui nous ont précédés, que ce qu'on devroit ſavoir pour le moment préſent.

Cette idolâtrie pour l'antiquité n'eſt reſpectable qu'autant qu'elle nous ſert de règle dans nos jugemens ſur les événemens contemporains.

La plus grande partie des études eſt dirigée vers la Théologie ; auſſi la moitié de cet amas volumineux, porté deux fois par an à Leipſik, a-t-elle cette ſcience divine pour objet. Que peut-on dire ſur un ſujet ſi rebattu ? Des analyſes ou des interprétations ; des critiques ou de prétendues découvertes ; tout cela conduit à des ſyſtêmes. Des ſyſtêmes aux erreurs, des erreurs aux ſectes, il n'eſt qu'un pas. Elles deviennent

plus dangereuſes chez un peuple opiniâtre, qui ſe croit dépoſitaire excluſif de la raiſon, & qui compte pour peu de choſe les dons de l'eſprit, de l'éloquence, & l'art de faire des conquêtes.

La multitude des Cours favoriſe néceſſairement l'ignorance. Par-tout elles ſont l'aſile de la frivolité, de l'intrigue, des tracaſſeries, &c. &c. : en Allemagne, elles ſont celui du déſœuvrement. On cabale pour une clef, comme ailleurs pour un gouvernement. On ſait tout ce qu'il faut ſavoir pour ces grandes fonctions, c'eſt-à-dire, rien ; & comme la ſecte des illuminés eſt la ſeule au monde où l'ignorance ſoit une qualité précieuſe, il n'eſt pas étonnant que des gens qui ne ſont rien, & ne peuvent pas être différemment, ſaiſiſſent une occaſion de devenir quelque choſe. On peut hardiment faire remonter cette obſervation juſqu'à des rangs ſupérieurs. Car enfin, qu'eſt-ce que la naiſſance iſolée de toute eſpèce de talens, ou des grandes qualités du cœur ?

Vu la multitude de religions reçues en Allemagne, une nouvelle croyance ne fait pas autant de ſenſation qu'en France, où l'on n'entend prêcher qu'un ſeul dogme, où l'on ne voit que le même culte.

Il eſt des villes, des pays où l'on eſt plus occupé des ſciences utiles que dans d'autres ; mais on n'en pourroit pas citer un où le parti de la raiſon domine avec empire. A Vienne même, théatre de tant de petites révolutions, les ſciences occultes ont des protecteurs dans les premiers rangs de la ſociété ; & s'ils ſe cachent un peu mieux que dans certaines villes ils n'en ſont pas moins connus de ceux qui ont quelque intérêt à ſuivre les progrès de ces chimères.

La Pologne a reçu auſſi les nouveaux principes auxquels du moins la nobleſſe obéit, & les a fait paſſer en Ruſſie, où ils règnent encore ſur un petit nombre de proſelytes, l'Impératrice ayant hautement proſcrit ces types de l'humaine imbécillité. Sans être inconnue en Suéde, ils y ſont foiblement protégés. Un des principaux chefs avoit voulu les naturaliſer en Danemarck, mais l'on a ſagement éloigné ſa politique & ſa myſticité.

Il ſemble que l'Italie s'eſt ſauvé de pareille illuſion ; & ſi Naples conſerve encore quelques Adeptes nés du ſang des Martyrs, on n'apperçoit leur influence, ni ſur l'adminiſtration, ni ſur les ſciences.

Le Prophète de Zurich a pris l'Allemagne pour le théâtre de ſes conquêtes, & a ſenti que ce n'eſt ni à Berne, ni à Lauzanne, ni à Genève qu'il faut prêcher ſa doctrine, *de iſto pane non vivit homo*. La Hollande ne tardera pas à faire un traité d'alliance avec le ſyſtême théoſophique, c'eſt un pays fait pour lui. Les Pays-Bas Autrichiens feront peu de réſiſtance ; mais il ne paſſera pas les Pyrénées, l'Eſpagne voulant ſe régir par de tout autres principes, & ſe trouvant dans la convaleſcence de la fièvre où l'avoit jetté le monachiſme.

D'après cet apperçu, il eſt aiſé de conclure que l'Allemagne ſera le théâtre du théoſophiſme ; d'où il ſe répandra dans le Nord, & fera quelques excurſions en France. Une des opinions des plus accréditées, c'eſt que le jéſuitiſme eſt reſſuſcité. Queſtion importante & faite pour être examinée.

CHAPITRE III.

Du Jéſuitiſme, comme ſource première du ſyſtême théoſophique.

QUELLE analogie y a-t-il entre un Ordre ſavant, livré aux études profanes, & une ſecte faiſant profeſſion d'ignorance & fuyant toute eſpèce de lumières ? Entre un Inſtitut ambitieux, qui ſe faiſoit gloire de voler d'un pôle à l'autre, & de remplir l'univers de ſes conquêtes ; & un régime obſcur qui ſe traîne dans les ténèbres, rougit de ſon nom comme de ſes fonctions ? Entre un Corps défenſeur de la Foi, & une confédération deſtructrive de tout principe religieux ? Il y a cependant des points de contact : les Jéſuites, comme les Illumi-

nés, ſont accuſés d'avoir des ſecrets, ainſi que l'ambition de gouverner les Rois, d'envahir la Monarchie univerſelle, & de tenir des loix oppoſées au bonheur général. Tous ont des protecteurs fanatiques & des ennemis acharnés. Jettons un coup d'œil ſur cet Ordre célèbre, dont on a ſi ſouvent analyſé les principes, ſoit dans les *Comptes rendus*, ſoit dans un amas d'ouvrages de toute eſpèce, dont on formeroit une bibliothèque.

Les Jéſuites, ni Moines, ni Religieux, ni Prêtres Séculiers, formoient une aſſociation d'hommes dont les engagemens n'étoient indiſſolubles qu'à l'âge de trente trois ans. Pour s'aſſurer de la fidélité de ſes membres, l'Ordre les élevoit lui-même, & les impregnoit de ſes maximes. Cette éducation mettoit à même de connoître les moyens des individus; & ſi l'on pouvoit répéter l'expreſſion de Voltaire, on *élevoit à la brochette*, des poëtes, des aſtronomes, des orateurs, des apôtres, des courtiſans, des profeſſeurs; des hiſtoriens: tous les talens divers trouvoient leurs places. Pendant que le P. Parennin tiroit partie des Mathématiques à la Cour de Pékin, le P. Lachaiſe jouoit un grand rôle à Verſailles, & les beaux-eſprits Bougeant & Porée entroient dans les vues de l'Ordre comme les Miſſionnaires de Maduré.

La baſe de l'inſtitut des Jéſuites étoit l'étude. On y conſacroit les quinze premières années. Deux étoient deſtinées à la religion, quatre aux humanités, quatre à la théologie, quatre à la philoſophie; & ces quinze années avoient été précédées de cinq paſſées dans les Collèges que tenoient les Jéſuites eux-mêmes. Ainſi, un enfant de dix ans développoit ſa mémoire, ſon intelligence, ſa douceur ou ſon mauvais caractère dans ſes premières claſſes. D'après ſes ſuccès, il étoit admis dans l'Ordre, où après deux ans de noviciat, employés à l'étude de la religion & à plier ſon naturel à l'obéiſſance aveugle, il alloit, en qualité de Profeſſeur, recommencer ces études. On voit qu'à moins d'être né avec un eſprit tout-à-fait obtus, il falloit abſolument devenir un homme capable dans un genre quelconque.

Tous les emplois de l'Ordre n'exigeoient pas le même degré d'inſtruction. Ceux qui étoient chargés de l'adminiſtration des biens temporels, ceux qui gouvernoient les maiſons, les ſimples Pénitenciers n'avoient beſoin ni de ſciences ni de génie.

Le temps étoit tellement diſtribué, que dans toute la journée on n'avoit qu'une heure & demie à ſoi, partagée en deux converſations publiques. On pouvoit s'y entretenir ſur toute eſpèce de ſujets, excepté des Rois, des affaires politiques, & de la théologie.

La ſévérité des mœurs n'avoit jamais à s'allarmer d'un propos libre, & la calomnieuſe imputation de l'amour Socratique ne ſe ſoutient ni par des faits devenus publics, ni par ces honteux procès qui révèlent les turpitudes les plus ſcandaleuſes.

Il ſeroit bien difficile de définir la religion des Jeſuites. le ſeul moment qui les réuniſſoit pour prier étoit huit heures du ſoir, où ils récitoient les litanies. Quelques perſonnes ont cru que dans aucun corps il n'y eut autant de Déiſtes.

Répandus ſur le globe entier, depuis les extrémités de la Cochinchine juſques dans les forêts du Canada, ils étoient gouvernés par un ſeul homme, plus deſpotiquement que par le Monarque le plus abſolu. Les richeſſes étoient aſſez abondantes pour que l'on ne fut jamais dans le cas de ſavoir qu'il exiſtoit des beſoins dans la vie. La plus parfaite égalité rendoit toute eſpèce d'ambition infructueuſe. Même logement, même vêtement, même ſubſiſtance; ſupérieurs, inférieurs, jeunes, vieux, tous rentroient dans cette même obéiſſance devant le Général, réſident à Rome. Jamais l'eſprit de corps n'a montré ſon empire comme chez les Jéſuites. On étoit orgueilleux de ſon état; les Moines étoient tenus pour mauvaiſe compagnie, les Prêtres Séculiers pour des ignorans. Ceux qui s'étoient entièrement livrés, dévoués à l'Ordre, paſſoient pour des amis ſolides; & les liens de l'amitié étoient ſi peu reſſerrés entre les membres de la Compagnie de Jéſus, qu'il eſt ſouvent arrivé à tel Jéſuite, habitant la même maiſon, de n'avoir pas parlé à tel

autre deux fois dans le cours d'une année. Etoit-on malade ? Falloit-il prendre des eaux ? Se trouvoit-on avoir un père, une mère dans l'indigence ? l'argent ſe trouvoit prêt ; & l'on avoit tellement accoutumé les eſprits à mépriſer ce vil métal, qu'on ne le mettoit jamais au nombre des jouiſſances.

L'eſprit jéſuitique inveſtiſſoit l'enſemble de la Société : l'enfance dans les Collèges, l'âge mûr dans les Congrégations, la vieilleſſe par le Sacrement de Pénitence. Ils rempliſſoient tout-à-la-fois les chaires profanes & les chaires ſaintes ; les Académies & les Bibliothèques ; les livres des uns achevoient ce que l'éloquence des autres avoit ébauché. Ils faiſoient des Mandemens pour les Evêques, des Réquiſitoires pour des Avocats-Généraux, des Diſcours pour les Préſidens, des Extraits pour des Miniſtres ; c'étoit une pépinière univerſelle, une eſpèce de manufacture générale où ſe fabriquoit tout ce qui tient à l'eſprit. Paris en étoit le ſiège pour la France. Les Provinces y contribuoient en y faiſant paſſer les meilleurs eſprits. Même marche en Eſpagne, en Italie, en Allemagne, en Pologne. La plus grande faute en politique que Rome pût faire, c'eſt la ſuppreſſion de l'Ordre, qui ſeul pouvoit ſoutenir Rome. Ce qui le diſtinguoit, étoit le zèle & l'eſprit de conquête ; les deux grands reſſorts de toute Religion. Ce ne ſont ni les ſchiſmes, ni les perſécutions qui déſoleront Rome ; mais l'inſouciance & l'habitude de prendre la Religion pour un reſſort politique, capable d'être employé avec ſuccès par tout Souverain ſage.

Quand on a dit que les Jéſuites méditoient la conquête du monde, on a peut-être rencontré aſſez juſte ; mais on a mal ſaiſi leurs vues. Ils n'aſpiroient pas à renverſer les Trônes, à uſurper les Couronnes ; mais ils vouloient devenir les Hiérophantes de toutes les Religions, le premier Corps enſeignant. Sans doute qu'après quelques ſiècles, ce n'auroit plus été l'humble Religion de Jéſus ; mais celle qui l'auroit remplacée ſous le même nom auroit obtenu

des

des Peuples le même reſpect que le Chriſtianiſme dans la primitive ferveur.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Ordre auſſi fécond en reſſources ſe fût ouvert l'entrée du cabinet des Rois, & ne jouât un grand rôle ſur le théatre du monde ; qu'il fût jalouſé, haï, proſcrit ; mais auſſi defendu avec fanatiſme, & ſauvé même des foudres de Rome en en conſervant du moins les débris. Ce n'eſt pas ici le moment d'examiner ſi la France ſur-tout devoit jamais céder à l'impulſion parlementaire, détruire un Corps qui ne ſera jamais remplacé, & dont le vuide s'aggrandira de génération en génération. Mais il s'agit d'examiner quel parti la Sexe des Illuminés a pu tirer du Jéſuitiſme.

D'abord ſe préſente à l'eſprit ce régime fameux avec lequel le Cardinal de Richelieu vouloit gouverner le monde ; mais eſt-il applicable à une Société auſſi informe ? Comment des hommes dont la phyſique, la raiſon & la bonne foi décompoſeroient en un jour tout le ſyſtême, peuvent-ils être comparés à ceux qui avoient fondé leur manière d'exiſter ſur toutes les ſciences, ſur la plus profonde ſageſſe, & ſur l'utilité la plus réelle pour toutes les branches de la Société. Les uns employoient leur vie laborieuſe à enſeigner, à répandre les germes des connoiſſances : les autres font jouer leur coupable manœuvre pour éteindre le flambeau des ſciences, & à épaiſſir l'atmoſphère dans lequel s'exécutent leurs triſtes machinations. Les Jéſuites avoient renoncé à toute dignité ; ils ne pouvoient devenir ni Evêques, ni Cardinaux ; ils ne pouvoient accepter ni bénéfices, ni tréſors. Les Illuminés dévorent tout, places, honneurs, fortune, gouvernement, & excluent des graces quiconque n'eſt pas dans leur ſyſtême. Les Jéſuites annonçoient à l'Univers les qualités, la gloire de leurs Protecteurs ; Louis XIV leur doit, en partie, ſa haute renommée ; c'eſt chez eux que Boileau apprit à compoſer ſes ouvrages, qu'il corrigeoit avec eux. Les Illuminés tiennent leur Chef

dans un oubli anticipé, & s'enveloppent de ces ténèbres qui accuſent l'innocence & la capacité.

Il y a cependant auſſi des traits de reſſemblance. Les deux Ordres veulent diſpoſer de la volonté des Souverains Tous deux ont une Religion adoptée à leurs vues, tous deux ſoumettent les Candidats à de nombreuſes & longues épreuves; tous deux ſont diſſéminés dans les différens Ordres de la Société ; car il y avoit des Jéſuites ſous l'habit militaire, comme ſous la ſimmare d'un Préſident. Tous deux ont des Apôtres voyageurs, & dès-lors eſpions. Si l'un a ſes ſermens effroyables, l'autre avoit ſes vœux auſtères. Dans les deux aſſociations, on voit des ſecrets réſervés à l'expérience ou à la grande capacité.

Il eſt apparent que les Illuminés ont trouvé dans le régime des Jéſuites des baſes & de quoi inſpirer une ſorte de confiance ſoit aux Partiſans de l'Ordre, ſoit à ſes ennemis, convaincus que ſi on l'avoit épuré c'étoit toujours une grande Inſtitution. Mais juſqu'à quel point ont-ils abuſé des idées d'Ignace de Loyola? C'eſt ce que le temps nous apprendra. Le ſyſtême des Illuminés n'eſt point d'embraſſer les dogmes d'une Secte, mais de tirer parti de toutes les erreurs, & de concentrer dans elle-même tout ce que les hommes ont inventé de fourberies & d'impoſtures, puiſqu'ils font ſervir la penſée à l'intérêt, & les dons de l'eſprit à l'aliment de leurs paſſions.

Il n'eſt pas moins important d'examiner l'influence d'un Ordre plus ancien que celui des Jéſuites, & qui, ſans avoir été à l'abri des perſécutions, n'a cependant jamais eſſuyé de ces diſgraces qui attentent à l'exiſtence. Je veux parler de l'Ordre des Francs-Maçons.

CHAPITRE IV.

De la Franche-Maçonnerie, considérée comme l'établissement le plus utile aux Illuminés.

Cette Institution, respectable par son antiquité & par ses deux bases premières, l'égalité & la charité, a tour-à-tour essuyé des proscriptions & l'appui le plus déclaré; mais toujours les respects de la multitude, l'indifférence du sage, & la tolérance des Gouvernemens raisonnables. Rien ne peut exister sans des formes. Vraisemblablement ce secret tant recherché, & jamais trahi, n'est autre chose que ces formes qui donnent un corps à cette association, dont l'humanité n'a jusqu'à nos jours recueilli que des bienfaits. Je parle de la Maçonnerie Angloise, Françoise, non-ecclectique, non-réformée, composée d'hommes étrangers à la Chymie comme aux Sciences occultes, à l'administration des Etats comme à l'évocation des esprits, aux unions mystiques comme aux enchantemens.

Cet Ordre fournit le moyen de faire des épreuves sur les hommes; point essentiel pour une secte qui ne peut employer que des instrumens perfectionnés dans l'art de tromper le vulgaire. Tous les mortels ne sont pas propres, même à porter les vices au plus haut dégré.

Quels que soient les travaux des Maçons, ils donnent lieu à une association; cette association entraîne des assemblées; ces assemblées sont remplies par des discours éloquens; de l'éloquence religieuse au fanatisme il n'y a pas loin; ces discours excitent le désir de connoître. Les connoissances sont attachées aux grades; les grades sont le prix du zèle; le zèle conduit à des engagemens; les engagemens aux sermens; les sermens à tout.

Ces travaux sont entremêlés de fêtes, de cérémonies, de repas. L'homme vu dans ces momens de li-

berté, laiſſe ſouvent échapper ſa penſée. L'obſervateur, qui jamais ne perd ſon objet de vue, ſaiſit les nuances du caractère, à travers ces différentes impreſſions; & ſe trouvant à même de répéter ſouvent ſes obſervations, elles acquièrent un dégré de vérité qui raſſure contre le danger de confier des ſecrets.

Un Ordre qui ne reconnoît pas les diſtinctions ſans leſquelles la ſociété a cru ne pouvoir ſe ſoutenir, eſt bien ſûr d'en impoſer à la multitude. Les Grands trouvent une certaine vanité à deſcendre aux dernières claſſes, & celles-ci éprouvent une certaine ſatisfaction à traiter les Princes & les Grands avec une entière familiarité. Ces ſignes extérieurs qui doivent exprimer la tendreſſe, ſont en uſage chez les Maçons plus que dans aucune autre confrérie.

Il n'y a nul point de rapprochement entre les Maçons & les Jéſuites. Autant de froideur chez ceux-ci, que de cordialité chez les autres; jamais de repas, de familiarités, d'embraſſemens chez les uns, toujours des banquets, des attouchemens chez les premiers. Les Illuminés tirent des deux un égal parti; & ſi l'on reſſuſcitoit les Initiés de l'antiquité & les Templiers du douzième ſiécle, ils maintiendroient les quatre inſtitutions & les plieroient à leurs beſoins. Si les Jamblique, les Plotins, les Porphires, que M. de Paw appelle avec raiſon les trois plus grands viſionnaires qui ayent exiſté, revenoient prêcher leur doctrine parmi nous, ces mêmes Illuminés les accueilleroient & leur procureroient les Souverains pour protecteurs & leurs ſujets pour diſciples. La différence qui ſe trouve, c'eſt que les viſionnaires des ſiécles paſſés menoient à l'erreur & à des extravagances quelquefois ſublimes, & que ceux du nôtre mènent à l'imbécillité, à la dégradation de l'eſpèce humaine.

Je ne ſais qui a dit que la franc-maçonnerie n'étoit qu'un jeu d'enfans joué par des adultes. Jamais il n'eſt permis de plaiſanter ſur une inſtitution dont les réſultats ſont en faveur de l'humanité. Mais quelles que ſoient les myſtérieuſes pratiques des Maçons, elles exiſtent, & c'eſt tout ce qui intéreſſe les Illuminés. Le

bien ou le mal, le vrai ou le faux, le juſte ou l'injuſte; rien de tout cela ne les occupe. Ils tireroient également parti de la bande de Cartouche & de l'Ordre des Chartreux. Je ſuis forcé de répéter juſqu'à la ſatiété que rien de pareil n'a encore paru ſur la terre; qu'un grand nombre de ceux qui compoſent l'Ordre, ne ſont pas capables de ſaiſir les conſéquences de leurs coupables erreurs, & de peſer la force du coup qu'ils portent au genre humain.

Ils ont perſuadé aux Princes, que l'on gouverneroit difficilement les Peuples s'ils étoient éclairés; que loin de protéger efficacement les ſciences, il falloit inſenſiblement ramener les temps de barbarie, & replonger leurs nations dans les ténèbres; que l'ignorance étoit l'état naturel de l'homme; que ce n'étoit qu'avec des hommes inſtruits que l'on faiſoit la guerre & des conquêtes. Les Princes, étrangers à l'art de méditer, avides de puiſſance, ont embraſſé ce perfide conſeil, & livré leur confiance, leur ſceptre, leur gloire, leur pays, leur peuple, à cette ſecte ambitieuſe, qui a commencé par les dépouiller de ce qu'ils craignoient de perdre.

Avant d'aller plus loin, il s'agit de dénoncer aux nations le malheur qui les menace.

CHAPITRE V.

Ce que c'eſt que la Secte des Illuminés.

Peuples ſéduits, ou qui pouvez l'être, apprenez qu'il exiſte une conjuration en faveur du deſpotiſme contre la liberté, de l'incapacité contre le talent, du vice contre la vertu, de l'ignorance contre la lumière! Il s'eſt formé au ſein des plus épaiſſes ténèbres, une ſociété d'êtres nouveaux qui ſe connoiſſent ſans s'être vus, qui s'entendent ſans s'être expliqués, qui ſe ſervent ſans amitié. Cette ſociété a le but de gouverner le monde, de s'approprier l'autorité des

Souverains, d'uſurper leur place en ne leur laiſſant que le ſtérile honneur de porter la Couronne. Elle adopte du régime jéſuitique, l'obéiſſance aveugle & les principes régicides du dix-ſeptième ſiècle; de la franc-maçonnerie, les épreuves & les cérémonies extérieures; des Templiers, les évocations ſoutérraines & l'incroyable audace. Elle emploie les découvertes de la phyſique pour en impoſer à la multitude peu inſtruite; les fables à la mode, pour éveiller la curioſité & inſpirer la vocation; les opinions de l'antiquité, pour familiariſer les hommes avec le commerce des eſprits intermédiaires. Toute eſpèce d'erreur qui afflige la terre, tout eſſai, toute invention ſervent aux vues des Illuminés. Ainſi, les baquets du magnétiſme, la déſorganiſation des ſomnambules, les viſions des foibles, la dévotion outrée, le dérangement de l'eſprit, les obſcurités métaphyſiques du tableau de la nature, la maçonnerie ecclectique, la ſtricte obſervance, la myſticité du Docteur de Zurich, le catholiciſme accommodé aux principes des Réformés, le jéſuitiſme reſſuſcité, tout ſert également à leurs vues, tout devient cauſe & inſtrument; ils ne rejettent rien de ce que le commun des hommes proſcrit: & ſans l'admettre par conviction, ils le laiſſent ſubſiſter comme moyen de multiplier les opinions, les épreuves, baſe ſur laquelle repoſe la nouvelle confédération. Son but eſt la domination univerſelle. Pour y appeler, ſans imprudence, des Coopérateurs, il faut les bien connoître. Pour les connoître, il faut les avoir eſſayé au ſecret, au fanatiſme, à l'ambition, aux coups hardis (Voyez notes V & VI), aux actions dangereuſes. Pour cela, les ſéances de la rue Platrière, le conventicule de Wiſtemsbad, les nocturnales de Berlin, ſont également propres, puiſqu'il ne s'agit que de s'aſſurer du courage de l'ame chez ceux qu'on appelle à l'exécution des plus périlleux projets. Il n'eſt pas néceſſaire que ces nombreuſes Aſſemblées, autoriſées par les Gouvernemens, ſe doutent ſeulement de ce que méditent les Illuminés. Deux d'entr'eux ſuffiſent dans une

Loge de quatre à cinq cents perſonnes, pour juger, apprécier, pénétrer le caractère moral de ceux que la Secte compte s'approprier. Le reſte de la Loge, qui n'entend parler que de grades, de repas, de chanſons, de cérémonies, d'œuvres de charité, tient pour calomnieux tout ce qu'on débite; & défend avec une confiance tout-à-la-fois riſible & fanatique, ceux qu'elle croit martyrs de l'iniquité ou de la prévention. Les Illuminés ont auſſi l'adreſſe de combler d'honneurs de ſimples Maçons, dont la probité eſt reconnue. Le Vulgaire, & par ce mot ce n'eſt pas le Peuple que je veux déſigner, mais les hommes qui réfléchiſſent peu, le Vulgaire, dis-je, confond les objets, & ſe rend caution de la probité d'*Oronte* & de *Cléon*. Eh! ſans doute *Oronte* & *Cléon* ſont des hommes vrais, des Citoyens zélés, des amis brûlans; mais dupes eux-mêmes de leurs Chefs, ils ſont les premiers reſſorts d'une machination dont ils ignorent le but, & des gens adroits montrent au monde la probité d'*Oronte* & de *Cléon*, comme une caution de la pureté de leurs myſtères, & donnent par elle un démenti impoſant à quiconque élève des doutes ſur l'innocence de ces ſéances ténébreuſes.

Il y a donc un certain nombre d'êtres parvenu au plus haut degré d'impoſtures. Ils ont conçu le projet de regner ſur les opinions, & de conquérir non des Royaumes, non des Provinces, mais l'eſprit humain. Ce projet a quelque choſe d'inſenſé, de giganteſque, qui ne cauſe ni allarmes, ni inquiétudes; mais lorſqu'on deſcend aux *détails*, lorſqu'on rapproche ce qui ſe paſſe ſous nos yeux des principes cachés, lorſqu'on apperçoit une révolution prompte en faveur de l'ignorance & de l'incapacité, il faut en chercher la cauſe; & ſi l'on trouve qu'un ſyſtême révélé & connu explique tous les phénomènes qui ſe ſuccèdent avec une effrayante rapidité, comment ne pas y croire?

Nous comprenons, dira-t'on, peut-être que quelques hommes audacieux conjurent contre leur Patrie, dans l'eſpoir téméraire de réunir ſur eux le

pouvoir, la fortune, la Couronne même ; mais comment ſe figurer pluſieurs milliers de conjurés ? Comment le ſecret, l'harmonie ſe maintiendront-ils au milieu de tant d'intérêts ſi différens ? Aux yeux de quiconque connoît les hommes, une ſemblable union ne devient-elle pas chimérique, extraordinaire, incroyable, unique ? Oui : mais non pas chimérique. N'ai-je pas annoncé que nulle calamité pareille n'avoit encore affligé la terre. Obſervez que les Membres de la Confédération Myſtique ſont aſſez nombreux en eux-mêmes ; mais non pas relativement aux hommes qu'ils doivent tromper. Juſqu'ici la proportion eſt peut-être d'un à mille, & cela ſuffit pour replonger la terre dans les ténèbres.

Pour bien ſaiſir cette proportion, il faut ſe faire une idée juſte de la force de l'homme coalitioné. Un fil ne peut pas élever un poids d'une livre, mille fils enlèvent l'ancre d'un vaiſſeau. La ſource d'un fleuve eſt preſque toujours un ruiſſeau inutile ; groſſi d'une quantité d'autres, il devient un canal vaſte & profond qui voiture les plus grands bâtimens ſur ſes ondes, d'où il les livre à la mer. Ainſi l'homme eſt un être foible, imparfait ; éloquent il touche à l'enthouſiaſme, adroit il fixe la fauſſeté, raiſonnable il approche de la timidité. Sa gaîté eſt voiſine de la diſſipation, ſa philoſophie eſt inſouciance, ſon activité confuſion.

Mais ſi pluſieurs hommes mêlent enſemble ces demi-qualités, ils ſe tempèrent, ſe fortifient les uns les autres ; l'éloquence devient une perſuaſion irréſiſtible, l'adreſſe eſt prudence conſommée, la raiſon eſt la règle du vrai, l'ordre préſide à tout, le foible cède au plus fort. Le plus habile tire d'un chacun ce qu'il peut fournir. Les uns veillent tandis que les autres agiſſent ; & cet enſemble formidable arrive au but quel qu'il ſoit. Cela ſe voit dans les armées, dans les Corps de Magiſtrature, dans les grandes Sociétés de Commerce. C'eſt une Compagnie de Marchands qui a conquis le Bengale, & ce n'eſt que pour le conſerver qu'il lui a fallu des troupes.

C'eſt d'après ce principe que s'eſt formé la Secte des Illuminés. On ne peut, il eſt vrai, ni nommer ſes Fondateurs, ni circonſtancier les époques de ſon exiſtence, ni marquer les gradations de ſes accroiſſemens, parce que ſon eſſence eſt le ſecret; les actes ſe paſſent dans les ténèbres, ſes Grands-Prêtres, honteux, ſe perdent dans la multitude. Cependant il a percé aſſez de choſes pour étonner & attacher des Obſervateurs, amis de l'humanité, ſur les pas myſtérieux des Sectaires. Quelques Transfuges ont cru devoir expier les fautes de leur jeuneſſe crédule, en révélant ce qui leur inſpira une ſalutaire horreur dans l'âge d'une raiſon plus exercée, & telle eſt la voie par où nous eſt venu inſenſiblement cette vérité funeſte que nous livrons aux yeux des mortels.

CHAPITRE VI.

Des Cercles.

Les Cercles ſont des Comités adminiſtrateurs de la Secte. Il y en a autant qu'on juge en avoir beſoin. Ils ſont répartis dans différentes Provinces, & compoſés chacun de neuf perſonnes. Initiées aux mêmes ſecrets, connues par les mêmes épreuves, liées par les mêmes ſermens, impregnées des mêmes principes, correſpondant entr'elles avec des hiérogliphes inconnus au reſte du monde; & malgré ce langage ténébreux, elles ne confient pas leurs dépêches, Dépoſitaires des complots, au ſervice public, & employent des voies de communication auſſi myſterieuſes que leurs chiffres.

Ces Cercles ont des voyageurs anonymes. Ce ſont ordinairement des hommes d'un extérieur ſimple, eſpèce de Gens de Lettres, affectant la philantropie. Ils vont épier les ſecrets des Cours, des Collèges, des Tribunaux, des Chancelleries, des Conſiſtoires, des Familles, & reviennent enrichir les Cercles d'un

amas de délations, de notes sur le caractère des Gens en place, sur les foiblesses des Princes; ils révèlent les occupations & les défauts des Philosophes, qu'ils appellent les ennemis; les murmures imprudens, mais inévitables, de ceux qui se voyent constamment oubliés, les plaisanteries déplacées, sans doute, mais nullement séditieuses, dont aucun Gouvernement n'est à l'abri; les projets d'avancement des pères pour les fils, ou de chaque individu pour arriver à un meilleur sort; les plans politiques d'aggrandissemens ou d'association.

Tout est mis sous les yeux du Cercle, qui, profitant des odieux résultats de cette ténébreuse inquisition, apprend ainsi à connoître les objets de ses prédilections ou de ses vengeances; qui doit être desservi ou préconisé, qui l'on doit élever ou perdre, où du moins ceux dont il faut se défier ou cultiver les fanatiques dispositions. Cette perfidie ne s'exerce pas dans une Ville, dans une Province, mais dans tout un Royaume, mais dans les Etats les plus reculés, de sorte qu'il est possible que l'Empereur aie le double des dépêches du Cabinet de Versailles, & que celui de Potsdam connoisse les projets de la Russie comme les siens propres.

Ces connoissances, ainsi dérobées aux Rois comme aux Particuliers, circulent, comme par un fil électrique, d'un lieu à un autre, & forment la base de cette administration secrette, dont nous n'appercevons pas les effets. De-là vient que nous passons de surprise en surprise, lorsque nous voyons paroître certains Personnages dans les affaires du Gouvernement, comme arrive un Dieu de l'Olympe à l'Opéra, excepté que celui-ci descend du séjour de la gloire, & que l'autre monte souvent du sein de la fange.

Dès que l'on est aussi complettement instruit, on peut tout prévoir; & dès-lors tout empêcher, tout préparer, & faire tout réussir.

Comment s'est opéré cette espèce de prodige politique? Rapidement, puisque la superstition a commencé par s'emparer des Princes; ceux-ci ont ou-

vert leurs tréſors; & avec un fanatiſme & un tréſor, on peut changer la face du globe.

Par quel enchantement les Princes ont-ils été amenés à cette croyance ? Le voici. Il ne reſte à déſirer à ceux qui poſsèdent tout, que la certitude ou l'eſpoir de jouir long-temps; il importe à ceux qui jouiſſent de tout, de jouir ſans remords. Or, on promet aux Rois une vie prolongée au-delà des bornes ordinaires par des élixirs, & la paix avec eux-mêmes par des interprétations favorables à leurs penchans.

En général, ce ſyſtême de perverſité ouvre le champ le plus vaſte à toutes les paſſions des hommes; le Chrétien véritable, & dès lors un peu enthouſiaſte, y apperçoit une reſſource sûre pour réchauffer tels eſprits en faveur de ſon culte un peu délaiſſé, & pour reſſuſciter l'antique confiance dans les Prêtres trop abandonnés & preſqu'avilis depuis qu'une raiſon curieuſe a démaſqué leurs artifices. L'amant frénétique de la liberté y entrevoit un moyen d'abaiſſer les Rois devenus à ſes yeux des deſpotes altiers, qui péſent ſur le globe, & abuſent de l'empire que nos ayeux faciles leur laiſsèrent prendre. Le fauteur de l'eſclavage, au contraire, croit déjà voir les peuples garrotés, ne connoiſſant plus, ni leurs droits impreſcriptibles, ni leurs moyens formidables, ni le beſoin dont ils ſont; & redevenus plus que jamais des inſtrumens ſerviles dans la main-de-fer qui les conduit à la mort ou à la charrue, l'impoſteur ſe félicite d'une époque propice à ſes vues, où ſon langage, ſon aſtuce ſont des reſſorts devenus néceſſaires, & s'exercent avec opiniâtreté à l'hypocriſie, à la dénonciation, à tous les vices de ſon exécrable métier; dans une ſphère plus élevée, les Catilina, les Cromwel, les Machiavel, les Richelieu, voyent arriver leur moment; ces êtres meurent, mais ne diſparoiſſent pas de la terre, & jamais le ſyſtême de la Métempſycoſe ne s'eſt ſi bien réaliſé. Les uns préparent leur perfide éloquence, les autres des ouvrages empoiſonnés; ceux-ci la chambre des avortemens, ceux-là le ſallon des oubliettes (Note VII.). Ce tableau,

tout effrayant qu'il eſt, ne paroîtra pas exagéré, ſi l'on a toujours ſous les yeux qu'il s'agit d'une ſecte où la bonne-foi eſt une duperie, le génie un obſtacle invincible, le menſonge un talent précieux, & l'ignorance une qualité requiſe; d'une ſecte qui a conçu le projet de faire des folies humaines autant de ſpéculations de fortune, qui, ayant beſoin de talens inégaux, s'eſt aſſujettie toutes les claſſes de la ſociété, & a attaché la chaîne au plus bas étage de la vie civile juſqu'au plus élevé, pour circonſcrire les Rois, depuis le moment où ils voient le jour, juſqu'à celui qui les rend au ſommeil éternel.

La Maçonnerie prêta, ſans le ſavoir, ſes myſtères, ſon langage énigmatique, ſes ſignes, ſes chiffres, la conſidération que bien des ſiècles lui avoient value, à ce déteſtable projet, & ſervit à éprouver les Candidats. Les tabliers, les rubans, les figures, tantôt ſépulcrales, tantôt paſtorales, devinrent tout-à-la fois des pièges & des récompenſes. Sous prétexte de réforme ou de perfectionnement, il ſe forma d'autres ſectes dont on retira le même avantage. Tels furent les Frères Initiés de l'Aſie, & d'autres dont nous ſerons obligés de rappeller la ridicule & funeſte hiſtoire.

Pourquoi tant de préparatifs? Le voici. Il falloit lier tellement la Religion à la politique, que la première ſe changeât en un reſſort pour conduire l'autre; établir un eſpionnage ſi ſecret, ſi ſoutenu, ſi vigilant, ſi inviſible; qu'il ne reſtât rien d'inconnu aux chefs de l'audacieuſe entrepriſe; puiſer les moyens eſſentiels dans les grandes paſſions, de maniere que les Grands abandonnaſſent leurs volontés à qui ſauroit careſſer leurs goûts; affoiblir du moins ceux dont on ne pourroit dompter l'opiniâtreté; gouverner la penſée & maîtriſer les vues de ceux que la nature avoit organiſés pour penſer, pour voir par eux-mêmes.

Des projets ſi téméraires ne pouvoient être confiés ſans imprudence. De-là les initiations apparentes: je dis apparentes, car on n'en tenoit pas moins les cathécumènes à une diſtance incommenſurable du ſanctuaire des perfidies. On tâcha d'en impoſer par des noms

illuſtres; on acheta le ſilence des mécontens; mendia la protection des puiſſans; on taxa la multitude crédule, qui devoit payer, non-ſeulement le plaiſir de ſatisfaire une curioſité puérile, mais ſe ſoumettre à une cotiſation arbitraire, avec laquelle des mains plus habiles élevèrent l'édifice. On paroiſſoit ouvrir le temple avec trop de facilité, mais on n'obſervoit pas que la foule demeuroit dans le parvis, & ſe contentoit de demi-confidences, de ſignes extérieurs, de mots myſtérieux que l'on ſe laiſſoit arracher un à un, de repas où l'on ménageoit une ſobriété extrême, un ſilence adroit, pour rendre plus piquante la récréation qui le ſuivoit.

Ces préludes néceſſaires furent ſuivis de reformes faſtueuſes; ſous prétexte de tendre à une plus grande perfection, on diminua les grades, on ſimplifia les cérémonies, on ſupprima des coutumes antiques; les feſtins devinrent plus rares & moins ſomptueux; on imagina des comités, première atteinte portée à ce principe bienfaiſant, l'égalité parfaite. Les Anglois, réputés fondateurs de l'Ordre, furent accuſés de le laiſſer dégénérer, les François de le traveſtir en ſcènes d'amuſemens. Sur les débris des régimes anciens s'élevèrent pluſieurs ſyſtêmes ſous le nom de *Stricte obſervance*, des *Loges ecclectiques*. Les Orateurs ſe montrèrent plus obſcurs & plus pathétiques. Des exclamations, des ſons de voix prolongés, de grands geſtes, des pleurs ſont bien plus d'impreſſion que des raiſons déduites avec clarté & même avec chaleur. Les changemens occaſionnèrent des querelles; les imaginations s'échauffent, le zèle ſe rallume, le fanatiſme l'embraſe; au milieu de ces convulſions l'on apprend à connoître les têtes fougueuſes, capables de tout braver, les ames puſillanimes, prêtes à tout abandonner; les hommes adroits, trouvant, à travers les troubles inteſtins, une route vers la fortune; les hommes indécis, flottant ſans ceſſe entre leurs ſentimens intérieurs & les impulſions étrangères. Quelques Princes ſe jettèrent au milieu de ces extravagances religieuſes. Les uns prêtèrent un nom illuſtre, je ne ſais

pourquoi, il eſt vrai, mais enfin il l'étoit; les autres des ſecrets prétendus, qui pouvoient rendre inutiles les dons périodiques du Perou & du Chily. Ceux-ci une éloquence qui auroit ſéduit, ſi elle eût moins fatigué; ceux-là des ſecours pécuniaires, genre d'argumens bien plus efficaces que les reſſources de l'eſprit; ici des aſiles où l'impoſture, ailleurs démaſquée, venoit ſe faire oublier de la multitude, pour agir encore ſur quelques amis de l'erreur; là des protections contre la vérité qui s'arme quelquefois des foudres de l'éloquence, & livre au mépris public des aveugles volontaires.

Parut alors une eſpèce de cathéchiſme manuſcrit, auquel on ſuppoſoit la plus haute antiquité; les plus habiles, ou plutôt les plus charlatans, ſe mirent à l'interpréter. On communiqua, ſur la foi du ſerment, les verſions tronquées. Le vulgaire des Maçons ignore juſqu'à ſon exiſtence; mais quelques hommes de mœurs auſtères d'une phſiyonomie béate & d'un caractère intolérant, furent reconnus pour des commentateurs profonds. Ils firent connoître des parcelles de leurs ouvrages à quelques *Frères Voyageurs*; ceux-ci, dans leurs rapports, exagérèrent la beauté du texte, ſuppoſerent un génie extraordinaire à ceux qui s'en occupoient, hâtèrent leur célébrité en leur prêtant des prodiges qui jamais n'exiſtèrent. C'eſt ainſi que, degrés par degrés, on mûrit l'eſprit humain pour le fanatiſme, & que l'on établit les fameux cercles, mouvement principal de toute la machine.

L'homme deſtiné à les former, doit avoir une de ces phyſionomies qui ne ſe décompoſent jamais, ſoit qu'on lui annonce le malheur qui abat, ou le ſuccès qui enivre; la contrariété qui déſeſpère, ou la condeſcendance qui lève tous les obſtacles. La trempe de ſon eſprit doit être d'obſerver, plutôt que de briller, de convaincre, plutôt que de plaire. Il lui faut un caractère impénétrable, peu ſenſible au blâme public, ou aux phraſes de la renommée; une ame de glace pour les plaiſirs, de feu pour la fortune; un cœur indifférent aux doux ſentimens de l'amitié, mais non aux conſeils al-

tiers de la vengeance ; des dehors modeſtes, mais non négligés ; plus de politeſſe que de franchiſe, plus de penchant à l'économie qu'à l'oſtentation, plus de méditation que d'étude ; des mœurs aſſez pures, un mépris réfléchi pour l'eſpèce humaine, l'activité de l'intrigue, une extrême modération dans l'uſage des ſentimens paternels ou filiaux, & de ceux qu'inſpire la nature : il doit ſe croire capable de recevoir tous les dons du Ciel, ſuſceptible ſur-tout de la grace invincible, & pour cela afficher hautement que la ſcience des hommes n'eſt qu'erreur, que la lumière eſt ténèbres, & & ſur-tout abjurer entre les mains des Chefs Illuminés tout principe quelconque reçu dans l'enfance, adopté par l'âge qui la ſuit, conſacré par l'habitude, de manière qu'il ne demeure aucune trace réelle du catholiciſme pur ou réformé.

L'homme que je viens de peindre, n'eſt ni l'homme de la ſociété, ni l'homme de la nature ; c'eſt un compoſé peu eſtimable, mais rare, & là où il exiſtera, il ſera eſſentiellement dangereux.

Chaque membre d'un cercle appartient également à tous les autres, de ſorte qu'un Vénitien arrivant pour la première fois à Breſlaw, introduit dans le cercle de cette ville, eſt admis aux mêmes ſecrets que ceux qui le compoſent depuis dix ans, & ſe trouve auſſi intimément lié que s'il avoit la même patrie & les habitudes nées dans l'âge heureux de l'innocence.

Ces cercles ſont donc les points de correſpondance, les fanaux poſés ſur cette mer d'iniquités ; & pour faire mieux ſaiſir cette chaîne inviſible, j'entrerai dans un détail plus circonſtancié. Francfort ſur le Mein, par exemple, inſtruit Mayence, Darmſtad, Neuwied, Cologne, Weimar. Weimar éclaire Caſſel, Gottingen, Wetzlar, Brunſwick, Gotha. Gotha porte ſa lumière à Erfort, à Leipſick, à Halle, à Dreſde, à Deſſau, Deſſau ſe charge de Torgau, de Vittemberg, de Mecklembourg, de Berlin. Berlin communique avec Stettin, Breſlau, Francfort ſur l'Oder. Francfort prend ſoin de Kœnigsberg & des villes de la Pruſſe. En ſuivant cette échelle, on voit clairement qu'il y a

des liens assez resserrés entre Mayence & la Pologne ; & que tout un pays est bientôt connu dans ses parties les plus cachées.

Que le Lecteur maintenant étende cette communication de Royaume à Royaume, & qu'il suppose un centre où aboutiroient les plans de ceux qui administrent l'Europe, on voit alors quels sont les véritables maîtres de chaque pays. Cet apperçu ne suffit pas cependant pour faire appercevoir la profondeur du précipice où la Secte entraîne les humains ; il faut pénétrer plus avant dans ce labyrinthe d'horreurs.

CHAPITRE VII.

Des épreuves usitées pour constituer un Illuminé Membre d'un Cercle.

PAR quel régime peut-on enchaîner la volonté des hommes, & les rendre fidèles à l'exécution d'un projet aussi neuf ? Telle est l'objection la plus puissante aux yeux de la plupart des hommes. Il seroit aisé de l'affoiblir en rappelant ce qu'a produit le fanatisme dans tous les temps. Cela nous jetteroit dans une trop longue digression, & je passe tout de suite aux faits.

Je tiens ces détails effrayans de deux hommes d'abords séduits par l'apparence des vérités, devenus Maçons de bonne foi ; parce qu'un Ordre qui a la charité & l'égalité pour base en imposera aux cœurs sensibles, comme aux esprits bien faits. Sur le point de vendre leur opinion, d'enchaîner leur liberté, de prostituer leur conscience, ils reculèrent glacés d'une juste horreur à l'aspect des loix qu'on alloit leur imposer ; tous deux, à différentes époques, m'ayant raconté les mêmes faits, sans être convenus de m'en instruire, dans des villes éloignées, sans pouvoir deviner que les évènemens nous réuniroient plusieurs années

années après. Leur récit eſt devenu pour moi une eſpèce de preuve mathématique. Il eſt des choſes que l'on n'invente pas; le caractère moral ajoute aux raiſons de crédibilité; & mes Auteurs ont le ſuffrage même de ceux dont ils n'ont pu ni dû embraſſer les principes funeſtes.

Lorſqu'un homme bien zélé, bien crédule, a paſſé par tous les degrés qui, d'illuſions en illuſions, de promeſſes en promeſſes, mènent à croire que des mots ſont des choſes, que des chimères ſont des réalités, que des corps ſont des eſprits, ou plutôt lorſqu'on s'eſt aſſuré qu'un homme a les funeſtes qualités dont on a beſoin, on lui propoſe de ſe donner à l'Ordre & de conſacrer ſa réſolution, réputée chancelante, par des ſermens. On ne lui en communique pas la formule, dans la crainte bien fondée qu'il reculeroit d'effroi; il eſt averti ſeulement qu'il va faire un pacte avec le Ciel, le Ciel! qui a remis aux hommes ſon glaïve vengeur, pour le tourner contre ceux qui enfreindroient leurs paroles.

Si le Récipiendaire mal inſtruit, accepte, ſur la foi de celui qui le prépare à l'initiation, il eſt conduit au travers d'un ſentier ténébreux dans une ſalle immenſe, dont la voûte, le parquet & les murs ſont couverts d'un drap noir, parſemé de flammes rouges & de couleuvres menaçantes. Trois lampes ſépulchrales jettent de temps en temps une mourante lueur, & laiſſent à peine diſtinguer, dans cette lugubre enceinte, les débris des morts ſoutenus par des crêpes funèbres; un monceau de ſquelettes forme, dans le milieu, une eſpèce d'autel; à côté s'élèvent des livres, les uns renferment des menaces contre les parjures, & les autres l'hiſtoire funeſte des vengeances de l'eſprit invisible & des invocations infernales, qu'on prononce long-temps en vain.

Huit heures s'écoulent; alors des Fantômes traînant des voiles mortuaires traverſent lentement la ſalle & s'abyment dans des ſouterreins, ſans qu'on entende le bruit des trapes ou celui de leur chûte. On ne s'en apperçoit que par l'odeur fétide qu'ils exhalent.

Ainſi l'Initié demeure vingt-quatre heures dans ce ténébreux aſyle, au milieu d'un ſilence glaçant. Un jeûne ſévère a déjà affoibli ſa penſée. Des liqueurs préparées ont déjà commencé par fatiguer & finiſſent par exténuer ſes ſens. A ſes pieds ſont placées trois coupes, remplies d'une boiſſon verdâtre. Le beſoin les approche des lèvres, & la crainte involontaire les en repouſſe.

Enfin, paroiſſent deux hommes qu'on prend pour des Miniſtres de la Mort. Ils ceignent le front pâle du Récipiendaire avec un ruban aurore, teint de ſang, & chargé de caractères argentés, entre-mêlés de la figure de Notre-Dame de Lorette. Il reçoit un crucifix de cuivre de la longueur de deux pouces, (obſervez que ce ſont des Luthériens & des Réformés qui font uſage de ces images & reliques, ſi ſévèrement proſcrites dans leur culte). On ſuſpend à leur col des eſpèces d'amulettes, revêtues d'un drap violet. Il eſt dépouillé de ſes habits, que deux Frères Servans dépoſent ſur un bûcher, élevé à l'autre extrémité de la ſalle. On trace ſur ſon corps nud des croix avec du ſang; & un eſprit vêtu en blanc lui vient lier les teſticules avec un cordon roſe & ponceau. Dans cet état de ſouffrance & d'humiliation, il voit s'approcher de lui à grands pas cinq fantômes armés d'un glaive, couverts de draps dégoûtans de ſang. Leur viſage eſt voilé; ils étendent un tapis ſur le plancher, s'y agenouillent, prient Dieu, & y demeurent les mains étendues en croix ſur la poitrine, & puis proſternés la face contre terre dans un profond ſilence. Une heure ſe paſſe dans cette pénible attitude. Après cette fatigante épreuve, des accens plaintifs ſe font entendre; le bûcher s'allume, mais ne jette qu'une lueur pâle; les vêtemens y ſont conſumés; une figure colloſſale & preſque tranſparente ſort du ſein même du bûcher. A ſon aſpect, les cinq hommes proſternés entrent dans des convulſions inſupportables à voir; images trop fidelles de ces luttes écumantes où un mortel aux priſes avec un mal ſubit, finit par en être terraſſé.

Alors une voix tremblante perce la voûte, & ar-

ticule la formule des exécrables ſermens qu'il fut prononcer : ma plume héſite, & je me crois preſque coupable de les retracer.

» Au nom du Fils crucifié, jurez de briſer les liens » charnels qui vous attachent encore à Père, Mère, » Frères, Sœurs, Epoux, Parens, Amis, Maitreſ- » ſes, Rois, Chefs, Bienfaiteurs, & tout Être quel- » conque à qui vous aurez promis, foi, obéiſſance, » gratitude ou ſervice.

» Nommez le lieu qui vous vit naître, pour exiſter » dans une autre ſphère, où vous n'arriverez qu'a- » près avoir abjuré ce globe empeſté, vil rebut des » Cieux.

» De ce moment vous êtes affranchi du prétendu » ſerment fait à la Patrie & aux Loix; jurez de ré- » véler au nouveau Chef que vous reconnoiſſez ce » que vous aurez vu ou fait, pris, lu ou entendu, » appris ou deviné, & même de rechercher, épier ce » qui ne s'offriroit pas à vos yeux.

» Honorez & reſpectez l'Aqua Toffana, comme » un moyen sûr, prompt & néceſſaire de purger le » globe par la mort ou par l'hébération de ceux qui » cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de nos » mains.

» Fuyez l'Eſpagne, fuyez Naples, fuyez toute » terre maudite. Fuyez enfin la tentation de révéler » ce que vous entendez; car le tonnerre n'eſt pas plus » prompt que le couteau qui vous atteindra en quel- » que lieu que vous ſoyez.

» Vivez au nom du Père, du Fils, & Saint-Eſprit. »

Si le patient ſe ſoumet à prononcer devant lui les mêmes paroles, on place exactement un candelabre garni de ſept cierges noirs; à ſes pieds eſt un vaſe plein de ſang humain, où on lave ſon corps; il en boit la moitié d'un verre, & il prononce les paroles fatales. On lui délie enſuite les teſticules. Une ſueur froide découle de ſes joues livides. A peine il ſe ſoutient ſur ſes jambes défaillantes. Les Frères ſe proſternent; & lui tremblant, déchiré de remords, jetté dans une eſpèce de délire, attend ſa deſtinée. Tels

ſans doute ſont les ſcélérats revenant du meurtre : tel Oreſte retirant le couteau des entrailles de ſa mère.

Auſſi-tôt que la cérémonie eſt finie, le Récipiendaire eſt jetté dans un bain, au ſortir duquel on lui ſert un repas compoſé de racines.

J'atteſte l'Honneur, la Vérité, le Ciel, que le contenu de ces horribles ſermens, m'a été révélé par des perſonnes égarées dans les ténèbres des Illuminés. La propoſition d'entrer dans une pareille conſpiration leur a rendu la raiſon & le courage. Ce crime, préſenté dans toute ſa difformité, épouvante & glace d'horreur.

Il exiſte donc au milieu de nous un amas d'hommes inconnus, qui, pour ainſi dire, ont abjuré l'humanité, & ſont devenus étrangers à tous les liens qui uniſſent les hommes. La juſte défiance va donc bannir de la terre la ſûreté, la concorde. Car enfin l'homme, dans le ſein duquel on épanche ſes ſecrets, n'eſt peut-être plus maître de lui même; il s'eſt vendu à d'impérieux tyrans, qui ſe ſont emparés de ſon être entier, juſqu'à ſa penſée. Peut-être ſommes-nous ſurveillés par des Génies malfaiſans ou par des Eſclaves timides, qui, pour n'être pas inutiles, ſuppléent à ce qu'ils ne voyent pas.

Si l'on relit tout ce qui a été écrit depuis ſix ans ſur les Illuminés, ſi l'on rapproche la lettre de M. R. Rollig, que nous ne voulons pas extraire, de crainte qu'on ne nous accuſe de la tronquer ou de l'embellir, mais que l'on trouvera toute entière dans les Pièces Juſtificatives; ſi l'on ſe rappelle cette quantité de faits rapportés dans un grand nombre d'ouvrages publiés depuis dix ans, & que le Journal de Berlin (Note VIII) a fait connoître avec autant de courage que d'impartialité, ſi l'on conſidère l'invincible horreur que conçoivent pour cette Secte les hommes honnêtes, ſenſés, patriotes, l'homme le plus incrédule s'allarmera, & du moins voudra examiner pas à pas le danger de l'influence d'une pareille Société, ſans s'égarer dans des craintes chimériques; il ſoupçonnera cependant que la raiſon, l'honnêteté,

l'amour du vrai, ne ſe ſont pas confédérés pour rien ; & qu'eux, qui ne voyent pas ordinairement le mal où il eſt, ne l'auroient point apperçu où il n'eſt pas.

CHAPITRE VIII.

Que la Secte des Illuminés doit néceſſairement détruire le Royaume où elle ſera protégée.

Tout en parlant contre l'enthouſiaſme, nous nous garderons bien d'y tomber. C'eſt apres avoir médité long-temps que nous nous ſommes décidés à avancer une aſſertion où les gens les plus froids trouveront du premier coup d'œil une forte exagération. Examinons ſi j'ai abondé dans mon ſens ; expoſons la manière dont j'ai enviſagé les objets.

Toutes les Nations de l'Europe ſont liées aujourd'hui par des intérêts réciproques. Elles font dépendre leur mutuelle tranquillité de ce qu'on appelle l'*équilibre*. Dès qu'il ſurvient une querelle entre deux grandes Puiſſances, la plupart ne peuvent plus s'en tenir à cette neutralité qui a quelquefois ſi prodigieuſement enrichi les Nations qui y demeuroient fidelles. Il n'eſt plus même poſſible qu'un peuple demeure dans un état de ſtagnation, tandis que les autres avancent dans la carrière des connoiſſances humaines, où ce peuple ſtationnaire deviendra bientôt la proie de qui daignera s'en emparer.

Le commerce eſt aujourd'hui l'occupation première de toutes les Nations. Elles tendent à s'affranchir de l'indépendance. Chez les unes, il ſuppoſe une double marine ; chez les autres, une ſimple marine marchande. L'une & l'autre exigent des lumières de tout genre. Les peuples auxquels leur poſition défend d'en avoir, entretiennent d'immenſes armées, elles exigent des connoiſſances de toute eſpèce ; & quoiqu'il ne ſoit pas eſſentiel que chaque Officier ſoit complettement inſ-

truit, du moins faut-il qu'il y en ait un très grand nombre qui ſoient vraiment ſavans.

Les Finances ne ſont plus l'art facile de colliger les deniers où ils ſe trouvent; les peuples, à force d'avoir été victimes de la rapacité, ont appris à défendre leurs propriétés contre l'avidité des traitans. Il y a donc un art d'amener les peuples à des contributions néceſſaires, ſans les fatiguer, ſans les décourager. Pour aſſeoir les impôts ſur des objets réels, pour les répartir avec équité, pour ſimplifier la perception, il faut pouſſer loin les reſſources de la ſcience économique. En Angleterre & en France, ces opérations exigent peut-être du génie, & par-tout une habileté réelle.

Les ſciences, en général, agiſſent beaucoup plus qu'on ne croit dans l'adminiſtration des Etats. Les Mathématiques, pour la guerre, la marine, l'artillerie, les inventions méchaniques, la navigation, &c.; la Phyſique, pour l'agriculture, les engrais, les mines, l'hygienne, la teinture, les verres, les arts, ceux ſurtout qui exigent le feu pour premier agent; ... la Logique, pour l'éducation primitive, la juriſprudence, les négociations, l'uſage de la penſée, &c. L'expérience journalière nous prouve que les nations les plus avancées rendent leurs rivales tributaires.

Outre les connoiſſances eſſentielles que chaque peuple tâche de s'approprier, il exiſte encore depuis environ cinquante ans, une autre ſcience qu'on appelle économique. Elle embraſſe la théorie de l'impôt, le tableau gradué de la population, le ſyſtême des banques, la balance du commerce, l'uſage de l'or, les droits du peuple, les fautes des adminiſtrations. La contrée où ces grands objets ſont les mieux diſcutés, prend néceſſairement ſur les autres une ſupériorité qui les tient toutes à la ſeconde place.

Or, la ſecte des Illuminés tend par eſſence à détruire les germes de ces connoiſſances, & à les faire tout-à fait diſparoître d'un pays; elle ne peut ſupporter le jour de la raiſon; les plus épaiſſes ténèbres peuvent ſeules aſſurer ſes projets. Que deviendroit aux yeux des ſavans, & bientôt dans l'opinion publique, une ſociété

où il eſt queſtion de ſpectres, où tout eſt l'inſpiration d'une puiſſance cachée, en vertu de laquelle les hommes ne ſont plus que des machines mûes par d'inviſibles reſſorts.

Il faut établir un nouvel ordre de choſes, & faire croire ce que juſqu'ici l'on a rougi d'adopter. Il faut dépoſſéder du ſuffrage univerſel les hommes dont juſqu'ici nous avons recueilli avec reſpect les opinions & les penſées. Il faut démontrer que les Académies, les Univerſités, les Bibliothèques répandent l'erreur, & que la vérité réſide chez une petite portion d'hommes nouveaux, qui, par leur rapport immédiat avec des ſubſtances plus épurées, ont ſu dans quelques années ce que la terre avoit ignoré. Eſt-il poſſible de ſuppoſer que les hommes feront le ſacrifice d'idées acquiſes à tant de frais ? n'eſt-il pas plus naturel de prévoir que les diſputes s'allumeront, raméneront ſur la terre la diſcorde qui s'éloigne, mais ne diſparoit jamais tout-à-fait, ou que les dépoſitaires des véritables lumieres déſerteront un pays d'inſenſés, & le livreront à l'empire de l'erreur ?

Juſqu'ici les hommes ont ſu que l'application conduiſoit à la capacité, & la capacité aux places. Dans cet eſpoir, chacun s'eſt rendu capable, auſſi dans chaque carrière rarement eſt-on embarraſſé lorſqu'il s'agit de remplacer les vuides que laiſſent la vieilleſſe, la mort ou l'inconſtance ; mais du moment qu'il ſera prouvé que l'habileté eſt une chimère, & que pour parvenir, il ſuffit de croire ce que perſonne n'a cru, ou renoncer à l'étude ſtérile, on ira implorer la fortune ſous des climats moins injuſtes.

Il eſt même impoſſible que le zèle ou le talent ſe faſſent jamais jour. Suppoſons que le choix des Souverains ſe portât en ſecret ſur un individu cité pour ſon expérience & ſon amour du travail, & que l'intention bienfaiſante du Monarque ſoit ſurpriſe ou devinée par les Illuminés, ils commencent de loin à inquiéter ſa confiance, à ſemer de légères préventions contre l'objet de leur jalouſie, ſans afficher ouvertement le projet de nuire. On convertit les malheurs en impru-

dences, les imprudences en torts, les torts en fautes, les fautes en crimes. S'il eſt gai, on l'accuſe de légéreté ; s'il eſt grave, on ſoupçonne ſa franchiſe ; s'il eſt ardent, on le croit dangereux ; s'il eſt timide, on ſuſpecte ſa capacité ; on pèſe d'autant plus ſur ſes défauts, qu'on eſt cenſé ignorer les projets qu'il a inſpirés. Par la raiſon contraire, on vante avec le même déſintéreſſement apparent, les qualités de celui que l'on veut placer ; ſon éloge ſe trouve par-tout quoique ſon nom ſoit à peine prononcé. Quand on diſpoſe dans un pays de l'imprimerie, de la poſte & des chaires, il n'eſt rien qu'on ne puiſſe faire croire, même avec une habileté fort ordinaire. Un Roi, homme comme tout autre, ne peut juger que ſur ce qu'on lui préſente. S'il eſt tellement circonvenu que toutes les vérités lui ſoient déguiſées, & que l'univers ſoit pour lui concentré dans la ſphère ſoudoyée qui l'entoure, & ſi tout ce qui l'entoure a un intérêt égal à le nourrir de fauſſes opinions, n'eſt-il pas évident que le peuple eſt à la merci d'une horde ambitieuſe qui le dévorera ?

Cet amour ſacré de la patrie, qui, dans tous les âges, exhauſſa la hauteur naturelle de l'homme & aggrandit ſes facultés morales, s'éteindra, car il n'y aura plus de partie. On rougira d'un pays où l'ignorance ſera naturaliſée, d'être gouverné par des chimères dégoûtantes, juſqu'à ce qu'enfin on s'accoutume tellement à être l'objet du mépris des nations penſantes, qu'on ne ſentira même plus ſa turpitude.

Que deviendroit une armée où la gloire, les diſtinctions ſeroient pour les adeptes d'une ſecte perſécutrice déclarée de la loyauté & de la franchiſe ? où le ſoldat, juſtement effrayé, croiroit voir ſans ceſſe autour de lui les ombres menaçantes de ceux qu'il a dû immoler la veille, le pourſuivre, comme les Furies déchiroient Oreſte ?

Victimes volontaires, qui vous offrez à la patrie, & qui bravez la mort ſous l'œil de l'honneur, n'eſt-ce donc pas aſſez d'exiger votre vie ? faut-il encore attriſter vos derniers inſtans, & élever autour de vous

les nuages de l'incertitude ? Et vous, nobles compagnons de la gloire, accoutumés à mettre en commun les palmes & les dangers, & dont l'état brillant repoſe ſur la franchiſe, juſqu'au milieu des camps on porte la défiance ; ce n'eſt plus l'ennemi que vous avez à redouter ; à vos côtés veille la trahiſon. Gardez-vous de ces momens de joie qui compenſent les jours de fatigue. Si dans cette ivreſſe permiſe, un mot échappe de votre bouche imprudente, il eſt recueilli, conſervé, révélé ; votre vie entiere expiera dans les grades obſcurs l'expreſſion d'un mécontentement paſſager.

Non ! les drapeaux ne les retiendront pas. Celui qui eſt capable de ſe dévouer pour la patrie, fuira avec horreur un aſſemblage perfide d'eſpions & de délateurs.

Parcourez les états de la ſociété ; ceux qui tiennent la balance de Thémis, ceux qui impriment au commerce cette bienfaiſante activité, les dépoſitaires des ſciences, les adminiſtrateurs de la choſe publique, les défenſeurs ou les gardiens de la Religion, & les cenſeurs des mœurs, tous agens néceſſaires dans la vie civile, ne peuvent concilier leurs fonctions avec les ſtatuts de l'ordre des Illuminés : que deviendra un Royaume ſans tribunaux protecteurs des loix, ſans le commerce intérieur qui répartit avec une égalité précieuſe les premiers beſoins de la vie, ſans ces hommes laborieux qui tiennent leur patrie au courant de leur ſiècle, c'eſt-à-dire, qui tranſportent ſur le ſol qu'ils habitent, tout ce qui ſe découvre, ſe réaliſe, ſe perfectionne dans le reſte du globe ?

Un ſimple rapprochement mettra cette vérité dans un grand jour. Quel eſt celui que l'on doit charger du timon des affaires ? Quel eſt l'homme ſur qui doit répoſer la confiance publique ? Je veux déſigner par cette expreſſion ſévère un homme de génie, dont l'expérience ait mûri le ſavoir, un homme de caractere, dont les événemens aient éprouvé les qualités, un homme de travail, que la multiplicité des affaires n'ait pas laſſé ou uſé ; j'entends un homme heureux,

fécond en reſſources, élevé dans ſes vues, ferme dans l'exécution, clair dans ſes expoſés, habile dans ce qui appartient à l'art de négocier; au-deſſus de la louange, de l'intérêt, de la gloriole, de l'inſtabilité, du malheur, de la calomnie; attaché à ſes maîtres, mais vendu à ſa patrie, zélé pour la gloire du Trône, mais paſſionné pour le bien public, ſerviteur fidèle, mais ſur-tout l'homme du peuple.

A côté de cet homme rare, placez un Illuminé parfait, c'eſt-à-dire, un être foible, crédule, enclin à croire tout ce qu'on lui dit; un eſprit bercé de viſions, de chimères; de conjectures, d'idées hors nature, fermé à tout ce que renferme l'hiſtoire des ſiècles précédens, rejettant ce qui n'eſt pas annoncé par les oracles ou revêtu d'une formule miraculeuſe; un homme qui ne voit rien par lui-même & n'obéit qu'à la voix des délateurs, ou dont les guides principaux ſont des conſeillers fantaſtiques. Lorſqu'on fait profeſſion de vivre dans un autre monde, on n'a ni vues, ni ſpéculations pour celui-ci; l'Illuminé eſt ſans patrie, ſans parens, ſans concitoyens; il a briſé tous les liens qui l'attachoient à la Société, & éteint le flambeau qui éclaire les hommes d'Etat, la raiſon.

Vous nous avez dit plus haut, objectera-t-on, que les Sectaires ne croient pas intérieurement ni aux eſprits révélateurs, ni aux Dogmes; cela eſt inconteſtable, les Chefs ſavent à quoi s'en tenir. Alors ce n'eſt plus l'illuminé dont je viens de tracer le portrait, c'eſt un impoſteur conjuré contre le genre humain; c'eſt l'aſſaſſin de l'Etat; il ne faut pas le plaindre, mais le proſcrire.

Ainſi, ſous quelque jour que l'on enviſage les membres de cette coupable inſtitution, les Royaumes doivent ſuccomber ſous les coups de l'impoſture, ou par l'incapacité de l'ignorance. Il y en a qui, par leurs forces, réſiſteroient à vingt ans d'une mauvaiſe Adminiſtration; tels ſont la France, les Etats de l'Empereur; il en eſt qui regorgent de talens, de lumières,

ſi j'oſe m'exprimer ainſi, telle eſt l'Angleterre, la Suiſſe, il en eſt dont perſonne ne s'inquiète & qui n'excitent ni allarmes, ni envie, tels que le Danemarck & la Sardaigne; mais il en eſt qui ont beſoin de tous les reſſorts d'une excellente Adminiſtration pour ſe maintenir à côté de ſes rivaux, & qui baiſſeront dès qu'ils ceſſeront de monter.

S'il eſt vrai, comme a voulu le prouver un ſavant Académicien, que la force d'un Etat dépend *du caractère de ſon Gouvernement & du caractère national de ſes habitans* (1), qu'eſpérer d'un Illuminé, c'eſt-à-dire d'un homme qui n'a point de caractère, ou qui doit eſſentiellement nuire ?

O vous! que la puiſſance inviſible qui dirige les mondes, a mis à la tête des Nations, jettez les yeux ſur ces vérités ? Ne nous ſacrifiez pas à une poignée d'inſenſés fanatiques. Ne regardez nos livres que comme un avertiſſement ſalutaire d'un grand danger. Pourquoi troublerions-nous notre exiſtence ? Pourquoi nous livrerions-nous au danger qui menace les plumes courageuſes, ſi nous ne connoiſſions toutes les calamités qui s'amaſſent ſur vos têtes ? Si nos intérêts vous trouvent inſenſibles, que le vôtre du moins éveille les craintes ſalutaires, & vous appele à un examen réfléchi Car vous ſerez les premières victimes immolées à l'idole de la ſuperſtition; vous, qu'on aime & qu'on plaint, Monarques prévenus, n'en croyez pas à nos aſſertions; mais allez interroger la vérité au fond des cœurs vrais & incorruptibles; ils ſe comptent ſans doute, mais il n'eſt pas impoſſible d'en trouver.

---

(1) Nous ſommes loin d'adopter tout ce qui ſe trouve dans cette brochure; mais il ſeroit curieux de la lire & d'en faire l'application au ſujet que nous traitons. Si par haſard il ſe trouvoit des Illuminés dans les Etats Pruſſiens, ce ſeroit la plus forte ſatyre que l'on ait écrit contre eux. Son eſtimable Auteur n'a jamais été ſoupçonné de favoriſer une Secte auſſi mépriſable aux yeux de tout homme qui a cultivé ſa penſée.

CHAPITRE IX.

Les Rois ſont les plus intéreſſés à détruire la nouvelle Secte.

Il n'eſt pas aiſé de marquer la différence qui ſe trouve entre un Royaume & un Roi dans la matière que nous traitons ; car ſi le pays eſt détruit, il eſt clair que le trône ſera renverſé ; il faut en conſéquence un peu mieux détailler nos idées, & les fixer de la maniere la plus claire Nous ne voulons pas dire que le pays où régnéront les Illuminés ceſſera d'exiſter ; mais qu'il tombera dans un tel degré d'humiliation, qu'il ne comptera plus dans la politique ; que la population diminuera, que les habitans qui réſiſteront au penchant de paſſer dans une terre étrangère, ne jouiront ni du bonheur d'être conſidérés, ni des douceurs de la ſociété, ni des préſens du commerce. Oubliés du reſte de la terre, leur vie obſcure ne ſera qu'une longue végétation. Etrangers aux arts conſolateurs, coulant des jours triſtes ſous la domination d'êtres fantaſtiques, il ſemble que ces demeures ténébreuſes, ſéjour des expiations, exiſtent déjà pour eux.

Or, qu'eſt-ce qu'un Roi qui règne ſur des hommes ainſi dégradés, qui ne participent aux êtres immatériels que par des frayeurs ? Quels ſervices trouvera-t-il dans des êtres qui reconnoiſſent un maître au-deſſus de lui ? où il ſera admis à ces funeſtes ſecrets, & il autoriſera cet abominable régime ; alors il s'éveillera avec l'idée qu'il vit au milieu des traîtres, & que de plus grands intérêts peuvent le faire ſacrifier, comme on lui découvre à lui même tout ce qu'il veut ſavoir S'il n'eſt pas initié à ces horribles myſtères, il eſt donc le jouet d'une horde ambitieuſe & fanatique, qui s'eſt emparé de ſa volonté ; le voilà

donc condamné à ſervir les paſſions de tout ce qui l'entoure, à enrichir des Diſſipateurs avides, à élever des hommes dégradés, à proſtituer ſon jugement par des choix qui déshonorent ſa prudence, à rougir des liens qu'il aime & n'oſe avouer; s'il ne fait que ſoupçonner, il s'égare dans les nuages de l'incertitude; tout ce qu'il ſait, c'eſt que cette vérité, l'idole des hommes mêmes qui l'immolent, qu'on prend ſans ceſſe à temoins, n'approchera jamais de ſon trône; c'eſt que cette vertu, la plus douce des illuſions qui a formé les Trajan, les Marc-Aurèle, les Antonin, les bons Princes, eſt changée ou abandonnée pour une perfection imaginaire, & pour une Divinité auſtère qui n'exiſte que pour le malheur du monde. C'eſt qu'il ne connoîtra jamais ce ſentiment enchanteur, l'amitié avec laquelle ſeule le Créateur auroit acquitté tout ce qu'il devoit à ceux qui reçurent de lui le jour & une pénible exiſtence.

Maîtres du monde, jettez les yeux ſur une multitude déſolée, écoutez ſes cris, ſes pleurs, ſes vœux. La mère vous redemande un fils, une femme vous demande un époux, vos cités les beaux arts fugitifs, la Patrie des citoyens, les champs des cultivateurs, la religion un culte, & la nature des êtres qu'elle puiſſe avouer.

Ce ne ſont pas tous les maux qui menacent les Souverains protecteurs de cette funeſte croyance.

Obligés de concentrer dans un petit nombre d'hommes les emplois importans, les grandes charges & les places ſubalternes de confiance, ils ne peuvent réunir un nombre ſuffiſant de gens capables; (eſpèce rare dans tous les temps & dans tous les pays) l'ignorance alors obtient des poſtes où elle multiplie les bévues, elles amènent les murmures, les murmures conduiſent au déſordre, le déſordre enfante le diſcrédit, du diſcrédit naît le défaut de conſidération. Dans cette ſituation humiliante, on eſt attaqué, blâmé de toutes parts; les allarmes s'emparent de celui qui a contre lui la voix publique, l'inquiétude perce, les Flatteurs, pour la diſſiper, redoublent

d'encens & de menſonges, font compoſer ſes éloges, gagnent des Poëtes, bercent l'Idole d'une réputation qu'elle n'eut jamais, l'endorment dans ſes vices, lui préſentent la volupté pour le diſtraire & l'amènent inſenſiblement à cet état de dégradation où l'on ne penſe plus que par autrui. Si quelques Sujets fidèles tentent un dernier effort pour rappeler la gloire fugitive, ou le Monarque abuſé les écoute ſans les entendre, ou les prévient avec hauteur, ou les humilie avec acharnement, ou les exile avec dureté, ou s'en défait avec de feintes careſſes. Les grandes routes ſont couvertes d'Emigrans; le ſuccès continuel de la bêtiſe uſe l'ame de l'homme de mérite. L'un va ſe donner a une autre terre; l'autre ne pouvant emporter ſes pénates, ſe ſauve de l'ennui cruel par des abſences répétées, & le Monarque inſenſiblement ne voit autour de lui que des eſclaves chèrement achetés. Spectacle pénible, rappelant ſans ceſſe que l'on ne doit rien à ſoi, & que ſans un tréſor on ſeroit iſolé ou à charge aux humains!

Ce tableau, ſans doute, paroîtra chargé; c'eſt ainſi qu'ont parus ceux qui ont annoncé des malheurs ſemblables. Les Pauliciens qui en vinrent au point de bâtir des villes, & prendre les armes contre leur prince, n'étoient, dans l'origine, que quelques perturbateurs du repos public; & pendant un ſiècle & demi ils déſolèrent les Empereurs de leurs temps. Ce fut la marche de l'eſprit humain. Les hommes commencent par ſéduire, ils finiſſent par enchaîner; les Chefs briſent leurs liens, ſaiſiſſent un moment propice, & font égorger les uſurpateurs de leur autorité. C'eſt ce qui arriva à ces mêmes Pauliciens (Note IX.) dont l'Impératrice Théodore fit égorger cent mille; le reſte fut ſe jetter dans les bras des Sarralins qui les menèrent à la boucherie dans leurs guerres contre les Grecs. Si les Rois, au lieu de conſerver des meubles riches & précieux, faiſoient décorer leur Palais des tableaux de l'hiſtoire, leurs regards ſe fixeroient quelquefois ſur d'étranges ſcènes. Peut-être troubleroient-elles cette ſécurité, un des grands prodiges qui occupent la penſée du Philoſophe.

Il eſt vrai, cependant, que cette ſecte eſt entièrement dirigée contre cette autorité dont les hommes, en tous les temps, ſe ſont montrés ſi jaloux. Elle n'attaque pas une croyance, parce que toutes lui ſont indifférentes; elle n'en veut ni à Dieu ni à ſon culte, mais aux Rois & à leur ſceptre. Ce n'eſt pas un corps iſolé, qui veuille détourner ſur lui le cours des graces, c'eſt une inſtitution, à la faveur de laquelle les ambitieux s'éleveront au-deſſus de tout ce qui les entoure, ſans même ſe charger du poids d'une reconnoiſſance apparente, dont les autres erreurs accréditées en ſe faiſant un nom & des partiſans par ſes talens, ſon éloquence & l'éclat de ſa faveur. Ici la réputation eſt dangereuſe, la faveur inutile; on fait ſa fortune par ſon ſilence. Au lieu de partiſans, il faut des ennemis qui aient l'air de vous perſécuter, afin que cette haine apparente ſuſcite des vengeurs. L'autorité anéantit autrefois les Templiers, elle a preſqu'éteint le régime des Jéſuites (Note X). Ici elle eſt nulle, puiſqu'elle même ſeroit renverſée, ſi elle conſpiroit contre la ſecte qui lui commande, en paroiſſant la ſervir, & de temps en temps l'effraie, pour aſſurer ſon pouvoir. Dans les querelles nées des héréſies qui ſucceſſivement ont paru ſur le globe, c'étoit ſociété contre ſociété, ville contre ville, les Catholiques contre les Huguenots, les Arméniens contre les Gomoriſtes, les Guelfes & les Gibelins, &c; mais chez les Illuminés, c'eſt le vice contre la vertu, la perfidie contre la ſincérité, l'ignorance contre les lumières, l'audace contre l'autorité. Elle mine le corps ſocial, aſſaſſine lentement ſes victimes, & frappe à la fois, mais ſans bruit, toute la claſſe de la ſociété.

Les nations rivales, qui aſſiſtent à la décadence de celles qui ſuccombent ſous les coups de la ſecte, les laiſſent avancer leurs malheurs; & prenant conſeil de ce qu'on appelle la politique, c'eſt-à-dire, l'art d'écraſer le plus foible, elles ſaiſiſſent le moment propice pour conſommer leur ruine. Un Chef eſt comptable à ſes ſujets de leur pays, de leur honneur, de leur ſûreté. On l'accuſe des maux de la patrie. Ceux même qui

l'ont jetté dans le précipice, lui reprochent leur humiliation. Ou l'on rétracte ſes ſermens, ou l'on porte le joug avec horreur. Si l'ame du Monarque infortuné a perdu tous ſes reſſorts, il eſt trop heureux qu'on lui permette de traîner ſon ſceptre. S'il reſſuſcite un reſte de courage, il devient un tyran d'autant plus difficile à appaiſer, qu'il a des raiſons apparentes de frapper, & que la juſtice ſemble quelquefois l'avoir armé de ſon glaive: & dans l'un & l'autre cas, il entre dans la poſtérité, chargé du mépris ou de l'horreur du genre humain.

Ce ſeroit tromper les Rois que de leur cacher une vérité nouvelle; les hommes leur rendent aujourd'hui des reſpects plus éclairés. On ne courbe plus ſon front dans la pouſſière devant une tête couronnée, mais on baiſe les traces d'un Prince bienfaiſant, laborieux & juſte; on examine les adminiſtrations, parce que l'on eſt convaincu que c'eſt de ſon affaire dont on s'occupe, quand on ſe mêle de celles des Rois. On excuſe les défauts, on pardonne les foibleſſes; on les retire des dangers où les a jetté leur imprudence; on leur rend les ſervices qu'exige leur triſte condition; mais on n'a pas fait ſerment d'être conſtamment le jouet de leur caprice, les martyrs de leur opiniâtreté, & les victimes de leurs erreurs volontaires; ou du moins, ſi l'on eſt forcé de l'être, on proteſte contre la tyrannie, & l'on dévoue dans la poſtérité, à l'indignation des ſiècles futurs, ceux qui ont avili leur nation. Que celui donc qui a le vertueux deſir d'être aimé & la noble ambition de laiſſer un nom glorieux, apprenne qu'il manquera ce double but, s'il refuſe de s'éclairer.

Si les peuples qui emploient toute eſpèce de moyen pour troubler ſa dangereuſe tranquillité, qui ne ménagent ni les avis publics, ni le ſilence expreſſif du ſage mécontent, ni les murmures imprudens, ſans doute, mais quelquefois néceſſaires, la ſatyre, moyen violent mais efficace ſi le malade conſerve encore quelques reſſorts, finiront enfin par ne plus voir dans leurs Chefs que des automates couronnés, ou des adminiſtrateurs étrangers à la choſe publique & à leurs intérêts :

rêts : alors il ſe répand dans les eſprits une eſpèce de conſternation ; on ne concourt plus à la proſpérité de la Patrie ; la nation entière ſe repoſe ; on laiſſe paſſer un moment funeſte, l'induſtrie perd ſon activité, l'agriculture languit ; on exiſte, mais on ne vit pas : tous les projets ſont pour l'avenir. Or, celui à qui il ne reſte que l'inutile reſſource d'ordonner, éprouve bientôt que l'autorité eſt compoſée de deux reſſorts ; l'un qui commande aux eſprits, & l'autre qui les diſpoſe. Le grand art des Rois eſt de diſpoſer en leur faveur la volonté générale, la force n'y ſupplée point.

Or, la ſecte des Illuminés donne des principes entièrement oppoſés ; elle perſuade que le peuple docile bénit ſon joug. Ce n'eſt pas dans la nature des choſes, dans l'expérience du paſſé qu'elle puiſe des règles de conduite, c'eſt dans un ſyſtême tout nouveau, accommodé tout entier à l'égoïſme de quelques Chefs qui n'ont ni patrie, ni intérêts à la félicité des étrangers qu'ils gouvernent, ni à la gloire du Monarque dont ils portent la livrée en public, à condition que lui-même, en ſecret, portera leurs fers. Cette expreſſion eſt-elle trop forte, du moment qu'il eſt prouvé qu'un homme abjure ſa penſée, ſa volonté, & ne ſe meut qu'à la voix d'une puiſſance fantaſtique ?

CHAPITRE X.

Que la Secte des Illuminés détruiroit la Société elle-même, ſi elle pouvoit être détruite.

La Société ne s'eſt épurée qu'après bien des ſiècles ; mais enfin l'homme eſt parvenu à un degré de civiliſation, dont il eſt aiſé de prévoir la décadence que la perfectibilité. Non-ſeulement les animaux féroces reſpectent nos demeures ; les inondations, autrefois dévaſtatrices, ne ſont plus qu'une incommo-

dité paſſagère ; des hordes de barbares ne viennent plus à l'improviſte déſoler des cantons paiſibles, mais la terre le raſſure ſur ſa ſubſiſtance ; la famine eſt devenue un fléau preſque chimérique ; les maux ſont adoucis, s'ils ne ſont pas tout-à-fait extirpés ; les beaux arts décuplent les années & les conſolent. L'homme a preſque glacé la foudre dans la main de Jupiter ; du moins il éteint ſa colère & fait expirer ſa vengeance à l'endroit qu'il a marqué ; s'il ne peut prévenir ces effrayantes convulſions qui agitent inopinément les entrailles du globe (Note XII), il en devine l'exploſion & trouve dans un éloignement ſalutaire un abri contre le danger : le vaiſſeau du hardi navigateur enchaîne les vents, les aſſujettit à ſes projets, franchit les immenſes plaines des mers, & vole enrichir les deux hémiſphères. La main de l'induſtrie file les métaux comme la ſoie, crée tout ce que l'homme deſire ; &, par une continuelle reproduction, fait, du lin que l'agronome a ſemé, l'aſyle immortel de la penſée du philoſophe, & des beautés d'Homère.

Des connoiſſances d'un plus haut prix fourniſſent à l'homme les mets dont il ſe laſſe le moins, les ornemens dont il ſe pare, les liqueurs qui le fortifient ou le rafraîchiſſent. Tout cela n'eſt encore que l'ébauche des bienfaits de la Société ; l'homme naît, des maîtres s'emparent ſucceſſivement de ſa mémoire, de ſon eſprit, de ſa volonté, de ſa raiſon. Ils ornent, ils forment, ils dirigent, ils éclairent ces brillantes facultés ; & dès l'inſtant qu'elles peuvent agir, leur premier mouvement eſt un ſentiment de reconnoiſſance vers l'Etre immortel. Tout en cultivant ſa penſée active, ils donnent aux membres de ſon corps de l'aplomb, de l'élaſticité, & lui apprennent à le défendre contre la force, & à défendre ſur-tout l'honneur & les droits de l'amitié. Ils lui enſeignent l'art de commander à ce courlier fougueux qui doit le porter au chemin de la gloire, l'art plus doux de s'approprier ces ſons enchanteurs qui raſſurent l'eſprit & calment les paſſions. Après que l'homme a

prêté quelques inſtans de ſa jeuneſſe à ces utiles exercices, les maîtres lui propoſent de choiſir entre le caſque de Bellone, la balance de Thémis, le caducée de Mercure, le ſoc de Triptolême, le trident de Neptune. Dès qu'il a nommé ſa carrière, mille ſecours arrivent pour la rendre brillante. Il la fournit; ſi c'eſt avec éclat; la Renommée publie ſes exploits, la Gloire les couronne. Pour un temps plus calme, combien de jouiſſances la Société ne lui a-t-elle pas préparées? La ſculpture a fouillé dans les ruines de l'antiquité, & puis égalé les modèles qu'elle a reſſuſcités; la peinture, privée des mêmes ſecours, n'a pas moins ſurpaſſé Zeuxis. La plus belle des inventions, l'imprimerie, a multiplié les productions du génie, & naturaliſé ſur la terre Platon, Virgile, Tacite, Horace. L'aimant nous a conduit au ſein du globe, où nous avons ſaiſi un nouveau règne. Chaque année enfante une découverte, ou reſſuſcite une idée perdue; l'eſprit humain ſe dégage des préjugés. La guerre même met des bornes à ſes fureurs; & juſques ſur les lieux qui en ſont le théatre, l'humanité en diminue la barbarie. Si quelque tyran appéſantit ſon joug ſur la portion d'êtres que les Dieux vengeurs ont dévoué aux malheurs, du moins a-t'on la douceur conſolante d'entendre les Nations voiſines le dévouer à la publique exécration; les Rois, ſes égaux, le déſavouer; l'hiſtoire implacable le dénoncer aux ſiècles futurs. On voit enfin la juriſprudence devenue plus avare de ſang, la charité devenue preſqu'indiſcrète, prodiguer ſes ſecours aux infortunés, & même à ceux qui abuſent: le théatre corriger le ridicule en épurant les mœurs. Sans doute nous n'en ſommes pas à l'âge d'or; mais au moins la civiliſation eſt portée au point où la naiſſance eſt un bienfait & la mort un chagrin.

Et c'eſt à ce moment précieux que s'élève une ſecte qui attente à ce bel ordre, & travaille lentement à détruire l'ouvrage de dix ſiècles. Pour rendre la terre aux préjugés, aux viſionnaires, aux nécromantiens. La ſociété eſt une vaſte famille qui ſe ſoutient par

l'accompliſſement de devoirs réciproques. Les peuples vivent dans la flatteuſe certitude d'être protégés; le Souverain cede au doux beſoin d'être aimé. Cet heureux concert eſt troublé, puiſque toute l'affection dont un Souverain peut être ſuſceptible, ſe trouve concentrée dans un petit nombre d'hommes qui ont des intérêts oppoſés à la félicité générale. Pour s'en convaincre, parcourons tous les Etats; le magiſtrat qui n'obéit qu'à la voix de la loi, ſe défie des inſpirations arbitraires. Le guerrier franc & courageux, ne connoît que la gloire & ſon épée, combat & meurt ſans penſer s'il ſe ſurvivra à lui-même. Le miniſtre des autels, indigné du traveſtiſſement de ſa bible & de ſes rites, déteſte une erreur qui lui enlève ſon culte & la conſidération. Le ſavant inſtruit de la coupable facilité avec laquelle tous les ſiècles ont produit les mêmes impoſtures, voudroit ſauver les humains des maux qu'elles laiſſent à leur ſuite. Le commerçant, dont l'art & les ſuccès repoſent ſur la bonne foi, redoute moins les mers inconſtantes que le danger de haſarder ſa confiance; le citoyen s'afflige en contemplant les ruines de ſa patrie, & aſſiſte en idée à ſon entière décadence.

L'Illuminé, ſeul contre tous, devient l'ennemi de ſes ſemblables, appeſantit ſur eux le joug de l'adminiſtration, sème cette défiance qui engendre les haînes.

Chacun ſe craint, l'amitié paroît une imprudence; les ſaillies de la gaîté ſont converties en crimes d'Etat, l'allarme devient générale & frappe tous les Ordres. Le riche, à même de voyager, porte ailleurs ſes l'ennuis; le pauvre concentre ſes murmures dans le ſein de ſa famille; l'homme de lettres expoſe ſa liberté & ſatisfait au beſoin preſſant d'exhaler ſon déſeſpoir. Ainſi ſe briſent les liens ſociaux; ainſi l'homme s'iſole & finit par invoquer la mort.

Alors les arts dégénèrent, languiſſent, demeurent ſans honneur. La jeuneſſe qui ne calcule jamais l'avenir, obéit au penchant inné de voir ce qui ſe paſſe ſur le globe, & ſe fait une patrie là où ſont en-

core l'émulation & la liberté; insensiblement les consommations diminuent, le commerce perd son activité, la population des villes baisse; les uns tournent les yeux vers l'Amérique, tenant des champs toujours prêts pour quiconque veut les cultiver; les autres dirigent leurs pas vers la Suisse, où la Nature & le Gouvernement font tout pour quiconque veut jouir d'un beau ciel & de la liberté. La plupart refoulent vers les Capitales dévorantes, Londres, Paris, où l'industrie entasse les humains de toutes les Nations.

Dans ce pays désolé par tant d'émigrations, la Société ne conserve plus l'équilibre, la source de tous ses biens. Lorsqu'elle éprouve des vuides dans certaines parties, c'est toujours aux dépens de l'ensemble. On dira, ces inconvéniens n'attaquent pas la classe du peuple, ni même celle des Artisans. Le Peuple n'est pas acteur, mais il est victime. Son intérêt exige l'accroissement perpétuel de l'industrie. Plus elle agira, moins le sol payera : son intérêt veut l'accroissement de la population; car plus il y a de bras pour porter un fardeau, plus il est léger. L'accroissement des lumières fera que le travail sera plus facile, la répartition des charges plus équitable, les guerres plus rares.

Ce que nous appellons la prospérité des empires n'est autre chose que le meilleur état possible de la société. Cette harmonie que nous admirons dans les corps célestes, cette sage distribution dans les dons de la nature, le bel ordre dans lequel ils se succèdent, est le grand modele que l'intelligence-suprême a donné aux humains. Tout ce qui s'éloigne de cette marche noble & sûre, tend à la destruction. Or, que peut-il résulter de ce mélange d'êtres incorporels & d'êtres humains d'une législation qui anéantit l'expérience, les dogmes religieux & les principes de la raison ?

Ces maux s'accomplissent insensiblement; les uns les prévoient sans s'en embarrasser, les autres s'en occupent sans pouvoir les prévenir. Ceux dont ils

ſont l'ouvrage, les conſomment avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'ils en moiſſonnent tous les coupables fruits.

CHAPITRE XI.

Quels ſeroient les moyens de détruire la Secte des Illuminés.

LE tableau des malheurs devient plus noir encore lorſqu'on n'entrevoit pas dans l'avenir le terme où ils diſparoîtront. Il ſeroit eſſentiel d'en anéantir la trace dès leur origine; mais comme dans l'origine tout eſt zèle, comme tous les eſprits ſont pleins de feu, les efforts de la raiſon échouent contre la chaleur de l'enthouſiaſme. Autre difficulté : les ſectes qui ont diviſé le monde, répandoient publiquement leur doctrine; on connoiſſoit leurs organes, on combattoit des adverſaires qui deſcendoient dans l'arêne. Ici perſonne n'oſe ſe montrer, les erreurs ne ſont pas dépoſées dans un livre avoué, les rêveries de Swedemborg, les obſcurités myſtiques & calculées des erreurs de la nature, ſont des émanations de la Secte des Illuminés, mais n'en forment pas les codes, les principes, de ſorte qu'on paroît aux yeux de la multitude combattre des chimères, ſemer des illuſions, ſe nourrir de craintes exagérées. On pourroit bien ſe juſtifier aux yeux des Nations trop incrédules; mais alors on révéleroit des crimes ſecrets, qui ſeroient une calomnie ſans preuves, ou on ſouleveroit les Peuples, ſi on les adminiſtroit. Peu de perſonnes ont le courage de publier ce qu'elles ont ſurpris dans ces ténébreuſes iniquités. Tôt ou tard les Illuminés égorgent leurs victimes; malheureuſement plus d'un Chef de Nation eſt imbu de ces principes funeſtes : & depuis que les Rois ont mis au rang des crimes de lèze-majeſté la franchiſe avec

laquelle on leur parle de leurs erreurs, on eſt réputé ſéditieux, rebelle, criminel, ſi on leur découvre la profondeur de l'abyme où la ſéduction les entraîne. Enfin, comme cette Secte embraſſe toutes les erreurs poſſibles nées & à naître, il faudroit réfuter, expliquer, commenter tout ce qui s'écrit de relatif aux opinions nouvelles; car nous vivons à une époque où nul Ecrivain quelconque ne peut ſe flatter de faire lire de volumineux ouvrages ſur cette matière ſi triſte, ſi fatiguante, ſi péniblement abſurde. D'ailleurs, on réfute des choſes, des axiomes, de faux raiſonnemens, mais non des mots, des ſuppoſitions, des ſyſtêmes vagues; peut-être même ce combat laiſſeroit-il ſoupçonner une eſpèce de parité entre les partis; & les Illuminés, déjà hypocrites par eſſence, ſe donneroient pour des objets de perſécution.

Malgré les obſtacles qui ſemblent favoriſer la Secte perfide, il ne faut pas moins chercher les moyens de la détruire. Le premier qui ſe préſente ſeroit une ligue entre tous les hommes qui exercent leurs plumes ſur des matières philoſophiques. Elle auroit pour but d'apprendre à la Société entière ce qui ſe machine contre elle. Rien de douteux, rien d'exagéré; point d'invectives, point d'injures, mais une expoſition claire, un récit fidèle, donnant pour certain ce que l'on aura vu, pour vrai ce qui aura été certifié par des hommes dignes de foi, pour vraiſemblable ce qui ſera né d'un amas de conjectures appuyées de quelques faits; n'avoir égard ni au rang, ni à la fortune, ni aux ſervices paſſés, ni aux ſuites.

De même qu'il y a une coalition pour dérober tous les ſecrets, de même qu'il y a une armée d'Eſpions répandus ſur le globe, il y aura une aſſociation pour divulguer les myſtères & pour détourner les maux dont les Peuples ſont menacés. Les principes des Illuminés ſont ſi importans, ils contriſtent tellement la nature, ils bleſſent ſi cruellement l'honneur, qu'il ſuffit de les faire connoître pour les décréditer; les expoſer, c'eſt les avilir. Auſſi la plupart des adeptes ſont dupes; & ſi l'on excepte un certain nombre de ſcélérats conſom-

més, que les gibets & les bûchers revendiquent, les autres ne le ſont que parce qu'ils ſe croyent des martyrs, ou appelés à jouer un rôle extraordinaire; & ſur-tout parce qu'ils marchent à la lueur des flambeaux des Illuminés au Temple de la Fortune.

Il faut ſur-tout attacher un œil obſervateur ſur le pays qui ſera réputé le berceau de la Secte, ou du moins ſon principal théâtre. S'il en exiſtoit un, par exemple, où tout ce qui eſt place de confiance ne fût donné qu'à des Sectaires, où tout homme devînt nul ou proſcrit dès qu'il n'adopteroit pas le nouveau dogme, où les enfans de la Patrie ſe verroient à chaque inſtant ſupplantés par des Uſurpateurs dont le mérite unique eſt une apparente ou une aveugle crédulité. Si l'âge, l'expérience, les plus importans ſervices, la fidélité éprouvée, le talent le plus univerſellement reconnu, s'anéantiſſoient devant un intrus tiré d'une loge. Si, dis-je, il exiſtoit un pays tel que celui que vient de repréſenter une imagination en délire, ce ſeroit celui auquel il faudroit appliquer ſes pinceaux, dans l'eſpoir que les images réfléchiroient au loin le jour de la vérité. On a crié contre le régime de la Compagnie de Jéſus; elle a été ſupprimée. On s'eſt élevé contre l'abus du Monachiſme, les couvens ont été diminués. On a plaidé la cauſe des Proteſtans, ils ont été rétablis dans les droits de Citoyens. On demande la proſcription des lettres de cachet, l'autorité ne tardera pas à en faire le ſacrifice. On a pris en main la cauſe de l'humanité dans la perſonne des Nègres, nos neveûx verront tomber leurs chaînes. Il n'eſt pas d'abus capables de réſiſter à la force, à la raiſon, à l'éloquence combinées. Voyez les Agioteurs honnis & diſperſés, voyez les monopoles détruits, voyez les Turcaret & les Mondor bannis du Syſtême Financier; & puis oſez vous défier de vos forces, vous à qui le ciel a remis le pouvoir de la raiſon & l'empire de l'éloquence! Mais loin de nous des ménagemens timides, cette politeſſe qui s'introduit dans nos écrits aux dépends de la vérité. On doit des égards à l'erreur, lorſqu'elle n'eſt pas volontaire, mais non à des

conſpirateurs. A-t'on accuſé Démoſthène d'avoir manqué d'urbanité envers Philippe ? Cicéron pour Catilina? Et Philippe cependant n'avoit fait que ce que font les Conquérans. Il avoit détruit Olynthe ; il avoit gagné les villes voiſines par ſes largeſſes, c'eſt ce que nous avons vu & ce que nous venons de voir en Hollande. Sa politique fut cruelle, & ſes moyens barbares (Note XII) Les Athéniens élevèrent une ſtatue à Démoſthène pour avoir montré le rare courage qui briſe les volontés des tyrans. Nous rendons encore hommage à la vertu de Cicéron, pour avoir découvert la conſpiration de Catilina, prêt à rougir ſes mains du ſang de ſes concitoyens ; on lui en fait d'autant plus honneur, que Céſar favoriſoit ſecrettement ce complot. Y a-t'il moins de gloire aujourd'hui à démaſquer des perfidies cent fois plus dangereuſes que celle de Catilina, & protégées par plus d'un Céſar.

La Gloire un jour ouvrira ſon temple à quiconque aura eu le bonheur d'étouffer la Secte dans ſon berceau. Il ne faut ni armées, ni verſer le ſang, ni perſécutions ſourdes ; il ſuffit de publier ce que l'on s'efforce de tenir ſous le voile épais des ſecrets les plus importans.

Il s'agit de revêtir de tous les caractères de la vérité un fait eſſentiel, de le mettre ſous les yeux de la multitude intéreſſée à le vérifier & de lui dire.

Accipe nunc Danaum inſidias & crimine ab uno
Diſce omnes. .....

VIRG. Eneïd. l. II.

CHAPITRE XII.

Ce que l'on a penſé des Illuminés, & ce que l'on en penſe aujourd'hui.

UN des moyens le plus digne de l'eſprit humain ſeroit de ſe reporter dans les ſiècles écoulés, & de ſe

convaincre par le témoignage auguſte de l'hiſtoire, que ce qui occupe aujourd'hui avec tant de ſuccès les viſionnaires, a déjà paru dans la doctrine de leurs prédéceſſeurs. Après s'être convaincu de cette vérité, il ſeroit juſte d'examiner comment ils ont fini, & la réputation qu'ils ont laiſſée après eux. Ceux qui les imitent, ou qui les ſurpaſſent, liroient, dans ce qui s'eſt paſſé, les decrets de la poſtérité, ce que déjà penſent leurs contemporains. Si la haine des nations pourſuit depuis dix-ſept ſiècles les ombres des Néron, des Tibère, des Domitien; ſi le ridicule accompagne encore les noms du diacre Paris, de Gaſſener, de Schroepfer, ils pourſuivront avec le même acharnement leurs ſucceſſeurs.

Agapie, vers la fin du quatrième ſiècle, forma une ſociété dont un des dogmes étoit qu'il n'y avoit rien d'impur pour des conſciences pures, qu'il valoit mieux jurer & ſe parjurer que de découvrir les myſtères de leur ſociété. On nous raconte aujourd'hui que le corps n'eſt rien qu'une chétive enveloppe, qu'il peut faire tout ce qui lui plaît, ſans que l'ame prenne part à toutes ſes ſottiſes. Agapie mourut folle, & la ſecte eſt anéantie.

Gabriéli, Prélat Romain, ſe laiſſa ſéduire par les ſortilèges d'un Docteur myſtique nommé Oliva. Ils tenoient des aſſemblées nocturnes, dans leſquelles ils offroient au Démon du ſang humain. Dans les myſtères modernes nous avons vu qu'on le fait boire, & que ſi le Démon n'eſt pas l'idole du temple, du moins ſe fait-il repréſenter par de grands fantômes noirs. Le Pape Alexandre VIII déclara Gabriéli & Oliva incapables de poſſéder des bénéfices, & les fit enfermer dans un Château.

Le Comte de Saint-Germain, ſi hautement protégé, a-t-il fait autre choſe que d'imiter Guillaume Poſtel, dont la manie étoit de ſe faire plus vieux qu'il n'étoit. Pour en impoſer à ceux qui l'avoient connu, il ſe fardoit, ſe noirciſſoit les cheveux, & s'appeloit en conſéquence *Poſtellus reſtitutus*. Comme ſes ſucceſſeurs, il aſſuroit que l'Ange Reſiel lui avoit

révélé des ſecrets divins. Qu'en diſent aujourd'hui les Biographes les plus modérés. » Il eût fait beaucoup » d'honneur aux lettres, ſi à force de lire les Rabbins » & de contempler les aſtres il n'avoit pas perdu » la tête. »

Jean Ruremonde ne fut que le précurſeur d'Emmanuel Swedemborg, inſpiré de Dieu, comme lui, pour rétablir la pure doctrine, prêchant que dans peu le royaume de la nouvelle Jéruſalem ſeroit fondé. L'Apôtre Suédois ne l'imite pas dans ſes autres folies, parce qu'il vivoit à une époque où l'on ne fait pas impunément une diſtribution égale de tous les biens, quoiqu'on ait reçu l'épée de Gédéon. Mais le fond de la doctrine conduiſoit aux mêmes conſéquences. Ruremonde fut brûlé.

Cardan réveilla, dans les derniers ſiècles, la philoſophie ſecrette de la Cabale & des Cabaliſtes. Dès-lors elle peuploit notre globe d'eſprits inviſibles, auxquels on pouvoit reſſembler en ſe purifiant. On nous dit aujourd'hui qu'il y a des êtres intermédiaires entre nous & la divinité, & que les mauvais Eſprits ſont les agens ſecrets de tous les maux qui nous tourmentent. Sous quelle forme les hiſtoriens nous ont ils tranſmis ce prototype des folies modernes? Le voici : » Il avoit la démarche & les propos d'un » inſenſé, & il ſignala ſa folie, autant que ſon ſa» voir, dans la Médecine & dans les Mathéma» tiques. »

Gabrino crée des Chevaliers de l'Apocalipſe. Il ſe fait appeller le Prince du nombre ſepténaire. Les armes de ſa ſecte ſont un ſabre & une étoile flamboyante. Pluſieurs de ces Chevaliers étoient de ſimples artiſans qui travailloient toujours l'épée au côté. Quoique très-dangereux, ils étoient très-charitables. Tout ce qu'a fait Gabrino, qui ſe nommoit ainſi le Monarque de la Sainte-Trinité, ſe pratique encore fidellement de nos jours, & même avec plus de fanatiſme. Le digne Chef ſe trouvant dans l'Égliſe le jour des Rameaux de l'année 1694, pendant qu'on chantoit l'antienne, *Qui eſt ce Roi de gloire*, courut, l'épée à

la main, au milieu des Eccléſiaſtiques, & s'écrie que c'étoit lui. Il mourut cinq ans après aux Petites-Maiſons. On arrêta une trentaine de ſes diſciples ; le reſte ſe diſperſa.

Le Médecin Pierre Apono, qui devoit ſes connoiſſances myſtiques à ſept lutins tenant leurs ſéances académiques dans une bouteille, par une magie dont le ſecret s'eſt perdu, faiſoit revenir le ſoir l'argent qu'il avoit perdu le matin. Cet heureux fou trouva un Duc d'Urbin qui plaça ſa ſtatue parmi celles des hommes illuſtres. Le Sénat de Padoue la fit élever à côté de celle de Tite-Live. Ne voyons-nous pas tous les jours ſes ſucceſſeurs trouver des protecteurs auſſi fanatiques ? S'ils n'obtiennent pas des ſtatues, au moins ont-ils des médailles, & ils n'ont pas même beſoin de faire revenir le ſoir l'argent qu'ils prodiguent pendant le jour.

Liſez l'hiſtoire de Valentin Greatrik, Irlandois, qui vivoit en 1665. » C'étoit un homme d'une aſſez „ bonne maiſon, qui avoit été Lieutenant d'une „ Compagnie pendant la guerre d'Irlande, & qui „ avoit enſuite exercé quelques charges dans le „ Comté de Corck. Il avoit une grande apparence „ de ſimplicité dans ſes mœurs. Il ſembloit avoir „ le don de guérir.... Cet Impoſteur, moitié Pro„ phète, moitié Médecin, attribuoit toutes les ma„ ladies aux Eſprits ; toutes les infirmités étoient „ pour lui des poſſeſſions démoniaques...: Le Roi „ lui fit ordonner de ſe rendre à Whitehall, où la „ Cour ne fut pas trop perſuadée de ſon don des „ miracles.... Il ne put perſuader les Philoſophes, „ on écrivit contre lui avec force ; mais il eut auſſi „ ſes défenſeurs. Il publia une lettre dans laquelle „ il fait une hiſtoire abrégée de ſa vie. „ Son crédit diminua à meſure qu'on le connut. Bientôt ſans adeptes, ſans ſecours & ſans eſtime, il fut obligé de diſparoître.

Qu'on joigne à ces exemples l'avanture tragique de mademoiſelle de la Palus, Initiée par le Curé Gaufredi..... Sans doute c'eſt affreux de brûler un

fou ; mais voilà les effets de cette ſecte..... le projet ridicule du Bibliothécaire de Richelieu, Jacques Gaffarel, voulant donner l'hiſtoire du monde ſouterrain, c'eſt-à-dire, des Eſprits habitans l'enfer & les limbes.... l'infortuné Martin Gonzalves, brûlé par l'Inquiſition, pour lui apprendre à ſe dire l'Ange Michel.

O déteſtables erreurs ! ô folie de l'eſprit humain Ces exemples viendroient vous atteſter, ſi cette nomenclature ne devenoit à la fin monotone & faſtidieuſe, Grands hommes du jour ! Vantez-vous de votre origine, glorifiez-vous de vos fondateurs & de vos modèles. Etrange aveuglement ! nous n'oſons dénoncer, proſcrire, anathématiſer les mêmes ſcandaleuſes turpitudes que les ſiècles paſſés ont couvert d'ignominie. Nous ſommes avertis par l'hiſtoire, ſoutenus par le conſeil des gens ſenſés, nous ſommes guidés par l'expérience, & nous ne ſavons pas abbattre les idoles modernes, ou le faire expirer ſous les fouets du ridicule.

Commitant eadem diverſo crimina fato
Ille crucem ſceleris pretium tulit, hic diadema.

On diroit peut-être que parce que des inſenſés ont abuſé de la doctrine, il n'en faut pas conclure contre elle, & que la chymie, la poéſie, ont fait perdre la tête à bien des gens. Pour répondre à cette objection, il ſuffit d'expoſer ce que dans tous les temps on a penſé des ſciences occultes. On peut remonter juſqu'aux myſtères de Cérès, qui préſentent pluſieurs points de rapprochement avec les Illuminés. Dans les deux aſſociations il y a des Initiés, des ſecrets, des aſſemblées nocturnes, des ſermens, & on peut appliquer à toutes deux ce vers de Lucrèce :

Claudicat ingenium, delirat linguaque, menſque.

Comme (Note XIII) de nos jours les hommes les plus vertueux étoient proſcrits s'ils n'avoient pas

été Initiés ; tel fut Epaminondas, un des plus grands Heros de la Grèce. Comme de nos jours les Hiérophantes vendoient à des hommes crédules la puissance d'un monde qui n'étoit pas à eux :

Voyons ce qu'on pensoit en Grèce des Initiés. Depuis leur établissement, « le mépris pour les sermens & les contrats les plus sacrés fut toujours « en augmentant, au point que Polibe avoue sans « détour qu'il n'y avoit plus dans la Grèce l'om- « bre de la bonne foi. On y voyoit des malheureux « se parjurer cent fois en un jour, sous prétexte « que le ciel leur avoit été assuré par les Hiéro- « phantes.... Il est absurde, leur disoit-on, de célé- « brer pendant la nuit des mystères qui seroient en- « core fort dangereux quand on les célébreroit en « plein jour. Il est absurde d'exiger le silence le « plus absolu touchant une Doctrine qui ne sau- « roit être trop publique, si elle est vraie; & si elle « n'est pas vraie, vous êtes les plus coupables » des mortels en la prêchant. »

N'est-ce pas ce qu'on pourroit dire aux Illuminés ? » Il falloit bien, ajoutoit-on, protéger par une grande force des choses si foibles d'elles-mêmes, & qui n'auroient pu se soutenir s'il eût été permis de les discuter selon les règles ordinaires & les notions communes ; mais comme il étoit défendu aux Initiés, sous peine de mort, (ainsi que de nos jours de parler des mystères) ceux qui avoient été victimes des Hiérophantes, n'osoient s'en plaindre ; ni arrêter ceux qui alloient être entraînés dans le même abyme ; & c'est par des moyens si extraordinaires que la superstition conserva si long-temps son énergie, & perpétua si long-temps son empire (1).

Dans tous les temps, dans tous les pays, les Magiciens, Devins, Sorciers, Alchymistes, Visionnaires, Etres quelconques commerçant avec le diable

(1) Recherches Philosophiques sur les Grecs, tome II, partie III, page 217 & suivantes.

ont été réputés malfaisans, fous, frippons, dupes : en parlant de Jamblique, de Plotin, de Porphire, un auteur célèbre dit : c'eſt de leurs cendres qu'on a vu naître au milieu du dix-huitième ſiècle, « les » Illuminés, les Myſtiques, les Phyſionomiſtes, les » Adeptes, les Jongleurs, les Preſtigiateurs, & » tout ce qu'on peut imaginer d'hommes infâmes & » dangereux chez un Peuple civiliſé. Quelques con- » trées de l'Europe paroiſſent menacées de tomber » non-ſeulement dans les abſurdités de la theurgie, » mais dans un état complet de démence & d'im- » bécillité.

C'eſt de la bouche même des Sectaires, que je voudrois entendre ce qu'ils penſent les uns des autres ; tous s'égarent, mais ce n'eſt pas dans les mêmes erreurs. Or, avec quel acharnement ne s'entre-détruiſent-ils pas ? Écoutez les Viſionnaires couvrir de ridicules les Magnétiſeurs Spirituels, c'eſt-à-dire ceux qui font un alliage ſuperſtitieux de l'influence immédiate de Dieu & d'une cauſe purement phyſique. Voyez les Illuminés proprement dits, proſcrire avec une fanatique audace, les diſciples crédules de Swedemborg. Avec quelle dureté le pieux Lavater eſt-il traité par ſes Antagoniſtes ? Je ne parle pas des vrais Philoſophes, qui ont dû le confondre néceſſairement avec tous ceux qui attentent à la raiſon, je ne parle que des Sectaires ennemis de leur croyance. Tous conſidèrent le monde entier comme leur domaine, dont leurs rivaux ſont les uſurpateurs. Tous ſe croyent appelés à opérer une révolution ; tous la préparent. Tous réuſſiſſent plus ou moins ; tous ſont replongés dans le néant. Mais tant que dure le paroxiſme, la terre ſouffre, un nouveau fléau la tourmente, le ſang coule, la nature gémit, la Société ſe décompoſe, & la calamité frappe tout ce qui exiſte à ce période.

Telle eſt l'hiſtoire de toutes les Sectes. Ainſi finira celle des Illuminés. Que de maux préviendroit celui qui l'étoufferoit au berceau, & qui juſtifieroit un moment de violence par les loix que lui impoſe

le paſſé, dépoſitaires infructueux de toutes les leçons ſalutaires.

A quoi ſervent donc notre littérature, nos hiſtoriographes, nos Académies, ſi ce n'eſt pour conſerver les reſſouvenirs utiles. Nous nous louons à plaiſir; vous vantons ſans ceſſe nos progrès; nous élevons notre ſiècle au-deſſus des autres; que ſignifient ces vaines apologies? Nous redonnons les mêmes ſcènes que nos prédéceſſeurs, & de plus ridicules encore. Je ne ſais quel Ecrivain nous a dit que les ſottiſes des pères étoient perdues pour les enfans. Jamais cette vérité n'a été mieux ſentie que dans le moment préſent. A lire nos brochures modernes, à écouter les Docteurs du jour, ils ſemblent parler de découvertes, tandis que ce ne ſont que de faſtidieuſes répétitions. Un Profeſſeur Allemand nous a prouvé même que le Magnétiſme étoit renouvellé des Grecs. Je ne prétends pas mettre cette branche curieuſe de la Phyſique au rang des rêveries des Illuminés; mais prouver ſeulement que ce que nous croyons le moins connu a déja occupé ceux qui nous ont précédé ſur ce globe, qui ne fait que reproduire les mêmes idées dans des cerveaux différens.

CHAPITRE XIII.

Ce que l'on penſe des Fondateurs de la Secte moderne.

Toutes les aſſociations, ſous quelque nom qu'elles ayent exiſtées, ſe ſont glorifiées de leurs Chefs. Les Ordres Religieux ſe ſont vantés d'avoir donné des Papes à l'Egliſe & obtenu l'apothéoſe de leurs Fondateurs. Les honneurs de la canoniſation n'entraînent pas le culte des hommes raiſonnables; mais du moins n'ont-ils jamais été prodigués à des hommes

mes immoraux, & le ſuffrage de la Nation avoit précédé les décrets de Rome.

Dans la ſecte des Illuminés, où tout eſt bizarre, les Chefs de la ſecte ont laiſſé le nom le plus équivoque, pour ne pas dire tout-à-fait proſcrit. Arius, père d'une des erreurs qui a régné avec le plus d'empire dans les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, & qui depuis eſt dégénérée en Socianiſme, Arius, dis-je, étoit doué d'une grande éloquence, & reſpectable par l'auſtérité de ſes mœurs. Quelnel avoit un cœur » au-deſſus de ſa naiſſance & de ſa fortune, un talent ſingulier pour écrire facilement, » avec onction & élégance. » Il n'étoit pas extraordinaire de céder à la douce perſuaſion de Fénélon qui ſe trompoit de ſi bonne foi. Luther avoit *une imagination forte, ſecondée par l'eſprit, nourrie par l'étude.* Calvin ſe fit des partiſans par ſon eſprit, & ſe les conſerva par ſon zèle, ſon activité & ſon adreſſe. Mais quels hommes que ceux dont je vais rappeller pour la derniere fois la mépriſable exiſtence ! ou plutôt, pourquoi donner une eſpèce d'exiſtence à des hommes qui auroient plutôt mérité l'animadverſion des loix, que de la confiance; avanturiers ſans naiſſance, ſans éducation, ſans eſprit naturel, ſans talens acquis; ſortis de la lie, errans ſous des noms ſuppoſés, n'ayant pour protecteurs que des imbécilles, pour adeptes que des fanatiques, pour ſoutiens que des dupes. Quel bizarre & monſtrueux aſſemblage de principes ! Se perdre dans les hautes régions de la ſpiritualité, relever la condition humaine, juſqu'à la mettre en rapport avec ces puiſſances dépouillées de toute enveloppe matérielle, & lui donner pour tout travail, toute récompenſe, le vil métier d'épurer, de tranſmuter les métaux; aſſocier, pour ainſi dire, les dons de la Divinité, tels que la penſée, la connoiſſance des choſes céleſtes, avec les préſens de la terre; comme ſi, aux yeux du ſimple naturaliſte, il y avoit quelque différence entre les diamans & la terre, entre l'or & le cuivre.

Ce Saint-Germain, après avoir ſcandaliſé trente villes & dupé deux cents apprentis chimiſtes, rencontre un Grand, né libéral & ſenſible : il ſe réſout de terminer par lui le cours de ſes jongleries. Voici le diſcours qu'il lui tint : « Depuis près de quatre-vingt ans, (il en avoit alors ſoixante-dix-ſept) je cherche un homme, un homme dont je puiſſe faire un vaſe d'élection, & remplir de la céleſte roſée que j'ai ramaſſée dans la terre promiſe. Il doit ne rien ſavoir, & être propre à tout. D'autres connoiſſances tiendroient dans ſa mémoire la place de celles que je dois y introduire; & la lumière & les ténèbres, le pur & l'impur, Dieu & l'homme ne s'allient pas enſemble. Je vous connois peu par moi-même, & beaucoup par ceux que vous ne connoiſſez pas, mais que vous connoîtrez un jour. Le Ciel mit dans votre ame pure les germes de toutes les qualités; laiſſez-moi les développer; devenez le récipient céleſte dans lequel découleront les vérités ſurnaturelles. Vous êtes invité, ou du moins vous le ſerez, à gouverner des royaumes; prêtez vos ſoins & votre génie aux humains, mais donnez votre temps & votre étude au Maître Suprême. A l'âge de vingt-ſept ans, vous vous trouverez, dans peu de mois, en avoir quatre-vingt-dix. J'aurai excité, travaillé, réaliſé pour vous; devenu un prodige pour le reſte des humains, vous ne ſerez rien aux yeux de Dieu, ſi vous vous contentez d'être la lumière d'une planète. Dépoſitaire des plus étonnans ſecrets, vous pourrez arrêter la marche des étoiles, & tiendrez dans vos mains le deſtin des empires; mais la ſcience n'eſt un tréſor qu'autant que celui qui la donne en dirige l'uſage. »

Le Grand, étonné d'être un génie, enchanté de devenir un prodige, hors de lui en penſant qu'il alloit régenter l'Europe, baiſſe les yeux, ſe proſterne, & ne ſe relève que pour aller faire préparer un château digne du Thaumaturge. Quand il

fut bien établi, les préparations commencèrent, & le grand jour fut fixé. Quels ſont les ſecrets que l'on vit éclore ? L'art de donner au cuivre plus d'éclat & de ductilité ; la manière d'épurer les pierres fines, deux merveilles que trois Chimiſtes Allemands ont enſeignés dans leurs ſavantes leçons. Que vit-on encore ? Un purgatif que chaque Pharmacopole compoſe & vend au peuple : une foule de liqueurs, dont plus d'un Diſtillateur avoit déjà payé le ſecret en France & en Italie. D'ailleurs les étoiles roulèrent comme à l'ordinaire ; l'Europe n'éprouva aucune révolution, pas même une très-petite partie qui s'obſtina à refuſer la médecine politique qu'on lui préparoit. On vécut de promeſſes pendant pluſieurs années, rien ne s'effectua ; on ſurprit même le Dieu dans ſes fonctions très-humaines. Jamais les yeux ne ſe déſillèrent, & tout en enterrant le Prophète, on crut à ſon aſcenſion miraculeuſe.

Qu'étoit ce que ce Schropfer (Note XIV), le Dieu des Illuminés de nos jours ? Un Joueur de gobelets, dix fois moins adroit que Jonas & Pinetti. Charlatan puniſſable, qui, pour ſurprendre votre confiance, commençoit par attaquer votre raiſon. Comment un homme qui a fait *boire du punch*, n'eſt il pas démaſqué ? Et n'eſt-il pas cent fois plus apparent qu'on eſt plutôt ſon complice que ſa dupe ? Il étoit ſi facile de ſe convaincre que ſes miracles étoient dus à l'électricité ; mais au lieu de ne voir en lui qu'un Précurſeur de Comus, on s'acharna à y trouver un Réformateur inſpiré.

Qu'eſt-ce que l'Ordre des Chevaliers & Frères Initiés de l'Aſie (Note XV), dans lequel l'Harmonica a publiquement favoriſé les ſupercheries, & où un eſprit appelé *Gablydone* joue un des rôles principaux. Il ſemble que l'on aie voulu imiter les derniers efforts du délire, & déshonorer tout-à-fait la raiſon humaine.

Parmi ceux qui ont épouſé hautement les principes d'inſtitutions, partageant leurs loiſirs entre des tours d'eſcroc & des tours de Viſionnaires, y a-t-il un ſeul

homme que les Sciences avouent, que les Univerſités reconnoiſſent, dont l'Allemagne ait conſenti la réputation, dont les ouvrages, marqués au ſceau du génie & de la raiſon profonde, faſſent admirer un grand Ecrivain ou plaindre un grand Homme égaré? Eſt-ce donc ſur la foi d'eſprits vulgaires, abjects par leur ignorance, ridicules par leurs prétentions, inconnus à tout ce qui penſe qu'il faudra adopter un nouvel ordre de choſes? Un ſiècle ſuffit à peine pour nous familiariſer avec les idées ſublimes de Newton, pour tirer parti des découvertes de Franklin, pour convertir la Chymie en un art utile, pour apprendre à penſer dans Bayle, dans Shafftbury, dans Locke, & nous deviendrons les Diſciples de qui.....? Suppléez, Lecteurs, & rapprochez les noms célèbres que je cite, des noms mépriſables que je tais. Vous voyez, comme moi, dans quelle effrayante galerie je pourrois vous conduire. Peut-être devrois-je réunir en un lieu les portraits des Charlatans modernes, leur arracher le maſque? Ce n'eſt pas le courage qui me manque; mais aux yeux des Lecteurs timides, les perſonnalités affoibliroient ce que j'ai dit; & pour quelques victimes qu'il ſeroit juſte d'immoler, il en eſt qu'il faut encore plaindre & tâcher déclairer.

Une ſeule réflexion produiroit cet heureux effet, ſi la réflexion n'étoit pas devenue la choſe la plus rare, parmi la plupart des hommes. Même parmi les Sectaires, le nom d'Illuminé eſt devenu une injure. On veut bien être connu pour Hernhute, pour un Anabaptiſte, pour un Quaker, pour Juif même. Mais on veut voir des eſprits & n'en être pas ſoupçonné. Sûr cent Sectaires il n'en eſt pas deux qui oſaſſent ſoutenir publiquement qu'ils ont vu des êtres immatériels, comme ils l'affirment entr'eux. Il n'en eſt pas un ſur mille qui voulût raconter en public ce qu'il fait dans les ſéances nocturnes. Or, qu'eſt-ce qu'une Doctrine dont on rougit? qu'eſt-ce qu'un culte qu'on déſavoue. Enfin, je connois tel Illuminé que la Société rejette de ſon ſein, auquel on refuſe le plus petit emploi; qui s'eſt attiré le mépris univerſel, & qui, dans

l'adminiſtration de l'Ordre, eſt revêtu de charges importantes, & l'auteur avoué d'une vaſte correſpondance. Comment ſoupe-t-on avec un homme que l'on n'oſeroit aborder à la promenade; le crime n'eſt donc pas un ſujet d'excluſion dans cette abominable confrérie?

CHAPITRE XIV.

De l'état où ſe trouvent les contrées réputées protectrices de la Secte.

LE déſir de connoître l'atôme de boue ſur lequel nous nous agitons, fait que nous promenons, ſans ceſſe, nos regards ſur les Nations qui nous environnent; alliées ou ennemies, dans la ſécurité de la paix, ou dans les horreurs de la guerre; dans une langueur léthargique, ou dans une activité proſpère. Ce moment nous offre la France donnant au monde le ſpectacle d'une révolution dont il faut bien connoître les motifs avant d'en juger les moyens; l'Angleterre méditant quelques grands projets, invoquant, en ſecret, bien moins la victoire que la paix; la Pologne ſemblant vouloir ſecouer le joug de l'oppreſſion; la Hollande, où l'on voit la tranquillité de l'impuiſſance, mais où l'on entend les ſourds murmures du déſeſpoir. Au milieu d'intérêts ſi étrangers au ſujet que nous traitons, on ſeroit tenté de croire que le ſyſtême des Illuminés eſt un point à peine viſible. Nos craintes paroiſſent des chimères, nos tableaux paſſent pour des exagérations. Ah! ſi les incrédules habitoient certaines contrées, ils verroient combien nos pinceaux, trop prudents peut-être, ſont foibles de couleur.

Oui, il eſt des contrées où il exiſte cent Caglioſtro, élevés en grades, favoriſés des dons de la fortune, qui n'ont qu'à parler pour être crus. On révèle leurs coupables iniquités; l'impoſture d'un ventriloque penſionné, la fumigation frauduleuſe à travers deſquelles

les corps paroiſſent des ombres ; l'incroyable bêtiſe d'un ſexagénaire amoureux, certifiant à ſa maîtreſſe infidèle, qu'un eſprit lui révèle, par le tuyau de la cheminée, l'hiſtoire de ſes nombreuſes perfidies. On divulgue dans vingt livres divers l'horreur de leurs initiations, le crime de leurs ſermens, l'infamie de l'eſpionnage. Les Journaux, les Gazettes ſont remplies des folies d'un Peuple égaré. Perſonne ne contredit ces aſſertions ; les Curieux en ſont témoins, beaucoup en ſont les victimes, les ames honnêtes en ſont déchirées. Eh bien ! les auteurs de ces calamités déſaſtreuſes jouiſſent paiſiblement de la confiance de leurs Maîtres, ou plutôt de leur autorité. Il ſe trouve des hommes aſſez foibles, des plumes aſſez vénales, des lecteurs aſſez bêtes, pour prendre leur défenſe.

Sans doute ils ne porteront pas le fer & le feu dans les Royaumes. Nous ne ſommes plus au temps des guerres civiles. D'ailleurs, ce ne ſont pas les guerres civiles qui détruiſent les Empires : c'eſt la confuſion des bons & des mauvais principes ; c'eſt le déſordre intérieur dans toutes les parties de l'Adminiſtration ; c'eſt l'extinction de tout ſentiment patriotique ; c'eſt l'infâme commerce du ſang humain qui dépeuple le ſol, qui importe ſans enrichir les pays où les machines ſtipendiées ſont tranſplantées ; c'eſt la ſtagnation des connoiſſances, des arts, de tout ce qui compoſe la Société éclairée.

Il eſt des contrées où le commerce, diſtributeur de toutes les puiſſances, eſt ſuſpendu dans ſa marche active. On aſſaſſine l'induſtrie nationale, on proſcrit ce qu'il faut permettre, on tolère ce qu'il faut défendre, on a l'air de rendre la liberté, & on conſomme la gêne. D'où viennent ces étranges mépriſes ? De l'ignorance profonde des Chefs. On n'a pu choiſir que parmi des êtres incapables, & pour avoir pris les moins ineptes, on n'a pas eu des hommes inſtruits. C'eſt un point ſur lequel on ne peut trop peſer. Quels ſont les diſciples de cette religion nouvelle ? Des hommes imbécilles, bavards ou intriguans. L'un

écrit des lettres myſtiques, ou du moins les ſigne; l'autre pérore & va toujours vantant les ſecrets qu'il n'a pas, ou dérobant ceux dont il abuſe: celui-ci, toujours en l'air, vole de Cours en Cours, épie, catéchiſe, & ſcelle ſa miſſion divine, par des promeſſes qui tiennent lieu de miracles; celui-là fait de ſon pays le rendez-vous de tous les fous de l'Europe, qui encore paroiſſent ſages à côté de lui. *Pauſéas*, ſous un air benin, avec des cheveux plats, le regard hypocrite, un ton mielleux, ſes poches pleines de topiques contre la goutte, inſulte aux Philoſophes, met un père de famille incrédule à la mendicité, colporte des libelles myſtiques, & tâche de convertir les ſermons des Prêtres en diſcours ſéditieux. *Mézarion* ſe promet bien d'étonner l'Europe par une révolution complette, & ſe familiariſe tous les jours avec les eſprits divins qui doivent un jour ſe rendre ſes coopérateurs. Quels ſont les dignes inſtrumens qui font agir les ſéréniſſimes machines? Des frippons chamarrés de rubans, des officiers qui vendent des filles, des chanoines qui jouent la comédie, des muſiciens littérateurs, des financiers qui ſingent le déſintéreſſement, des prédicateurs energumènes, des théologiens tour-à-tour athées & déiſtes, un hiſtrion philoſophe, un abbé impur, paſſant le jour au banquet & la nuit chez Meſſaline. Voilà les grands hommes du jour, les précepteurs des nations, les lumières du nouvel Evangile.

. . Ciel! à quels plats Tyrans as-tu livré le monde?

Quel choix faire parmi cet amas dégoûtant de vices, de foibleſſe, d'imbécillité? Auſſi, dans tous les genres, les contrées ſont frappées de ſtérilité! A peine compte-t-on quelques ames énergiques, & telles que ces plantes qui croiſſent ſur un ſol étranger, on voit qu'elles étoient nées pour des jets vigoureux, mais chaque année elles dégénèrent. Les extrémités ſont telles que la calamité eſt à ſon dernier période, puiſque l'on rougit de ſa Patrie. Ah! pourquoi en rou-

git-on ? Parce qu'on calcule tous les degrés de ſa décadence. Souffrir eſt beaucoup, mais décheoir eſt tout. L'homme habitué à ſe glorifier de ſon pays, éprouve un chagrin profond quand il voit une dégradation précoce, & l'ouvrage d'un ſiècle renverſé en un jour. Les maux ne ſont pas conſommés, ſans doute, dans un ſi court eſpace, & cela même eſt un mal. Dès que la machine eſt ébranlée, on eſt certain de ſa chûte, & l'on a la douleur de voir chaque jour ſe détacher une partie de l'édifice.

Si tous les malheurs ſont déjà ſi ſenſibles, à une époque où la ſecte ne fait que de ſe montrer avec ſuccès, que ſera-ce quand le temps aura familiariſé les hommes avec les abſurdités ? Car tel eſt l'eſprit humain ; le temps l'accoutume aux objets les plus bizarres. Les myſtères ſe célèbrent aujourd'hui dans des lieux retirés & preſque inconnus ; dans vingt ans ils ſe célebreront dans des temples. Pour quiconque obſerve, le changement eſt rapide. Nous voyons aujourd'hui des hommes parvenir, qui s'étoient volontairement plongés dans une utile obſcurité ; des panégyriſtes effrontés, s'attacher au char de ceux qui s'eſtimoient heureux quand ils obtenoient de l'indulgence ; des militaires, juſqu'ici placés au temple de la gloire, aller brûler leurs lauriers aux pieds de gens qui les careſſent pour les avilir, ne pouvant ſe déguiſer que leurs louanges entachent quiconque les accueille. Nous voyons encore des hommes qui, dans les commencemens d'une époque nouvelle, ſe déclaroient généreuſement pour le parti de la vérité, le déſerter peu à peu, trouver poſſible ce qui leur avoit paru abſurde, ſe lier, ſous prétexte de ſe faire inſtruire, devenir un apôtre zélé, en croyant n'être qu'un défenſeur équitable.

CHAPITRE XV.

Moyens divers d'affoiblir le crédit de la Secte.

C'EST vous que la terre implore, vous, dépoſitaires des ſciences & du génie! Loin de vous les ménagemens calculés ſur les orages de l'avenir. Ce n'eſt ni par des vérités générales, ni par des alluſions dont l'amour propre détourne le ſens, ni par des allégories au deſſus de la ſagacité du vulgaire des lecteurs, qu'il faut combattre un fléau menaçant les Rois, les nations, la ſociété; c'eſt en démaſquant les ſectaires, c'eſt en les dénonçant. Que cette guerre exigera peu de courage, ſi les gens de lettres réfléchiſſent que les Rois ont bien plus beſoin de leurs lumières créatrices, qu'eux n'ont beſoin de leurs chétives penſions. Que ſeroit un pays ſans Juriſconſultes, ſans Prêtres, ſans Médecins, ſans Ingénieurs, ſans Architectes, ſans Arithméticiens, ſans Artiſtes, ſans Gardiens de l'Hiſtoire. Le Peuple immenſe que les ſciences forment, poliſſent, exiſteroit ſans Rois; mais les Rois n'exiſteroient pas ſans lui, ou ils régneroient ſur des brutes, ſur des champs agreſtes, ſur la terre de feu. Que l'homme honnête, ſincère & vraiment inſtruit apprenne donc à s'eſtimer, non pour ſe livrer à un fol orgueil, qui obſcurciroit ſes talens & affoibliroit ſes moyens; mais pour nourrir ce courage de l'ame, qui eſt la première des vertus, ou plutôt le foyer où toutes s'épurent & ſe renforcent.

PREMIER MOYEN.

Ecrits des Gens de Lettres.

Quels moyens employera-t'il? D'abord il faut malheureuſement employer la génération préſente : les

ſoins doivent ſe porter ſur celle qui la ſuit. C'eſt en faiſant adorer & reſpecter la vérité, c'eſt en repréſentant la Religion ſous les traits de la Sageſſe, c'eſt en ſubſtituant l'art de raiſonner juſte aux puérilités des premières écoles, aux fictions poétiques, & aux figures de l'éloquence trop priſées. C'eſt en faiſant des hommes, & non des Rhéteurs, des Juriſconſultes, des Naturaliſtes, que l'eſprit prendra une forme rebelle aux erreurs qui s'en emparent avec tant de facilité.

SECOND MOYEN.

Inſpirer le goût de la lecture.

Pourquoi les abſurdités les plus révoltantes trouvent-elles un ſi facile accès ? C'eſt, il faut l'avouer, parce que perſonne ne lit. Je ſouſtrais tout-à-fait les peuples ſemés dans les campagnes; & j'oſe avouer qu'il n'y a pas dix perſonnes ſur mille qui cultivent leur eſprit. Il n'y en a pas cinq qui ſoient éclairées, il n'y en a pas un ſur mille qui ſoit profondément inſtruit (Note XVI). Ce calcul effrayant n'eſt malheureuſement que trop juſte. La premiere cauſe de cette indifférence pour la lecture, c'eſt qu'il y a trop peu d'avantage à dévouer la jeuneſſe à l'étude. Les places qui rapportent vulgairement de l'honneur, ſont auſſi les plus lucratives, & preſque toutes réſervées pour l'ignorance titrée. La ſeconde cauſe, c'eſt que rien n'eſt plus rare que des Profeſſeurs qui ſachent communiquer leurs lumières. Le talent d'enſeigner eſt le dernier période de la clarté de l'eſprit. Peu de Maîtres connoiſſent l'art difficile d'éveiller le delir de ſavoir. Dans les éducations privées, les Précepteurs ſont pédans ou ils ne ſont rien. Et de toutes les conditions de la vie, peut-être n'en eſt il pas une où il ſoit auſſi rare de trouver un homme au niveau de ſa place.

TROISIEME MOYEN.

Nouvelle Éducation.

Une éducation ſoignée conduiroit à un remède bien efficace. C'eſt un voyage ſagement dirigé, pour ceux à qui la fortune le permet, & il en eſt à qui leur poſition l'ordonne. Les idées s'aggrandiſſent dans les eſpaces qu'on parcourt. On apprend en Angleterre à rougir de la crédulité; & quoique cette Iſle célèbre renferme des eſpèces de Sectes, toutes auſſi humiliantes pour la raiſon que le Janſéniſme, les Moraves, les Hernhutes, du moins tient-elle les Saint-Germain, les Caglioſtro à une grande diſtance. Elle renferme au beſoin, les Gordons. Dans d'autres pays l'application au commerce, en Suiſſe l'agriculture, le plaiſir en France, les beaux arts en Italie, l'hiſtoire naturelle dans quelques contrées de l'Allemagne, le fanatiſme de la liberté en Amérique; diſtraiſent de ces penſées ſombres & fanatiques, qui exercent leur empire avec trop de ſuccès dans quelques parties du Nord.

QUATRIEME MOYEN.

Réforme dans l'Ordre des Francs-Maçons.

Je ne balancerai pas à préſenter pour remède une grande réforme dans la Maçonnerie. Mais cet article délicat eſt ſuſceptible d'une explication bien détaillée; & je prie le Lecteur de peſer ſcrupuleuſement mes paroles.

L'Ordre des Francs-Maçons peut être moins ancien qu'on ne croit (Note XVII), mais répandu ſur toute la terre, a pour objet la charité, l'égalité des conditions, & la parfaite harmonie. L'Angleterre eſt ſon berceau, quoique les obſervations de

l'Hiſtorien d'Alſace ayent cependant répandu quelques doutes. Leur régime a été tour à tour gâté, épuré, réformé, perfectionné. L'Anglois plus conſtant obéit aux mêmes loix depuis des ſiècles; le François, toujours avide de plaiſir, mêle un peu de gaîté aux choſes les plus ſaintes. Le Germain, plus ſolide, a voulu porter l'inſtitution à un degré plus ſublime. Les aſſemblées ont un but eſtimable. Un ſeul individu plein de zèle eſt ſouvent réduit à des vœux ſtériles; car que peut un ſeul homme contre le malheur général? Mais le grand nombre qui contribue à telle & telle opération peut beaucoup; & c'eſt au point que deux Loges dans une ville en ont fait quelquefois diſparoître la mendicité.

Après cette profeſſion de reſpect bien ſincère, je me permettrai d'obſerver que des abus s'y ſont gliſſés. Quelquefois il a ſervi de prétexte à la diſſipation outrée, comme d'aſyle au fanatiſme, & plus ſouvent prêté ſon régime, ſes temples, ſes orateurs, à la ſecte des illuminés, ainſi que nous l'avons plus amplement établi. Il s'agiroit donc de conſerver cette ſociété bienfaiſante, & de prévénir les abus (Note XVIII), & d'imiter plutôt l'Empereur qui la garde avec des modifications, que Naples qui la chaſſe avec ignominie. Ne ſeroit-il pas poſſible de diriger les Francs-Maçons même contre les Illuminés, en démontrant que pendant qu'ils travaillent à conſerver l'harmonie dans la ſociété, ceux ci jettent par-tout les ſemences de la diſcorde, & préparent la deſtruction des Francs-Maçons dans tout pays où la ſucceſſion des règnes amènera ſeulement une fois un ſouverain philoſophe (Note XIX). Si dans les beaux jours de Frédéric on eût mis ſous ſes yeux le tableau du mal, il eût porté la coignée à la racine, & renverſé l'arbre, au lieu de couper les branches paraſites. Les Francs-Maçons remédieroient donc à de grands maux s'ils détruiſoient, 1°. les chapitres, les aſſemblées myſtérieuſes des hauts grades; 2°. s'ils ſupprimoient les contributions extraordinaires, & ſe bornoient aux modiques

dépenſes de l'entretien d'une Loge; 3°. ſi les Loges Ecoſſoiſes obtenoient des Gouverneurs la ſuppreſſion des Loges Ecclectiques, Sinzendorffiennes, réformées; 4°. s'ils ne choiſiſſoient pour orateurs que des perſonnes connues pour avoir un peu de philoſophie dans les principes, & de vraies lumieres, pour démaſquer au beſoin les vues hypocrites des Illuminés. L'effet de ces moyens ne ſera ni rapide, ni complet; mais il commencera une révolution. Si les Francs-Maçons ne peuvent exiſter avec les modifications, je le dis à regret, alors il vaudroit mieux qu'ils n'exiſtaſſent pas. Le bien qu'ils font ne peut-être comparé au mal qu'ils occaſionnent.

CINQUIEME MOYEN.

Le Ridicule.

C'eſt au Théâtre qu'il faudroit confier l'anéantiſſement de cette Secte ténébreuſe. Les Souverains protecteurs ne permettroient pas ſans doute qu'elle fut jouée ſous les yeux. Mais il exiſte encore des contrées d'où les Illuminés ſont proſcrits. Si deux ou trois Théâtres en faiſoient juſtice, les plaiſanteries circuleroient, on feroit par-tout l'application des traits heureux; on citeroit le nouvel Ariſtophane. Le ridicule entâche, la conſidération baiſſe, & bientôt l'on déſerte un Parti devenu le ſujet des ſarcaſmes univerſels. Ce n'eſt pas un paradoxe de dire que l'Etat a beſoin d'un Molière, peut-être plus que d'un Bourdaloue. Nous jouiſſons tous les jours des bienfaits du premier, & nous ne voyons plus de trace de l'éloquence du ſecond. Je n'inſiſte pas ſur une Doctrine dont il eſt ſi facile d'abuſer & ſi difficile de démontrer l'erreur.

Si jamais les hommes ont fourni un beau ſujet à la verve comique, c'eſt dans la bizarre aſſociation des Viſionnaires. La foibleſſe de la crédulité, le tra-

vers des esprits faux, ce que nous appelons *bêtise*; c'est-à-dire l'impuissance de mettre deux choses ensemble, les détours de l'hyprocrisie, la mal adresse des menteurs; les frayeurs ridicules deviendroient une source féconde de plaisanteries sous les pinceaux de quelque Plaute moderne. Et tandis que l'honnêteté, la délicatesse, nous reprochent quelquefois les ris que nous arrache l'image de nos défauts présentée avec une spirituelle malignité; ici la vertu, la probité, devroient se réjouir d'entendre crier les victimes sous le stylet de l'épigramme ou sous la verge de la satyre. La commisération alors deviendroit une espèce de crime; & ceux à qui la nature a donné le talent d'aiguiller une épigramme, doivent s'en dédommager par la publicité de leurs suffrages, & l'yvresse de leurs applaudissemens.

La nation qui a le plus besoin de remèdes est peu sensible au sel de l'ironie, & sa langue est peu propre à le répandre. On voit naître cependant l'aurore d'un gout plus épuré; & quatre ou cinq Pièces depuis quelques années, font présumer que le Théâtre pourroit employer le langage de la raison soignée & de l'esprit délicat.

En vain l'on s'efforce de rabaisser les Ouvrages périodiques, ce sont ceux cependant qu'on lit; c'est l'histoire du moment, des découvertes, des belles actions. Les Témoins existent; les Personnages sont en scènes. Ils confirment ou démentent les présages, ils entretiennent l'espérance. Les Journaux sont les annales des Nations; c'est ce dépôt historique tant vanté chez les Chinois, & moins réalisé peut-être que parmi nous. Il y en a de consacrés à l'art Militaire, à l'Agriculture, au Commerce, à la Physique; à la Religion; pourquoi n'y en auroit il pas un qui enregistreroit les erreurs de l'esprit humain? & spécialement celles qui tendent à la destruction de la Société. Les Ephémérides du Citoyen en France ont inspiré le goût de l'économie rurale. Cette science s'est étendue sur différentes branches du Gouvernement; on a étudié sa marche mystérieuse,

vérifié les abus ſoupçonnés, préſenté les remèdes. De-là les ouvrages ſur la Théorie de l'impôt, ſur les Droits du Peuple, ſur la Perception. MM. Queſnay, de Mirabeau, Beaudeau, le Trône, Dupont, Turgot, & tant d'autres, ont rendu des ſervices répétés à leur Patrie. Pourquoi ne pas eſpérer le même ſuccès d'un ouvrage dirigé par des plumes réfléchies, contre des ennemis ſi foibles, quoique ſi dangereux, qui, ſemblables à ces oiſeaux nocturnes, perdent leur exiſtence à l'aſpect du ſoleil. Il ne faut pas les combattre, mais les faire connoître. Rien ne peut mieux ſervir un tel projet, qu'un ouvrage qui, par ſa nature, eſt l'ouvrage de tout le monde, où chacun eſt appelé à déduire ſes preuves; ouvrage qui, ſans être approuvé du Gouvernement, a cependant une eſpèce de ſanction, & diſtribue promptement les vérités dont on le rend dépoſitaire.

Ces moyens ſont foibles, incertains; qui plus que moi eſt pénétré de leur inſuffiſance! Ils ſeront augmentés par des Citoyens qui ne déſeſpèrent pas encore de la Patrie. Quant à moi, que les circonſtances ont mis dans la néceſſité cruelle d'approfondir la perverſité de la Secte & de connoître l'étendue de ſes ravages, j'avoue que mon eſpoir chancèle & que mon courage eſt preſque abattu; je vois toutes les paſſions intéreſſées à ſoutenir le ſyſtême des Illuminés; je vois les Chefs des Nations précipiter leurs Peuples dans l'abîme; & le mal eſt d'autant plus irrémédiable, qu'ils croyent verſer ſur eux des torrens de lumière & rehauſſer leurs conditions; je vois que les Chefs de la Secte, devenus auſſi les dominateurs des Rois, devroient abdiquer l'autorité qu'ils ont uſurpée & renoncer aux tréſors dont ils diſpoſent. Je vois que tous les grands reſſorts dont la Société fait un uſage précieux pour retenir les penchans des hommes, tels que la Religion, la Loi, ſont ſans force pour rompre une aſſociation qui s'eſt faite un culte, & ſe met au-deſſus de toute légiſlation humaine. Je vois enfin un enchaînement de calamités dont le terme ſe perd dans la nuit des âges,

ſemblables à ces feux ſouterrains dont l'inſatiable activité dévore les entrailles du globe & s'échappent dans les airs par une exploſion violente & dévaſtatrice.

Eh! pourquoi, s'écriera-t'on, nous inſpirer votre découragement? Vous, répondriez-vous que vos craintes ne ſont pas exagérées? que nous reſte-t'il à tenter; ſi le mal eſt ſans remède?

La plupart des hommes ſont ſi loin de pouvoir répéter cette objection, qu'à peine croyent-ils à l'exiſtence du fleau qui les accablera. Dès l'inſtant qu'on en ſera convaincu, le coup eſſentiel eſt porté à la Secte. Les hommes vrais, voués à la Patrie, amis de la vertu, feront une ligue contre tout ce qui ſera ſuſpect. Je ſonne l'allarme, non pour que l'on épouſe mes craintes & que l'on ſuive ma baniére, mais pour qu'une inquiétude ſalutaire deſcende dans tous les cœurs. Pour ſe délivrer de ce trouble ſecret, chacun interrogera ſes oracles; de cette multitude de réponſes naîtra un accord d'opinions qui ſoulagera les eſprits. Le mal même eſt pire que le vague déſolant de l'incertitude. Un des hommes les plus ſavans de ce ſiècle, répondit à un de ſes amis qui lui diſoit: Eſt-ce donc un ſi grand mal que cette aſſociation des Théoſophes; " ce n'eſt pas un mal, " c'eſt l'aſſemblage de tous les maux. "

Si l'on pouvoit dire tout ce que l'on ſait, en ne diſant cependant que le vrai, quel effrayant tableau on offriroit! Mais cela même, qu'on eſt obligé de ſe taire, qu'annonce-t'il?

Au reſte, ſi dans le cours de cet Eſſai, où je n'ai pas du penſer au ſtyle, je m'étois éloigné de cette ſage modération, qui eſt preſque toujours aux dépens de l'utilité générale, peut-être ſerois-je excuſable, ſi l'on réfléchit que je ſuis à chaque inſtant interrompu par une calamité nouvelle. Tantôt c'eſt un Etre retiré de la boue, du mépris, pour être remis en lumière, & pour enlever une place à ceux qui avoient le droit d'y prétendre; tantôt c'eſt le conſeil de l'ignorance illuminée, qui précipite

une

une Nation dans des démarches dont un siècle peut-être n'effacera pas l'imprudence. C'est toujours un nouveau pas vers la décadence, spectacle d'autant plus désolant, qu'il ne laisse pas même l'espoir d'un meilleur sort.

O toi qui remplis la terre des hauts faits & des grandes vertus, Renommée! porte ailleurs ta trompette harmonieuse, & plains la destinée de l'Autrichien & du Hongrois, qui vont, pour une cause étrangère, braver le feu du canon, les horreurs de la peste, & la cruauté de l'esclavage; dis le courage magnanime de ces Magistrats, qui emportèrent l'honneur des Loix dans les langueurs de l'exil, & aimèrent mieux sauver les débris de la Magistrature pour les rassembler dans des temps plus heureux, que de légitimer le coup qui les frappoit en reconnoissant l'autorité; raconte aux nations amies de la liberté, que les Patriotes se préparent à renaître de leurs cendres, & amassent la vengeance pour la faire éclater dans des temps plus prospères; apprends à l'Europe timide, par l'exemple d'un Pontife raisonnable, l'usage qu'elle doit faire de ces trésors, inutiles à la gloire des Saints, qui, s'ils existent, méprisent les puérilités de la terre. Mais ensevelis dans un silence salutaire, les honteuses opérations de l'incapacité orgueilleuse, les barbaries & les pillages des brigands stipendiés; les outrages multipliés faits aux manes des Grands Hommes. Ne publies jamais qu'un Capitaine, encore plus emporté que valeureux, compte pour rien les victimes immolées à son ambition, pourvu que leur sang fasse croître les lauriers; laisse dans un officieux oubli des noms indignes d'être connus, & le plus grand de tes bienfaits sera de leur épargner la honte de paroître dans l'Histoire; étends un voile épais sur les odieuses intrigues filées par des hommes qui ont conspiré la honte des Souverains, manœuvres indignes qui laissent les services sans récompenses, la vertu sans honneur, le talent sans protection,

la vérité ſans hommage, la Patrie ſans gloire, le Trône ſans appui, le génie ſans emploi, la Société ſans harmonie, les cœurs ſans amitié, l'eſprit ſans reſſort, la raiſon ſans exercice, le malheureux ſans aſyle, le ſage ſans eſpoir, & les Rois mêmes ſans ſûreté.

FIN.

NOTES.

NOTES.

NOTE PREMIERE.

Et vingt autres Théoſophes, dont les noms devroient avoir le ſort de leurs talens, c'eſt-à-dire demeurer à jamais inconnus. Page 2.

Ils ſont répandus dans toute l'Allemagne & connus par des livres myſtiques, ou des correſpondances hiéroglyphiques. Il exiſte à Weimar un M. B.... Pontife révéré de cette nouvelle Egliſe; honnête-homme d'ailleurs, mais tourmenté du deſir de jouer un rôle; à Schleſwick, deux frères qui jugent de la validité des miracles & canoniſent les Saints de la Franc-Maçonnerie Ecclectique; à Breſlau, un Militaire fanatique, plein de vertus & de courage, mais tellement aveuglé par les Coryphées de la Secte, qu'il ſe battroit pour eux comme il s'eſt battu pour la Patrie; à Hambourg, une Société ignorée de la multitude, mais faiſant des Proſélytes qu'elle diſperſe dans la Pruſſe & dans la Suède. Peu de villes en un mot où il n'y ait des chaires d'erreur.

NOTE II.

Un Banquier met Melchiſedech au-deſſus de Jeſus-Chriſt. Page 4.

Ce n'eſt pas ici le lieu de faire une diſſertation complette; mais le Banquier n'eſt pas le premier qui ait riſqué une pareille opinion. Il eſt vrai que ſes partiſans diſent que

Melchiſédech eſt un perſonnage allégorique, qu'ils revêtent de caractères propres à la divinité. On peut, ſur ce ſujet, appaiſer ſa curioſité dans la diſſertation ſur Enoch, dont Voltaire a fait uſage dans ſes queſtions ſur l'Encyclopédie.

NOTE III.

On ne peut pas dire que le Syſtême Viſionnaire aie remplacé la Philoſophie. Page. 10.

Il eſt vrai que des femmes, jadis aimables, au lieu de donner dans la dévotion, ſe jettent dans la Théoſophie ; que les gens du monde ſe mettent à faire les théologiens, & qu'il y a une diſpoſition à la crédulité, inconnue même ſous la fin du règne de Louis XIV. Il ſemble que les hommes ne puiſſent jamais que changer d'erreur, & qu'ils ſoient condamnés à être dominés par des philoſophes audacieux ou par des raiſonneurs crédules.

NOTE IV.

Ils étoient gouvernés par un ſeul homme plus deſpotiquement que par le Monarque le plus abſolu. Page 15.

Malheureusement il faut convenir que c'eſt ainſi qu'on doit gouverner les hommes, quand on veut les employer avec utilité. La Juſtice doit être ſévère ; en matière de gouvernement, l'extrême ſévérité n'eſt guère que le deſpotiſme. Les royaumes, les armées, les grands corps ne peuvent ſubſiſter que lorſqu'ils ſont tenus par une volonté ferme. Je ſais bien que ce raiſonnement admet beaucoup de nuances, mais je ſais mieux encore que dans la pratique elles s'effacent.

NOTE V.

Ou les ſéances de la rue Platrière. Page 22.

Il y a eu dans cette rue une eſpèce de Temple dont le Grand-Sacrificateur étoit M. d'E****, celui qui vient de s'oppoſer à l'enrégiſtrement de l'Edit en faveur des Proteſtans. Le Magnétiſme étoit le prétexte, mais le but étoit une exhortation à remonter aux ſources cachées de toute lumière, renfermées dans la Théoſophie. On diſtribuoit un petit imprimé, ſur lequel étoit auſſi un amas de gravures hiérogliphiques. On ſe moqua du billet, du Prédicateur, de l'Inſtitution; & elle eſt tombée, du moins pour le moment. M. d'E**** dreſſera ſes trétaux quelqu'autre part. Il faut qu'il *prêche* ou qu'il *remontre*. On commence cependant à lui rendre la juſtice qui lui eſt dûe; ſi les viſionnaires s'approchent, les gens ſenſés ſe retirent.

Cet homme a diminué de beaucoup le bienfait que le Gouvernement deſtinoit aux non-Catholiques. A force d'ameuter, de crier au ſcandale, il a formé un parti; pour appaiſer un corps toujours prêt à prendre feu, on a cherché des tempéramens & affoibli une grace qui reſſembloit à une juſtice. Si des plumes courageuſes avoient mis M. d'E**** à ſa place, on lui eût ôté le pouvoir de nuire: mais tout eſt libelle aux yeux de certaines gens. Les méchans & les imbécilles ont tant de protecteurs, qu'ils jouiſſent de la liberté qu'ils enlèvent aux autres.

NOTE VI.

Ou les nocturnales de Berlin. Page 32.

» Monsieur de.... accablé ſous les affaires d'Etat, » & qui ne peut donner de ſon temps précieux qu'à des

» Banquiers Juifs, a cependant trouvé le moyen de déco-
» rer dans ſa maiſon une ſalle myſtérieuſe, pour évoquer
» les Eſprits, & faire les cérémonies du culte reçu dans
» le Jéſuitiſme. Cette maiſon a été vendue au Roi, qui doit
» en faire préſent à M. *Duboſc*, l'un des Grands-Prêtres
» de cette Religion. Dès l'avénement du Roi au Trône,
» ce lieu fut conſacré aux opérations magiques. Mais com-
» ment réunir Jéſus & Bélial ? Cette queſtion n'embaraſſe
» pas des Apôtres qui ſavent faire des proſélytes à leur Re-
» ligion par une douceur hypocrite. La forme de cette ap-
» partement enchanté eſt quarrée ; l'un des côtés eſt garni
» de petits fourneaux, dans leſquels ſe conſomme le myſ-
» tère de la fumigation. Au milieu de ce temple eſt une
» petite élévation, ſur laquelle paroît l'eſprit ſous un voile
» blanc, voile tiſſu en France, & qu'on fait venir de ce
» royaume où l'on trouve ſeulement les qualités qu'on lui
» attribue. Ce voile dérobe aux yeux des ſpectateurs aveu-
» gles, un homme qui s'introduit ſur la monticule, lorſque
» l'heure des charlataneries approche : l'impoſteur qui ſe
» prête à cette tromperie groſſière, eſt ventriloque, &
» imite aſſez bien le langage que la crédulité a prêté aux
» eſprits. Non content de cette innocente ſupercherie, les
» coins du temple ſont garnis de miroirs magiques, dans
» leſquels ſe repréſentent ceux que l'on conjure. Un Grand
» Seigneur aſſiſte ſouvent à cette cabale d'un nouveau genre ;
» mais l'impreſſion eſt ſi forte ſur lui, qu'il ne peut y ré-
» ſiſter qu'avec le ſecours de gouttes reſtaurantes. Elles
» ſont de la compoſition du ventriloque Steinert, qui re-
» çoit cinq cents écus de penſion de cet auguſte proſélyte,
» pour l'art de diſtiller ce philphiltre magique & confor-
» tatif. Il eſt ſous-entendu qu'on donne à cette jonglerie
» tous les dehors d'une fête religieuſe, qu'on met dans la
» bouche muette & éloquente du ventriloque des expreſ-
» ſions aſcétiques, & qu'on prend toutes les précautions
» pour envelopper le tout des nuages du myſtère. Que
» penſer maintenant d'un état où les Chefs de cette im-
» poſture combinée tiennent le premier rang, ſoit dans les
» affaires civiles, ſoit dans les militaires ? Que dire, quand
» on voit que c'eſt par ce cabinet d'épreuves que doivent
» paſſer les ſujets que placent les B.... & W..... Ces meſ-
» ſieurs ont un art perfide pour ſéduire les eſprits tendans

„ à la crédulité, & à les conquérir au Jéſuitiſme. Ils font
„ un mélange adroit de leurs connoiſſances occultes & de
„ leur crédit connu; ils promettent la fortune ou des diſ-
„ tinctions, s'emparent des premiers de l'Etat, & aſſurent
„ ainſi un certain nombre de ſuffrages à leurs coupables
„ opérations. Enfin, ils cachent leur ambition effrénée
„ ſous une apparente modération, & confondent la Ma-
„ çonnerie, les Illuminés & les Martiniſtes: ils emploient
„ les erreurs populaires à leur ſyſtême, & s'élevant au-
„ deſſus, ſe nomment citoyens du monde; ils graduent
„ les confidences, les préparations avec beaucoup d'art,
„ & même redoublent de prudence, depuis que des adep-
„ tes ont été transfuges de leur ordre, ne pouvant appai-
„ ſer leur conſcience révoltée à la vue des horreurs qui ſont
„ naturaliſées dans cette ſecte. Mais ces vertueux apoſtats
„ n'ont pu révéler les myſtères ſoit parce qu'ils avoient
„ proféré des ſermens, ſoit parce que leurs jours étoient
„ menacés; c'eſt ce qu'on a vu dans la manière dont ils
„ ont maſqué leurs vrais ſentimens.

„ L'exemple des Caglioſtro, des Lavater, prouve que
„ les Rois, les Ducs, les Grands de ce monde ont un in-
„ vincible penchant pour ce qui eſt ſurnaturel, mais ſans
„ en devenir plus ſages ou plus humains. Quel peut donc
„ être le motif qui faſſe deſcendre l'orgueil des Rois à ces
„ viles confréries, où, malgré les dehors du reſpect, on
„ ne fait que baffouer leur ignorance & leur crédulité. S'il
„ y avoit un ſecret dans cet ordre, ce ſeroit préciſément
„ les Grands qui ne l'apprendroient pas. Comment peu-
„ vent-ils être faſcinés par des gens qui jamais ne peuvent
„ ſervir un Etat, puiſque leur correſpondance, leurs ma-
„ chinations, leur apoſtolat doivent prendre un temps que
„ les affaires réclament: ils veulent faire revivre les ma-
„ giciens d'Egypte; mais le ſiècle des Pharaons eſt paſſé,
„ & malgré leurs efforts, il ne s'en trouvera pas un ſecond.
„ Dès qu'ils apprennent que, dans quelques parties du
„ monde que ce ſoit, il y a un homme inſtruit, ou ré-
„ puté tel, ils s'appellent; & ce nouveau fardeau pour l'Etat,
„ lui pèſe en raiſon de ſa naiſſance & de ſon habileté “.

(Lettres ſecrettes, ou Correſpondance ſur les premiers temps du règne de FrédéricGuillaume.).

NOTE VII.

Ceux-là le ſallon des oubliettes. Page 27.

MAISON de plaiſance du Cardinal de R., Château ſitué à Ruelles, bourg à deux lieues de Paris. Un Financier, depuis, en eſt devenu poſſeſſeur. Il imagina qu'un tréſor y étoit enfoui ; ordonna des recherches, & trouva un puits fermé, au fond duquel étoient les oſſemens d'environ quarante cadavres. C'étoient autant de victimes immolées à la ſûreté du tyran.

(Correſp. Litt. Secrette.)

NOTE VIII.

Et que le Journal de Berlin a fait connoître. Page 36.

NOUS voulons parler du *Monatſſchrifft*, fort ſupérieur à tous les Journaux de Berlin, & à la plupart de ceux de l'Europe. On lui a reproché de trop s'appeſantir ſur les affaires des Illuminés. Y a-t-il aujourd'hui un ſujet plus important pour l'Allemagne ? Quand cet ouvrage périodique y ſeroit conſacré tout entier, ce ſeroit un grand bien pour la raiſon & pour l'humanité. Aſſez d'autres nous apprendront que Damis a fait une comédie, que Cléon a donné un joli roman : qu'il y ait au moins un homme d'eſprit, vrai philoſophe, à la pourſuite de l'erreur. C'eſt ce Journal qui nous a conſervé l'anecdote ſuivante :

LETTRE ſur une anecdote de Swedemborg.

Dans le N°. de janvier 1788, il eſt queſtion de Swedemborg, de ſes ſentimens myſtiques, de ſes prétendues apparitions, & de l'imbécille fanatiſme qui, de nos jours,

accrédite pareilles extravagances. Je n'appartiens pas à la ſecte des viſionnaires, je n'ai pas pris ouvertement parti contre eux, quoique je regarde leurs chimères comme nuiſibles, & que je mette au rang des devoirs, d'empêcher, autant qu'on le peut, les progrès de l'erreur. C'eſt dans cette vue que je vous communique l'anecdote ſuivante.

En 1771, une perſonne que je ne puis nommer, après m'avoir vanté les opinions de Swedemborg, me prêta un extrait de ſes œuvres. Dans la préface ſe trouvoit un de ſes miracles très-avéré ; c'étoit celui-ci.

" Feue la Reine de Suède Louiſe Ulrique avoit chargé „ Swedemborg de ſavoir de ſon frère, mort depuis quel- „ ques années (1), la raiſon pour laquelle il n'avoit pas „ répondu à une certaine lettre qu'elle lui avoit écrite. „ Vingt-quatre heures après, Swedemborg apprit à la „ Reine le contenu de ſa lettre, que perſonne, excepté „ ſon frère & elle, ne pouvoit ſavoir. Conſternée, elle „ fut forcée de reconnoître dans ce grand homme une „ ſcience miraculeuſe „.

Que répondre aux faits, ſur-tout quand ceux qui les rapportent, appellent en témoignage des perſonnes encore vivantes ? Peu de temps après je fus à Stockolm ; j'entendis parler rarement de Swedemborg : ſes chimères y avoient peu de partiſans, & l'on ne racontoit ſes merveilles que comme des folies. Malgré cela, j'ai des raiſons de croire que dès-lors la ſociété qui ſe nomme philantropique, exiſtoit, & travailloit à illuminer les eſprits ; mais jetté dans le tourbillon de la Cour & du grand monde, je m'occupois fort peu des aſſemblées myſtiques. J'eus cependant occaſion de parler à la Reine-mère de Swedemborg ; elle me raconta avec une forte perſuaſion, l'anecdote de la lettre, & quiconque a connu cette ſœur éclairée du grand Frédéric, ſait qu'elle n'étoit rien moins que fanatique, & que la trempe de ſon eſprit étoit toute oppoſée à pareilles chimères. Cependant elle parut ſi convaincue des connoiſſances ſurnaturelles de Swedemborg, qu'à peine avois-je le courage de hazarder quelques doutes, ou des ſoupçons ſur une intri-

(1) Le feu Prince de Pruſſe, mort en 1758, frere de Frédéric II, & père du Roi d'aujourd'hui.

gue ſecrète d'ailleurs ; un *je ne ſuis pas facilement dupe*, termina toute contradiction.

Il fallut me taire, & attendre un moment plus favorable. Le lendemain, j'allai voir le vertueux chevalier *Beylon*, chez lequel je trouvai un des Suédois les plus éclairés, le comte F. La converſation tombe ſur Swedemborg. Je raconte ce que la Reine m'avoit dit. Le vieux chevalier regarde le comte : tous deux ſourient, comme s'ils connoiſſoient les reſſorts ſecrets de cette hiſtoire ; je montrai de la curioſité, & voici comment M. Beylon éclaircit le myſtère.

« On regardoit la Reine comme le mobile principal de » cette révolution ſurvenue en Suède, l'an 1756, & qui » coûta la vie à MM. de *Brahé* & de *Horn*. Peu s'en fallut » que le parti qui triomphoit alors, ne lui demandât compte » critique, elle écrivit au Prince de Pruſſe ſon frère, pour » lui demander le ſecours de ſes conſeils. La Reine ne re- » çut point de réponſe. Le Prince étant mort peu après, » elle n'apprit jamais la cauſe de ſon ſilence. Lorſqu'elle » chargea Swedemborg, devant les Sénateurs Comte de T. » & de H., d'aller le demander aux eſprits. Le Comte » de H., qui avoit intercepté la lettre, ſavoit, auſſi bien » que le comte de T., pourquoi Sa Majeſté n'avoit pas » reçu réponſe. Tous deux réſolurent de profiter de cette » ſingulière circonſtance, pour faire parvenir avis à la » Reine, ſur différens objets qu'ils eſpéroient lui rendre » palpables. Ils vont, en conſéquence, trouver le viſion- » naire pendant la nuit, & lui dictent ſa réponſe. Swe- » demborg, au défaut d'inſpiration ſurnaturelle, ſaiſit cette » révélation, court le lendemain chez la Reine, & dans » le ſilence de ſon cabinet, il lui dit que l'ame du Prince » ſon frere lui eſt apparue, & l'avoit chargé de lui an- » noncer, qu'il n'avoit pas répondu, parce qu'il avoit » déſapprouvé ſa conduite ; que ſa politique imprudente » & ſon ambition étoient cauſe du ſang répandu ; qu'il lui » ordonnoit de ſa part de ne plus ſe mêler des affaires » d'Etat, & ſur-tout de ne plus exciter des troubles dont » tôt ou tard elle ſeroit la victime.

» la Reine, jettée dans la plus grande ſurpriſe, de ce » moment crut aux Eſprits, à leur interprete Swedemborg, » ſans cependant entrer dans aucuns détails qui puſſent » confirmer ce qu'il avançoit. Les Seigneurs Suédois qui

» venoient d'adminiſtrer à la Reine cette médecine morale » & politique, ſe garderent bien d'en parler, puiſqu'elle » ne leur eût jamais pardonné, même après la révolution » de 1772.

» Tant que la Reine a vécu, peu de perſonnes, en Suède, » ont ſu cette anecdote, & voici comment elle s'eſt dé- » couverte.

„ Le vieux chevalier Beylon, qui par hazard paſſa à „ trois heures du matin par le *Sudermann*, où Swedemborg „ demeuroit, vit les deux ſénateurs ſortir furtivement de ſa „ maiſon. Il avoit été préſent lorſque la Reine donna la „ commiſſion à Swedemborg : d'après cela il devina fa- „ cilement le plan, ſe tut, content de ce que la Reine „ avoit reçu cette leçon.

„ Voilà la clef d'une hiſtoire, qui vraiſemblablement a „ valu plus d'un adepte à la ſecte théoſophique. J'atteſte „ la vérité de cette hiſtoire qui, depuis, m'a été con- „ firmée par une perſonne d'un rang ſupérieur.

„ Le chevalier Beylon m'a raconté beaucoup d'autres „ traits de Swedemborg qu'il avoit connu. Les uns ſont „ effacés de ma mémoire, les autres ſont publics ; le „ plus grand nombre ne ſont pas fort importans.

„ Il dépend de vous, Monſieur, de me nommer, ſi „ quelqu'un élève des doutes ſur la vérité de ce récit ; „ ſi perſonne ne le contredit, je demeurerai ſous le voile „ de l'incognito. Dans la ſolitude que je me ſuis faite, il „ ne me convient guère de rompre des lances avec les „ habitans de la nouvelle Jéruſalem : avant de faire corps „ avec eux, j'attends qu'on ait trouvé la belle ville aux „ murs de jaſpe, & qu'on ait donné une partie du pavé „ d'or pour caution. „

Je ſuis, &c.

9 février 1788.

L'Hiſtoire de la reine Ulrique a été ſi ſouvent racontée, qu'une explication étoit fort deſirable, dans un moment ſur-tout où le Thaumaturge trouve tant de Sectateurs. L'auteur anonyme avoue des faits ſi clairs, & les appuie de circonſtances ſi particulières, que peu de perſonnes éleveront des doutes ſur l'authenticité de ſon récit. Cependant, pour être tout-à-

fait impartiaux, nous devons ici publier qu'une autre perſonne, également digne de foi, nous a éclairci le même fait d'une manière différente, c'eſt-à-dire en niant ſon exiſtence d'après ce qu'il tenoit de la bouche même de la Reine. Telle eſt donc la ſeconde verſion :

» Je trouvai à Stockolm ce bruit généralement accré-» dité. Swedemborg avoit donné à la Reine Douairière » des nouvelles de feu le Prince de Pruſſe. On aſſure qu'elle » n'avoit donnée cette commiſſion que pour éprouver la » vérité de ſes viſions ; mais quel fut ſon étonnement, » lorſque le Prophète, admis publiquement à une con-» verſation, lui apprit tout ce qu'elle avoit demandé.

» Ayant un libre accès auprès de la Reine, je ſaiſis » un jour l'occaſion de lui demander la vérité des faits » énoncés. Elle me répondit, en ſouriant, qu'elle n'igno-» roit aucuns des écrits qui ſe répandoient, ni les motifs » des perſonnes qui les accréditoient contre leur propre » conviction. »

Swedemborg s'étoit offert de prouver à la Reine la vérité des viſions ſur leſquelles ſa croyance chanceloit étrangement. Elle parla des plans ſecrets d'après leſquels on avoit eu dans des temps de trouble des intentions bien profanes à propos du don céleſte de faire des miracles. Ceci ſe rapporte à la première verſion, qui ſuppoſe le Thaumaturge devenu l'organe d'un parti ſecret.

Ne ſe pouvoit-il pas que dans le premier moment la Reine eût cru ſincèrement au pouvoir céleſte de Swedemborg ; mais que la réflexion l'amène à chercher une explication plus naturelle & pour cacher ſes ſoupçons, peut-être parut-elle croire toujours à la voie miraculeuſe qui avoit tout révélé. Qui ſait ſi Swedemborg ne lui a pas avoué toute l'intrigue (1).

L'Abbé Pernetti, éditeur des Œuvres de Swedemborg, raconte que la Reine de Suède demanda au Théoſophe, pour éprouver ſes connoiſſances, le contenu d'une lettre

(1) C'eſt ce qui n'eſt pas à ſuppoſer. Jamais Illuminé ne s'eſt confeſſé coupable de menſonge. L'aveu d'une ſeule impoſture décréditeroit ſa vie entière. Il eſt eſſentiel de paſſer pour infaillible. Il n'y a pas de milieu entre le rôle d'homme divin & celui d'impoſteur.

qu'elle avoit écrite à ſon frère, & que Swedemborg l'avoit pleinement ſatisfaite; que dans ſon dernier voyage de Berlin, elle avoit admis quelques Académiciens à ſa table: ceux-ci lui demandèrent la vérité de l'hiſtoire de la lettre révélée, elle répondit: Oh! pour ce qui regarde l'hiſtoire de la Comteſſe de Mansfeld, celle-là eſt véritable. On lui redemanda une ſomme qu'elle avoit déjà payée; mais dont elle avoit égaré la quittance. Elle s'en plaignit à Swedemborg, qui, vingt-quatre heures après, lui dit que feu ſon mari lui avoit apparu pour lui apprendre où étoit la quittance. Elle ſe trouva en effet au lieu qu'il déſigna. La vérité eſt que le papier avoit par hazard ſervi de marque à un livre myſtique, que le Comte avoit prêté à Swedemborg; & comme cette eſpèce de livre ſe tenoit renfermé dans une armoire uniquement deſtinée à cet uſage, le Prophête n'eut pas de peine à déſigner le lieu dépoſitaire de la quittance.

Cette manière de répondre prouve aſſez que la Reine ne croyoit point aux prophéties de Swedemborg. Elle l'appeloit fou, viſionnaire, ce qui eſt aſſez ſynonime; quoiqu'elle lui reconnût des qualités, des lumieres, ce n'étoit pas un homme qu'elle eſtimoit. Si l'on réſume ce que conta M. Beylon, & ce que la Reine a dit depuis, il n'eſt pas difficile de conclure qu'elle auroit découvert ou fortement ſoupçonné la fraude. Cela ne fait pas une démonſtration; mais toute autre opinion eſt infiniment moins vraiſemblable, & malheureuſement c'eſt à quoi ſe réduiſent nos connoiſſances hiſtoriques. Il ſuffit de prouver que les faits les plus généralement répandus chez les Illuminés ne ſoutiennent pas un moment le flambeau de la critique, & qu'on ne doit que le plus profond mépris à ces maladroites impoſtures ou à ces contes abſurdes.

NOTE IX.

C'eſt ce qui arriva à ces mêmes Pauliciens, dont l'Impératrice Théodora fit égorger cent mille. Page 46.

THÉODORA ſe réſolut de procurer efficacement la converſion de ces Pauliciens, ou d'en délivrer l'Empire s'ils s'oppoſoient opiniâtrement à leur véritable bonheur. Il eſt vrai que ceux à qui elle en donna la commiſſion, & des forces pour y travailler, en uſèrent avec trop de rigueur & de cruauté, parce qu'au lieu de s'appliquer d'abord à les ramener doucement & avec charité, à la connoiſſance de la vérité, ils ſe ſaiſirent de ces miſérables, qui étoient épars dans les villes & dans les bourgades, & l'on dit qu'ils en firent mourir près de cent mille hommes dans toute l'Aſie, par toutes ſortes de ſupplices; ce qui obligea tout le reſte à s'aller rendre aux Sarraſins, qui ſurent bien s'en ſervir quelque temps après contre les Grecs. Mais l'Impératrice, qui n'eut pas de part à cette inhumanité de ſes Lieutenans, ne laiſſa pas d'en tirer cet avantage que l'Empire du moins fut nétoyé de cette vermine durant ſon règne de quatorze ans..... *La Reine n'eut pas de part*, quelle inſipide flatterie! (Mainbourg, Hiſtoire des Iconoclaſtes, livre VI, page 263, édition de Hollande.)

NOTE X.

Elle a preſqu'éteint le régime des Jéſuites. Page 47.

BIEN des gens imaginent qu'ils exiſtent encore ſous des noms différens; que la Ruſſie en conſerve la ſemence; & que dans chaque pays il y a des hommes dépoſitaires

des loix, des principes, des ſecrets de la Société de Jéſus. Qu'eſt-ce qu'une Religion ſans culte? Comment des hommes ambitieux demeureroient-ils depuis vingt ans ſous l'ombre, en attendant le moment incertain de la réſurrection, & puis les temps de la vengeance? Il eſt imprudent de tout nier; mais auſſi n'eſt-il pas injuſte de tout croire? Si les Jéſuites ſubſiſtent encore du moins n'eſt-ce pas d'une manière propre à allarmer les Souverains. Sans la bulle deſtructive de Ganganelli, peut-être les armerions-nous contre les Illuminés, comme Louis XIV & Madame de Maintenon les lancèrent contre les Janſéniſtes.

NOTE XI.

S'il ne peut prévenir les effrayantes convulſions qui agitent les entrailles du globe, il en devine l'exploſion. Page 50.

MONSIEUR Dominique Salſano Horloger & Méchanicien de la ville de Naples, a inventé un ſiſmomètre.

C'eſt un pendule dont la verge eſt longue de huit pieds & demi de roi, depuis le centre d'oſcillation à celui de la lentille, qui eſt en forme de poids. Il eſt ſoutenu par une forte barre de fer enfoncée dans un mur principal.

Le poids eſt de trente-ſix livres de plomb ſous le laiton qui le couvre.

Au bout du poids eſt attaché un pinceau de miniature, qui teint de telle liqueur que ce ſoit, par exemple d'encre de la Chine marque la direction des impulſions terreſtres ſur un papier poſé ſur la bouſſole placée horizontalement & réglé par l'aiguille.

Quatre ou cinq pouces au-deſſus du poids eſt ſuſpendue une cloche du diamètre de quatre pouces, & de la figure de celles des pendules horaires.

Aux quatre poids cardinaux de la périphérie, reſtent pendans, à égales diſtances, quatre battans attachés par

des fils à la barre qui ſoutient le pendule. Ces battans frappans ſur la cloche, ſervent à avertir l'Obſervateur au moment des ſecouſſes.

Le premier eſſai de cette machine fut très-imparfait ; le ſecond acquit de la perfection ; le troiſieme, que nous venons de décrire, fut achevé dix jours après les premieres nouvelles de la ſecouſſe du 5 février à midi & demi. Le pendule, juſqu'à préſent, eſt reſté immobile à tout autre ébranlement que ce ſoit, particulierement à celui cauſé par le paſſage des voitures dans la rue très-fréquentée de Maddalone au Jéſus, & au coin de celle de la Ciſterna d'ell'olio ; où le reſpectable & modeſte auteur travaille. C'eſt lui qui a ajuſté dernierement des pendules de Ramſden & y a ajouté du ſien.

Le dernier tremblement qui renverſa la Calabre, à la réſerve de peu de jours, cette machine a été dans un mouvement continuel, tantôt plus, tantôt moins, & quelquefois dans une direction & quelquefois dans une autre. Ce qui a été remarquable plus particulierement, eſt que les coups les plus forts revenoient depuis dix heures & demie, environ juſqu'à une heure & demie après midi. Mais les plus violents venoient à midi. Ils recommençoient ordinairement depuis cinq juſqu'à huit heures, & depuis dix heures & demie du ſoir juſqu'à une heure & demie après minuit, toujours avec la même gradation.

(Journal des Gens du Monde, tome 7, 1784.)

NOTE XII.

Et c'eſt ce que nous venons de voir en Hollande. Page 57.

C'EST ſans doute pour verſer moins de ſang que dans le dernier pillage de la Hollande ; les Pruſſiens avoient gagné, acheté, corrompu, comme on voudra, des régimens au ſervice de ceux qui tenoient encore pour la Patrie

Patrie. « Qui n'ont tourné leurs armes que contre les lâ-
« ches Stipendiaires du Stathouder. » Ils ont réſiſté aux Pruſſiens entrés dans leurs pays contre la foi des traités, contre le droit des gens .... Ce ſont eux qui ont ruiné, pillé & ſaccagé des maiſons; qui ont fait verſer des larmes de ſang à des épouſes déſolées; qui ont fait des veuves, laiſſé des mères éplorées en emmenant leurs enfans, en violant leurs filles.

(Précis Hiſtorique ſur la révolution qui vient de s'opérer en Hollande, page 26.)

NOTE XIII.

Tel Epaminondas, un des plus grands Héros de la Grèce. Page 62.

VOICI maintenant à quoi ſe réduiſoit le prétendu ſecret qu'on révéloit aux dévots. Le Hiérophante leur annonçoit que ceux qui avoient d'abord été lavés dans les eaux de l'Iliſſe & conduits enfin en proceſſion au ſanctuaire de Cérès habiteroient, après cette vie mortelle, des Boſquets fortunés au fond des Champs-Eliſées, & y jouiroient des plaiſirs ineffables qui ne devoient plus avoir de fin; tandis que les autres humains, c'eſt-à-dire ceux qui n'avoient pas été initiés, ſeroient plongés dans les bourbiers du Ténare, & tourmentés à jamais par les ſupplices toujours renaiſſans de l'enfer poétique.

On n'exceptoit pas même du nombre de ces proſcrits, le plus grand héros & l'homme le plus vertueux que la terre de la Grèce eût vu naître, c'eſt-à-dire Epaminondas, qui n'avoit jamais été initié & qui ne pouvoit l'être ſelon les loix de ſon pays; car les Thébains avoient, par un édit perpétuel & irrévocable, interdit tous les myſtères nocturnes; & toutes les initiations nocturnes, quelque nom qu'on pût leur donner, & ſous quelque prétexte qu'on cherchât à les introduire.

(Recherches ſur les Grecs, par M. de Paw, page 211, tome II.)

NOTE XIV.

Qu'étoit-ce que Schroepffer, le Dieu des Illuminés ? Page 67.

MONSIEUR (1).

Je me flatte qu'un vieillard accablé de maladies & d'afflictions, paroîtra excuſable à vos yeux, s'il répond un peu tard à la lettre dont vous l'avez honoré, il y a près de trois mois. En réfléchiſſant ſur la matière dont vous me parlez, & qui mérite, ſans contredit, l'attention la plus ſérieuſe, j'ai cru devoir jetter un coup d'œil ſur la façon dont on penſe aujourd'hui. Le Pyrroniſme, ſuivant lequel d'anciens philoſophes ont cru que, pour trouver la vérité, il falloit commencer par douter, ce principe que la pareſſe ou la crainte ſembloient avoir endormi dans les ſiècles paſſés, s'eſt réveillé de nos jours, & encouragé par la liberté de penſer & de dire tout ce que l'on penſe, eſt, pour ainſi dire devenu un principe général, au moyen duquel on ſe flatte de n'être plus comme autrefois, la dupe des opinions vulgaires. Mais comme il arrive ſouvent que le remède qu'on emploie pour guérir un mal, en produit un autre, ce même principe, qui doit ſervir à éloigner d'anciens préjugés, expoſe à en adopter de nouveaux. Le Sceptique, qui doute de tout, admet néceſſairement la poſſibilité du vrai, auſſi bien que du non-*vrai*, & pendant qu'il doute de l'exiſtence d'une choſe, il doute auſſi de ſa non-exiſtence; de manière qu'il eſt également diſpoſé à ne rien croire, & à croire trop.

(1) Cette lettre, dont nous ne pouvons nommer l'Auteur Philoſophe, eſt une pièce qui acquerroit un grand degré d'intérêt, s'il étoit permis de dire de quelle plume elle eſt ſortie.

C'eſt alors que l'incrédulité devient la mère de la ſuperſtition, & que le ridicule trouve des défenſeurs, ou du moins des adhérens. On voit des eſprits forts ſe lever de table parce qu'ils s'y trouvent treize. J'ai vu le marquis d'Argens fort inquiet, à cauſe d'une ſalière renverſée, croyant que cela lui portoit malheur. Enfin, on a vu des hommes ſupérieurs, des grands génies, des Philoſophes profonds, régler leurs démarches ſur les prédictions d'un viſionnaire, aſſiſter très-dévotement aux aſſemblées d'un magicien, & ſe prêter aux artifices les plus groſſiers d'un impoſteur; le tout, parce que celui qui dit, peut-être que cela n'eſt pas, dit auſſi, il ſe pourroit que cela fût. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans un ſiècle qni paſſe pour éclairé, on croie encore aux ſpectres & aux revenans. C'eſt avec raiſon que le ſage doute, mais il ne s'en tient pas là : il examine, il peſe, il tache de découvrir la vérité. Convaincu des bornes de ſon eſprit, il n'entreprend jamais d'approfondir les myſteres de la divinité, il reſpecte la vérité de l'évangile, dont la doctrine pure & ſimple eſt ſi raiſonnable, ſi conſolante pour ſon cœur, ſi propre à le rendre meilleur, qu'il n'a garde de révoquer en doute cette ſource de ſa félicité; & il s'abſtient d'en former ſur des dogmes peu eſſentiels, dont l'explication téméraire ne ſerviroit qu'à troubler ſon repos & celui d'autrui. Il ne ſoumet à ſes recherches que les ſujets qui en ſont ſuſceptibles, & dont le réſultat peut être de quelque utilité. De ce nombre eſt, ce me ſemble, l'apparition des ſpectres, ou l'opinion qu'il arrive par fois que des eſprits ſe font voir, revêtus, ſans doute, d'un corps matériel, ſans lequel ils ne ſeroient pas viſibles. Je n'en conteſte pas la poſſibilité, puiſque je ne connois pas aſſez les propriétés de ces êtres incorporels, pour pouvoir juger s'ils ont ou s'ils n'ont pas la faculté de prendre un corps, ſoit aérien ou autre, qui les rende perceptibles à nos yeux : je me contente d'examiner les faits qu'on rapporte, & les témoins qui en dépoſent. Il n'eſt que trop probable que pluſieurs de ces faits nous paroîtroient moins miraculeux, ſi nous connoiſſions mieux la nature, l'étendue de ſes loix, & le ſecret de ſes reſſorts. Vous avez

entendu parler du fameux Schroepffer, qui, dans nos contrées & preſque dans toute l'Allemagne, a tant fait de bruit. Ce caffetier, prétendu réformateur de l'Ordre des Francs-Maçons, vient à Dreſde, où, au moyen de certains phénomènes, il fit tourner la tête à des Princes, à des miniſtres & à bien des perſonnes dont il avoit l'adreſſe de faſciner les yeux, & qui lui attribuoient des dons extraordinaires de la divinité, pendant que le docteur Cruſius, plus heureux dans l'explication de la métaphyſique que dans celle de l'apocalypſe, le prit pour un émiſſaire du Diable, qui, par ſa magie, confondoit l'eſprit des humains. Il n'étoit cependant que bon phyſicien & trompeur hardi, qui, dans ſes aſſemblées nocturnes, pour leſquelles il faiſoit de longs préparatifs, où il n'admettoit que des élus & raſſembloit force miroirs & lumières, ſut produire de certaines formes que l'imagination des aſſiſtans, échauffée par le punch qu'on y buvoit & par toutes ſortes de ſimagrées religieuſes, prirent pour des ames évoquées de l'autre monde, dont il ſoutenoit que tous les habitans étoient à ſes ordres. J'ai parlé à quelqu'un qui, y étant préſent, a eu le courage de paſſer le doigt par une de ces figures ou ombres. Il m'a dit qu'il ſentit d'abord un grand coup électrique, mais l'ayant, quelque temps après, lorſqu'il ſuoit & que ſa main étoit humide, paſſé une ſeconde fois, le coup étoit bien moins fort; ce qui ſemble prouver que l'électricité entroit dans ces opérations, & que ce n'étoit qu'une magie fort naturelle. Le dit Schroepffer, après avoir excroqué bien de l'argent à ſes ſectateurs, alla à Leipſick, & s'y tua d'un coup de piſtolet. Ce ſuicide, que ſes amis regardoient comme une ſuite malheureuſe de l'abus qu'il avoit fait des dons que Dieu lui avoit octroyés, fut, avec plus de raiſon, expliqué par d'autres comme l'effet du déſeſpoir où l'avoit mis la crainte que ſes impoſtures ne fuſſent découvertes, attendu que les ſommes immenſes qui aſſuroit que les eſprits apporteroient inceſſamment, n'arrivoient pas, & que dans un coffre qui, ſelon lui, devoit renfermer de grands tréſors, & qu'un curieux avoit eu l'audace d'ouvrir, il ne s'étoit trouvé que de vieilles paperaſſes. Les hommes ſont naturellement portés à croire au merveilleux & à le débiter,

ce qui eſt la ſource du nombre d'exagérations & de menſonges. Par la même raiſon, on ſaiſit avec empreſſement les circonſtances qui frappent, ſans faire attention à celles qui rendent la choſe explicable. Les moins crédules ont rarement l'occaſion de faire les recherches néceſſaires ; quelquefois ils en ſont même empêchés par des ordres ſupérieurs qui ſuppriment tout ce qui a rapport à une apparition qui pourroit allarmer les perſonnes dont on croit qu'elle menace les jours. La Reine de Pruſſe vient de donner un pareil ordre, à l'occaſion de la femme blanche, qu'elle, auſſi bien que ſes dames, croyent avoir vue, & qui paroît, dit-on, toutes les fois que quelqu'un de la famille royale doit mourir. Tout s'occupe actuellement de cette femme blanche, dont on n'a juſqu'ici pu parvenir à découvrir la chauſſure, ce qui eſt très-important, vu qu'elle ſe préſente en bottes pour annoncer la mort d'un Prince, & en pantouſles pour celle d'une princeſſe. On a tiré ſon portrait du temps de Frédéric premier, & on trouve que ſa phyſionomie n'eſt pas changée du tout, ce qui prouve que les femmes de là haut ſe conſervent plus long-temps que celles d'ici bas. Je n'ai jamais vu de ſpectre, & j'avoue que tous ceux qui prétendent en avoir vu, ne m'ont pas parus des témoins irrécuſables, ſans compter qu'ils n'ont pas eu la hardieſſe de toucher & de bien examiner l'objet qui ſe préſentoit à leurs yeux. On ne connoit que trop les effets de l'imagination qui, quand elle s'échauffe, tranſporte pour ainſi dire aux ſens extérieurs les objets qu'elle conçoit intérieurement, de manière que l'homme fait illuſion à ſes propres ſens. Je ſoupçonne que le bon vieux Gleditſch, à Berlin, a été dans ce cas, lorſqu'il a cru s'appercevoir à l'académie de la figure du défunt préſident. Il s'y trouva ſeul, paſſa dans une chambre attenante ; & rentrant dans la ſalle, il n'y vit plus rien. Lorſqu'il revint au logis, il avoua à ſa femme qu'il avoit été ſaiſi de frayeur, & par conſéquent hors d'état de s'approcher du prétendu ſpectre, & de le bien examiner. Les enthouſiaſtes, ſur-tout, dans l'eſprit deſquels il y a plus de chaleur que de lumiere, ſont ſujets à de pareilles viſions. Il faudroit donc, pour conſtater la vérité d'une apparition, le témoignage de pluſieurs per-

ſonnes courageuſes, bien organiſées & véridiques, qui l'euſſent toutes vu à la fois, & examinée de ſang froid ; & j'avoue que juſqu'ici je ne ſache aucun fait qui ait été prouvé de cette manière. Qu'il me ſoit donc permis, ſans que je veuille, comme je l'ai dit, nier la poſſibilité de la choſe, que j'oſe douter de la vérité des hiſtoires qu'on débite, juſqu'à ce que j'en ſois convaincu par des preuves telles que je crois pouvoir les exiger, par les raiſons ci-deſſus alléguées. Je m'apperçois, trop tard, à la vérité, qu'au lieu d'une lettre j'ai fait une diſſertation. Pardonnez, Monſieur, ſi ma prolixité vous a ennuyé ; la richeſſe de la matiere m'a entraîné. Mes yeux ſont ſi foibles, que je ſuis obligé de dicter ; je ne puis pas même relire ce qui a été écrit ; votre indulgence excuſera les fautes.

J'ai l'honneur d'être avec une conſidération infinie,

Monſieur, &c.

NOTE XV.

L'Ordre des Chevaliers & Frères Initiés de l'Aſie. Page 67.

CET Ordre vient d'être connu tout nouvellement par deux petits ouvrages (1) : ſon origine paroît très-moderne. Le premier qui en fit la découverte, ſuppoſé qu'il prit naiſſance à Vienne. Leur langage eſt hiéroglyphique theſſalonique. Ce nouvel Ordre, ſi peu connu d'abord, s'eſt cependant déjà étendu depuis l'Italie juſqu'en Ruſſie. Les hiéroglyphiques paroiſſent tous être pris de l'hébreu. La direction ſupérieure s'appelle *le petit & conſtant Synédrion* de l'Europe. Les noms des Employés, par leſquels ils ſe

(1) I. Nouvelles authentiques des Chevaliers & Frères Initiés de l'Aſie, pour l'examen des Francs-Maçons.

II. Reçoit-on, peut-on recevoir des Juifs parmi les Francs-Maçons ? Occaſionnés par l'ouvrage d'un Anonyme, pour l'examen des Francs-Maçons.

Nouvelles authentiques de l'Aſie, par Frédéric de Baſcamp, nommé *Lazapoloki.*

dérobent à leurs inférieurs (2); ſont hébreux. Les marques du troiſième grade principal ſont *Lurim* & *Thumin*, qu'il faut porter attachées à la poitrine, deſquelles l'ancien & véritable type original ſe conſerve à Vienne. Cette dernière notion eſt ſur-tout agréable dans ce moment où l'on a de nouveau diſputé ſur la véritable forme de ces ornemens ſacerdotaux. Voici encore quelques détails du premier livre, qui contient les loix, les ſtatuts, &c. Déjà l'Ordre envoie voyager ſes apôtres. L'habit conſiſte dans des haut-de-chauſſes & veſtes à l'eſpagnole; le manteau eſt, d'après les différens degrés, noir, noir & blanc-pourpre.

Le triangle & la croix différent également. On reçoit ſans égard à la naiſſance & à la religion, chaque honnête homme qui croit en Dieu & le confeſſe publiquement. On exige ſeulement qu'il ait paſſé les trois premiers grades de la Franc-Maçonnerie dans une Loge de S. Jean ou de Melchiſédech. Il eſt connu que les Loges de S. Jean ne ſont que pour les Chrétiens: celles de Melchiſédech, toutes auſſi bonnes & conformes à la loi, exiſtent, en grande quantité, en Italie, en Hollande, en Angleterre, en Portugal, en Eſpagne, & reçoivent des Juifs, des Turcs, des Perſes & des Arméniens. Cet Ordre eſt pour-toute l'Europe deſtinée au grand but de l'union. Les infirmes de nature, boiteux, borgnes ne peuvent, ſans diſpenſe, parvenir aux grades élevés (comme la prêtriſe). L'Ordre a les véritables ſecrets & les éclairciſſemens moraux & phyſiques des hiéroglyphes du très-vénérable Ordre de la Franc-Maçonnerie. Il y a cinq degrés de l'Ordre, ſous les noms ſuivans: les *Chercheurs*, les *Souffrans*, ceux-ci ne ſont que des degrés d'épreuves; après viennent les trois principaux, *les Chevaliers & Frères Initiés* de l'Aſie en Europe, les *Maîtres des ſages*, les *Prêtres royaux*, ou véritables Frères Roſe-croix, ou le grade de Melchiſédech.

(2) Au ſurplus, il eſt ordonné que les mêmes noms reſtent dans l'Ordre, » ſi un Frere meurt, ſon nom & ſa place reſtent à celui qui le remplace; ceci augmente l'impoſſibilité de connoître l'individu qui eſt caché ſous telle dénomination.

Quand l'on eſt parvenu au degré principal, on eſt obligé, par ſon ſerment, *de reſter & de vivre dans l'Ordre, d'après les loix.* Le Synédrion conſiſte en ſoixante & douze membres. Le nombre du troiſieme degré principal eſt auſſi fixé à ſoixante & douze. Mais le Synédrion a auſſi des détachemens, l'un de trois, l'autre de cinq, un de ſept & un autre de neuf. On paye à la réception deux ducats & une contribution d'un florin par mois. La lettre de conſtitution pour la maîtriſe coûte ſept ducats. Pour une Maîtriſe ſupérieure, douze ducats. Pour un chapitre provincial, vingt-cinq; & pour un chapitre général, cinquante ducats. Le plus eſſentiel, ce ſont les points de ſoumiſſion qu'un Frere Initié doit ſigner envers le Synédrion.

Les titres de ce dernier ſont:

Les Supérieurs en dignité, mérite & ſageſſe, Peres & Freres des ſept Egliſes inconnues de l'Aſie, pourvu que les Peres même ne ſoient pas inconnus.

L'Initié promet une parfaite ſoumiſſion & une véritable & inaliénable obéiſſance aux loix de l'Ordre. Comme tous les myſteres de l'Ordre ſont une véritable lumiere, il promet de les ſuivre fidelement, à eux qui ne lui ſont pas encore connus, juſqu'à la fin de ſa vie, ſans jamais demander qui les lui a donnés (1), d'où ils ſont venus, d'où ils viennent effectivement, d'où ils viendront à l'avenir; car quiconque voit la clarté de la lumiere, ne doit pas s'inquiéter d'où elle tire ſon principe. Il promet de ne perſécuter aucune des différentes branches de la Franc-Maçonnerie, mais d'aimer & d'honorer tous les Freres des différens ſyſtêmes, & de leur faire du bien à tous, quelque différens qu'ils ſoient. Ceci marque le grand but de l'union. On doit tolérer auſſi les différentes ſectes, qui pourtant entre elles ſe traitent d'hérétiques, & pourroient être diffamées & perſécutées.

(1 Qui a donné à l'Ordre ces (ſoi-diſans) ſecrets? Voilà la grande & captieuſe queſtion pour les Sociétés ſecrettes. Mais auſſi l'Initié qui reſte & qui doit reſter éternellement dans l'Ordre ne l'apprend jamais. Il n'oſe pas ſeulement le demander; il faut qu'il promette de ne le jamais demander. De cette maniere, ceux qui font participer aux ſecrets de l'Ordre demeurent maîtres.

Il déclare plus loin que de toutes ſes forces il protégera, & travaillera avec autant d'activité que d'honnêteté, à l'aggrandiſſement du très-vénérable Ordre des Chevaliers & Freres Initiés de l'Aſie, d'en ſoutenir les membres étudiés. Il promet encore d'inſtruire ſans délai, avec vérité & honnêteté, le vénérable Ordre, le très-reſpectable petit conſtant Synédrion, le Chapitre général de l'Ordre, le Chapitre de ſa province. Les Grands-Maîtres deſtinés au grand but de l'union, reſtent *maîtres* & ſont ſûrs de leurs ſecrets, qui ont directement rapport à leur Ordre. Ceci eſt un point remarquable. Ainſi, il exiſte pourtant encore des ſecrets dont les chefs qui poſſedent tous les véritables myſteres (comme il eſt dit plus haut), ne ſavent rien, & que chaque Frere qui en apprend quelque choſe, eſt forcé de leur rapporter. De cette maniere, ils pourront peut-être ſoutenir avec commodité leurs titres de *prépoſés les plus hauts & ſupérieurs en ſageſſe*, car ils apprendront bien à-peu-près tout ce qui parviendra à leur connoiſſance. Comment un bon Frere ſcrupuleux ne préférera-t-il pas de faire trop plutôt que trop peu? Il a donc été obligé de promettre de dénoncer tout ce qui pourroit avoir rapport avec l'Ordre, mais qui, dans l'enchaînement des choſes, peut toujours prévoir ſi un événement un peu remarquable n'aura pas d'influence ſur une autre choſe remarquable & ſacrée. Pour cela, il faut que les notions ſoient données ſans délai; & comme il n'y a pas aſſez de temps pour réfléchir, on prend le parti le plus ſûr, & l'on demande au ſage profeſſeur des véritables myſteres tout ce qui peut y avoir le rapport le plus éloigné. Oh, que de jongleries!

Outre ce premier ouvrage que nous venons de citer, qui, comme l'on voit, contient des dépoſitions & des faits, de même qu'une préface remarquable, il en paroît un ſecond, écrit avec beaucoup de véhémence, où l'on ne nie pas l'authenticité des actes rapportés, mais ſeulement on ſe moque de la publicité, qui pourtant eſt ſi utile; & à la page 14, on donne, d'après des ſuppoſitions, un plan du ſyſtême des Initiés, ce qui, ſans doute, comme l'affirme cet auteur, doit faire que ce ſyſtême eſt plus approuvé que blâmé. Cet écrit ne con-

tient que deux points remarquables. Sans doute les Juifs peuvent être reçus parmi les Francs-Maçons, (ce que nie l'autre Anonyme en citant les Loges de Melchiſédech) pour preuve, on dit que le Juif de Hambourg, David-Moyſe Hertz, a été reçu à la Loge de Calcédonie à Londres; ce que l'on a prouvé par un témoignage de la grande loge Angloiſe, du 26 Juillet 1787. Il dit auſſi qu'il n'y a que le premier article de l'ancien livre de conſtitution, compoſé par ordre du Frere Duc de Montague, par le Frere Jacob Anderſon, & imprimé à Londres en 1722, qui demande qu'un Franc-Maçon ne connoiſſe les trois grands articles de Noé, à quoi on ajoute expreſſément qu'il n'eſt pas néceſſaire de profeſſer la Religion Chrétienne. Cet auteur dit encore, que ce ne ſont pas ſeulement les Loges conſtituées de l'Angleterre qui ſoient conformes à la loi. L'autre Anonime avoit trouvé parmi les papiers qui concernent l'Ordre des Initiés de l'Aſie, l'adreſſe de M. *le baron Ecker de Eckoff à Schleſwig.* Son adverſaire aſſure très-bien connoître M. le Baron, & ſon frere ne nie point ſes relations avec l'Ordre des Initiés; mais donne ſeulement, en faiſant beaucoup d'éloges, quelques nouvelles d'eux aux deux freres. L'aîné de ces Meſſieurs s'appelle Jean-Henry, Baron Ecker de Eckoſen; il eſt Conſeiller-Privé de *Hohenlohe Weldburg*; il a vécu long-temps à Vienne; il vit depuis peu à Schleſwig. Le cadet, Jean-Charles, Baron Ecker de Eckoſen, eſt de la même Cour Conſeiller-Intime de Légation & chargé d'affaires. Depuis dix ans, il vit à Hambourg. L'Auteur les défend vaguement contre certains traits qui doivent avoir couru parmi les Francs-Maçons, principalement contre l'aîné. Certaines liaiſons dans leſquelles ils ſont entrés paroiſſent en être le ſujet. Dans la juſtification, ce trait me paroît remarquable (page 64); jamais on ne fit un crime au Maçon de chercher la vérité où il crut la trouver & quand il fit agir la vérité reconnue où il put. Les deux Meſſieurs ſont Grand-Croix, (le cadet auſſi Chancelier) de l'Ordre temporel de la Fondation des Chevaliers de la plus haute ou divine Providence; comme depuis peu on a parlé de cet Ordre dans pluſieurs écrits, j'en citerai quelques points.

Cet Ordre s'appelle depuis quelques années (du moins depuis 1786) l'*Ordre de Saint-Joachim*. Il n'y a peut-être que quelques Lecteurs qui connoiſſent une relation imprimée de cet Ordre, des extraits de ſes ſtatuts conſignés dans le Journal Ecclectique (Lubek gr. 8) ſecond cahier 1785, à la page 1 & ſuivante. Selon ces notices, l'Ordre a été établi à Leutmeris en Bohême en 1756. A la page , on trouve les cérémonies de la réception. La proceſſion va à la chapelle de l'Ordre, le Candidat reſte à la ſacriſtie; les Chevaliers entrent dans la chapelle, où l'Eccléſiaſtique tient un diſcours. Après cela on introduit le Candidat, & on lui demande ſi c'eſt encore ſa libre volonté, & ſi il veut ſérieuſement entrer dans l'Ordre; après l'avoir affirmé, on l'exhorte à réfléchir mûrement, & on le reconduit. Ramené après cela, queſtionné encore & reçu après, il fait ſerment & reçoit l'habit de l'Ordre; à la fin on chante le *Te Deum*. Page 10 on dit:

» Les Membres Proteſtans de l'Ordre doivent ſortir de la chapelle juſqu'à ce qu'on commence le *Te Deum*. » Ainſi, à juger d'après ces paroles, ils n'oſent pas ſe trouver préſens pendant que le Grand-Maître exhorte le Candidat, ni quand celui-ci fait ſes proteſtations & ſes ſermens ſur ſes obligations à remplir. Cette différence forte pour un Ordre qui conſiſte dans des membres des deux Religions.

Un Ordre ſans nom ou cérémonies, duquel on paroît ſe ſervir de l'Harmonica. La choſe eſt ſinguliere, & les détails ſi intéreſſans, que mes Lecteurs les verront avec plaiſir extraits d'une petite brochure. M. Rollig (1) vient de faire imprimer à Berlin un fragment ſur l'Harmonica, dans lequel auſſi ſe trouvent des lettres antérieures écrites depuis pluſieurs années. Les deux premieres ſont datées de Vienne. En voici une très-remarquable.

« Vous m'avez procuré, par votre recommandation à M. N. Z. une connoiſſance très-intéreſſante; il parut dé-

---

[1] Que l'on voie une deſcription préférable de ſon Harmonica dans le Journal, 1787 Février, page 175.

jà être averti de mon arrivée ou par vous ou par un autre. L'Harmonica eut toute ſon approbation. Il me parla de certains Eſſais particuliers, dont je ne compris rien. Ce n'eſt que depuis hier que bien des choſes me ſont devenues compréhenſibles; & je ne doute plus de la raiſon qui me fit ſi bien recevoir. Hier vers le ſoir, il me mena à ſa campagne, dont l'arrangement, ſurtout celui du jardin, eſt extrêmement beau. Des temples, des grottes, des caſcades, des labyrinthes, des ſouterrains, procurent à l'œil tant de diverſités, qu'on en eſt enchanté. Un mur très-élevé qui entoure tout ceci, me déplut uniquement. Il dérobe à l'œil une vue enchantereſſe. J'avois été obligé de prendre l'Harmonica avec moi, & de promettre à M. N. *Z.* de jouer ſeulement quelques minutes dans un endroit marqué dès qu'il me feroit ſigne. Pour attendre cet inſtant, il me mena, après m'avoir tout montré, dans une chambre ſur le devant de la maiſon; il me quittoit me diſant que les arrangemens d'un bal & d'une illumination exigent néceſſairement ſa préſence. Il étoit déjà tard, & le ſommeil paroiſſoit vouloir me ſurprendre, quand je fus interrompu par l'arrivée de quelques caroſſes. J'ouvris la fenêtre, je ne diſtinguai rien; mais je compris moins encore le chuchotage bas & myſtérieux des arrivés. Peu après le ſommeil s'empara effectivement de moi; & après avoir dormi à-peu-près une heure, un Domeſtique vint m'éveiller, qui s'offrit de porter mon inſtrument, & me pria de le ſuivre. Comme le Domeſtique courut beaucoup & que je marchois lentement, il s'enſuivit que j'eus le temps (la curioſité me preſſant) de ſuivre les ſons ſourds des trompettes, qui me parurent ſortir de la profondeur d'une cave.

Repréſentez-vous ma ſurprise? quand ayant deſcendu la moitié de l'eſcalier, je vis un caveau dans lequel on mit, pendant qu'on faiſoit une muſique de deuil, un cadavre dans un cercueil; à côté il y avoit un homme tout habilé de blanc, mais tout rempli de ſang, auquel on ferma une veine au bras; excepté les perſonnes qui prêterent du ſecours, les autres étoient toutes enveloppées de longs manteaux noirs & avec l'épée nue. A l'entrée du caveau, je vis des monceaux de ſquelettes d'hommes entaſſés, les uns

ſur les autres, & l'illumination ſe fit par des lumieres dont la flamme reſſemble à l'eſprit-de-vin brûlant, ce qui augmente l'horreur de cet endroit effrayant. Pour ne pas perdre mon Conducteur, je me hâtai de retourner. Je le trouvai qui préciſément rentra par la porte du jardin, quand j'y arrivai. Il me prit précipitamment par la main, & m'entraîna avec lui. Jamais je ne vis rien qui me rappelât les fables d'un monde chimerique, comme mon entrée au jardin. Par-tout ſe répandit une clarté, des lampions ſans nombre, le murmure des caſcades éloignées, le chant des roſſignols artificiels, l'air embaumé que je reſpirois, quels preſtiges! & que falloit-il de plus pour me croire tranſporté dans ces régions enchantées! On m'aſſigna une place derriere un cabinet de verdure, dont l'intérieur étoit divinement paré, dans lequel on tranſporta peu après quelqu'un évanoui (1), & toute de ſuite on me fit ſigne de jouer. Comme j'étois alors plus occupé de penſer à moi qu'aux autres, beaucoup de choſes ſe perdirent pour moi, je pus cependant obſerver que l'homme évanoui revint à lui, après que j'eus joué environ une minute, & qu'il demanda, avec une extrême ſurpriſe, où ſuis-je? Quelle voix entends-je? des jubilations d'allégreſſe, accompagnées de trompettes & de tymbales, étoient la réponſe; on courut aux armes, & l'on s'enfonça dans l'intérieur du jardin, où tout le monde fut perdu pour moi.

Je vous écris ceci après un ſommeil court & interrompu. Si je n'avois pas pris la précaution de noter cette ſcène dans mes tablettes hier avant de me coucher, je prendrois le tout pour un ſonge aujourd'hui. Adieu.„

Où eſt l'homme ferme & inébranlable, qui, après de longs préparatifs, une longue attente, une imagination exaltée, puiſſe reſter de ſang froid devant de telles ſcènes, & qui ne vit point dans un moment où la réflexion doit néceſſairement le quitter, tout ce que ſes maîtres, en l'initiant, voudront lui faire voir & entendre, que ce ſoient les génies du ciel ou de l'enfer.

---

(1) Vraiſemblablement celui qu'on avoit ſaigné dans le caveau, je ne puis cependant pas l'aſſurer. Les habillemens étoient ſuperbes & agreables, pour la forme & la couleur. Je ne pus rien reconnoître.

Sans m'étendre davantage là-deſſus, je citerai encore un *Ordre* ou une Œuvre magique & citation d'eſprit, où l'on ſe ſervit de l'Harmonica comme à Vienne.

Quand on fit, il y a trois ans, dans le Journal de Berlin, mention de la force que cet inſtrument enchanteur avoit ſur l'imagination à l'occaſion de Meſmer qui s'en ſervoit pour agir plus fortement ſur ſes Convulſionnaires, on a parlé de cela ſuperficiellement (1). Car depuis long-temps le protocole de Lavater & l'eſtampe étoient connus ici. Mais quoique Lavater penſe aſſez mal des Berlinois, ils n'ont pas voulu publier ces papiers; ils ne lui faiſoient aucunement honneur; lui ſeul & ſes fidèles amis les ont fait circuler. Ils ſont imprimés maintenant pour être connus, jugés par un chacun; mais non à Berlin. Je ferai ſeulement encore mention de quelques paroles de M. Roellig, priſes de l'ouvrage que nous avons cité, page 17. » Ce que l'Harmonica peut devenir entre les mains de la fourberie & du fanatiſme, je n'ai pas beſoin de le dire. On a déjà commencé à en faire uſage? L'Allemagne le ſait. Cette gravure, remplie de caractères myſtiques, de chiffres, de barbariſmes, avoit le nom d'une chimère fantaſtique, l'Harmonica. En veut-on d'autres preuves, qu'on demande l'hiſtoire de notre temps; elle parle bien haut de choſes que je trouve prudent de taire. L'hiſtoire eſt telle qu'elle ſuit. Le Comte F. de Th. à V. connu comme un des plus aimables Seigneurs, du plus noble & du meilleur caractère, qui n'a contre lui que trop de penchant aux choſes myſtiques & ſecrettes, parut à certaines perſonnes actives, tant à cauſe de ſa naiſſance que de ſa façon de penſer & de ſes liaiſons, un ſujet d'aſſez grande conſéquence pour s'empreſſer autour de lui & mettre à profit ſon penchant à la myſticité. On employa pour cet effet, comme on a coutume de le faire en pareil cas, un Avanturier très-ordinaire. Jadis il avoit été Joueur de gobelets; alors il

(1) 1785, Janvier, page 21, où l'on dit dans la note : Pluſieurs Lecteurs ſe rappelleront peut-être à cette occaſion d'avoir eu une fameuſe eſtampe magique de l'Allemagne méridionale, ſur laquelle ſe trouve l'Harmonica. Protocole de Lavater ſur le *Spiritus Familiaris Goblidone*, avec des pièces ajoutées & une eſtampe. Francfort & Leipſick, 1787, ſix feuilles, grand in-8o.

portoit ſur lui un taliſman d'étain. Le Comte même le reconnut pour un ignorant & un mauvais ſujet. On le fit paſſer pour l'organe d'un eſprit; il fut très-eſtimé malgré ſon incapacité & ſa baſſeſſe. Il entendit l'eſprit Gablidone, qui parla par lui & lui dictoit ce qu'il devoit répondre. Il étoit depuis longues années dans d'étroites connexions avec lui. Il avoit (depuis ſon *Arca*) une eſpece de connoiſſance intuitive de ſes formes, & pouvoit en outre s'appercevoir quand l'eſprit baiſoit l'écriture magique du nom de Jéſus. (Comme il fit ſouvent.) Cet Impoſteur, qui parloit toujours de chiffres, fut appelé le Calculateur.

Gablidone étoit l'ame d'un Cabaliſte Juif, mort encore avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, qui avoit été perſécuté de ſon père, à cauſe de ſes occupations magiques & qui, dans un tranſport de colère, avoit levé le glaive magique (1) ſur lui. C'eſt pour expier ce crime que le pauvre Gablidone (comme il ſe nomme lui-même) eſt obligé d'être au ſervice de huit calculateurs, pendant beaucoup de ſiècles, & de répondre à toutes leurs queſtions. Il exiſte ſept de ces eſprits ſerviables. L'un a ſervi Mahomet, ſous la figure d'une Colombe; l'autre eſt attaché à l'oracle de Delphes. Le Roi de Pruſſe, Frédéric II, doit auſſi avoir eu un de ces calculateurs, qui, pendant la guerre de ſept ans, lui a rendu de grands ſervices. Les eſprits lui ont été très-attachés dans les commencemens; mais le quitterent enſuite à cauſe de ſon incrédulité. Ce pauvre Gablidone donna ainſi, par la bouche des calculateurs, des leçons ſuivies au Comte & à ſes amis, à l'un pendant douze, à l'autre pendant dix ans. Ces leçons étoient toujours accompagnées de beaucoup de cérémonies, de même que d'agenouillemens, prières, récitation de pſeaumes; ici, l'on eut des révélations très-intéreſſantes, P. Ex. où étoient reſtées les choſes per-

(1) Ce glaive, dit-on, tue dès qu'on l'élève contre quelqu'un, ſans toucher l'homme; l'eſtampe le repréſente appuyé contre l'Harmonica, & marqué du chiffre 45. Ce chiffre paroit ſouvent ſur la planche, & s'explique, comme l'on ſait, d'une manière très-remarquable. Ce glaive ſeroit donc très-redoutable dans la main de ce nombre. Tout près il y a le pſeaume 178, verſet 7 : Le Seigneur eſt avec moi pour me ſoutenir, & je verrai ma joie aux ennemis.

dues (1); quel étoit l'état des morts. Quelques-uns ſe croyent entre deux rochers; & s'imaginent que ces rochers s'avançant toujours, les réduiront à l'épaiſſeur d'une feuille de papier. L'Empereur François a été chargé ſans qu'il ſe ſouvienne de ſa dignité, de l'inſpection de toutes les coquilles d'eſcargot, depuis le nord juſqu'au ſud, dont il s'acquitte avec toute la dextérité poſſible. L'eſprit leur envoya encore trois particules véritables de la croix de Jéſus-Chriſt, qui avoient la vertu de faire diſparoître & perdre bientôt, dès qu'ils y touchoient, tous bois de crucifix ſubſtitué. Il fit auſſi préſent, au Comte, d'une ſerviette ſale, dans laquelle il y avoit la marque de la main brûlée d'une ſubſtance inviſible. Il leur découvrit que les véritables noms des Mages, qui vinrent à la Crèche de notre Seigneur, n'étoient pas comme l'égliſe avoit cru juſqu'ici, Gaſpar, Melchior, Baltazard; mais Vraſapharmion, Melchiſédech, Baleatfiraſaron. L'eſprit de Gablidone accorda encore deux grandes faveurs aux deux amis; l'une étoit ſon propre portrait; l'autre de les recevoir dans l'ordre des Mages. Pour ces deux choſes, beaucoup de préparatifs étoient néceſſaires. Pour la peinture, il fallut mettre du papier, des couleurs, des pinceaux derrière un écran. Ceux qui étoient dans l'attente, prièrent Dieu, commencèrent à chanter, au ſon de la cloche, qui donne le ſignal pour la prière, le cinquante ſeptième pſeaume de pénitence; la conjuration ſe fit, & ils entendirent, derrière l'écran, un petit bruit, crurent voir l'ombre d'une petite main; quand tout fut tranquille, ils approcherent & trouverent un portrait ſale, mal peint, (peut-être vieux & mis là furtivement) ſemblable à celui d'un prêtre catholique (2). Il fallut bien plus de préparatifs pour la réception, & ſi quelque choſe avoit été négligé, il falloit recommencer tout de nouveau. On auroit de la peine à croire combien, pendant les opérations, une force magique affoiblit la mé-

(1) Il refuſa l'explication ſur les affaires volées, car, diſoit cet eſprit d'un Juif, il ne convient pas au Chrétien de faire des recherches ſur les voleurs. Ce qui pourroit les mettre dans la tentation ou de s'en venger, ou de demander la reſtitution de ce qui a été pris.

(2) Un habit noir, avec une fraiſe blanche, tombant ſur les épaules, une figure de Viſionnaire, une calotte noire ſur le ſommet de la tête.

moire,

moire, (on auroit dû croire qu'elle ſeroit plutôt fortifiée); il reçut des confeſſions, des liſtes de péchés, chacunes étoient écrites ſur un papier différent; des prieres, des pſeaumes devoient précéder. A la fin parut une boule creuſe, faite d'os, dans laquelle ſe trouverent les marques de l'Ordre, qu'on étoit obligé de porter ſur la poitrine nue. Les voilà donc arrivés au plus haut degré de la magie; ils n'étoient plus étrangers ou témoins, mais des citoyens. Le Calculateur étoit obligé de céder au Comte, ſon taliſman d'étain. Hélas! tout n'étoit cependant pas fait. Ordinairement dans ces choſes-là, quand on croit être tout prêt, le dernier point important vous manque. Il ne falloit plus qu'une inſtruction de magie pour parvenir à la dignité de maître, ou de calculateur. Le Jongleur étoit mort depuis douze ans ſeulement, mais pourtant trop tôt; à préſent il faut obtenir les léçons qui manquent, d'un autre Mage appelé Maffon; mais hélas! depuis long-temps on cherche ce Maffon ſans pouvoir le trouver. Ne croit-on pas lire une fable du Comte de Gabalis. Eh bien! voilà les choſes qu'on adopte, avec avidité, de nos jours, qu'on traite de ſaintes. Quiconque n'étouffe pas ces folies dans leur principe, ſera indubitablement entraîné juſqu'à la fin. Auſſi n'eſt-ce que la premiere réſiſtance d'une raiſon ſaine, qu'on ſe propoſe d'avancer, en éclairant ce monde. Tandis qu'une philoſophie, auſſi paradoxale que la moderne, ſe cache ſous l'enthouſiaſme, pour induire l'eſprit à chercher les grands génies ſous le charlataniſme, & la profonde ſageſſe dans des abſurdités. C'eſt de cette maniere que Schoeffer & Lavater font un tort infini. Quand le bon, l'aimable Comte de Th. demande au dernier, des éclairciſſemens ſur la ſainte cabale, ou véritable magie, bien loin de ſe donner la peine de lui démontrer la folie de telles-ſciences, la fourberie des Inſtituteurs, & le danger de ſe mettre en liaiſon avec eux; il écoute avec avidité les abſurdités qu'on veut lui raconter de Gablidone & de Maffon, en fait un protocole & l'envoie à ſes Partiſans (1), ſans ajouter un mot d'exhortation

(1) Peut-être ſi c'eſt Pfeuniger qui l'a copié & fait circuler, on voit bien que cela revient au même. Lavater l'écrivit en 1781.

contre cette ſuperſtition magique. Il contemple & dépeint la petite image qu'on lui a porté à Zurich, que le ſoi-diſant eſprit devoit avoir peint; il dit dans ſon protocole (page 51) que le deſſin en eſt tout autre que ne l'auroit fait un homme ordinaire qui eût été Peintre.

Pour montrer toute la folie que cette magie enſeigne, je copierai quelques morceaux des papiers que l'eſprit a dicté. » Page 66, au ſecond degré ſont les hommes qui n'offenſent jamais leur créateur ni dans ſa majeſté, ni dans ſa divinité. Pour que tu ſois informé de ces mots principaux, ſaches que la majeſté, c'eſt quand les trois ſources parfaitement magiques, ſans commencement & ſans fin, ſont réunies dans un être, & ne ſont plus qu'un corps de la viſible & inviſible ſubſtance. Si un humain offenſe avec deſſein le père, avec ſa volonté le fils, & par l'exécution le ſaint eſprit, alors il pêche contre la majeſté réunie; il eſt perdu, parce qu'aucune partie ne reſte inviolée. Vous nommez de pareilles infractions des péchés mortels; à parler vulgairement, cela peut paſſer. Quiconque voit ce que veut dire un péché mortel, dira qu'il a péché contre la majeſté; mais il n'y a que ceux qui ſont initiés dans les études ſecrettes, & qui jamais ne donnent à aucun ſouverain du monde, le titre de majeſté, car le nom vient d'une parole divine de *Mage*. Mon Roi Frédéric le ſait bien, lui qui n'eſt guéri que par ces hommes adonnés aux choſes ſurnaturelles. Reçoit-il une ſupplique avec ſes autres titres, ſans celui de majeſté? Le ſuppliant eſt d'abord introduit; car il apperçoit par-là qu'il a reçu des inſtructions magiques. En ſecond lieu, ce que vous appelez un péché véniel; je le nomme une violation de la divinité. Alors chaque ſource eſt iſolée & n'a de communication que par de très-minces veines, de manière que quand on jette un péché dans la ſource du père, la ſource du ſaint eſprit ne s'en reſſent pas. La ſource du fils eſt du ſang, & elle ſoulage tout. L'homme reçoit la grace & ſecours, le rédempteur a fait ce qu'il devoit. Cet abrégé peut l'inſtruire à mettre la différence entre ces deux mots principaux dans la néceſſité. »

Peut-être que M. Schloſſer, d'après ſa nouvelle manière, découvrira auſſi un tréſor de ſageſſe, comme il l'a trouvé dans les Œuvres de Schwedemborg. Le Lecteur peut en

chercher la preuve dans le Journal de Berlin. Jan. p. 334 il ajoute encore, Schwedemborg ne paroît ſans doute qu'un groſſier viſionnaire (1), ſi l'on explique ſes ouvrages littéralement.

Il me paroît encore digne d'être remarqué.

Que Gablidone, tout comme Schwedemborg, prédit une révolution religieuſe & phiſique, pag. 57 dans l'année 1800, « il ſe fera, ſur notre globe, une révolution très-remarquable, & il n'y aura plus d'autre religion que celle des patriarches. »

2°. Qu'il parle (page 64) d'une majeſté, *Tétra grammatique* à la contemplation de laquelle parviendra l'être élevé au premier degré de béatitude; qu'il expliqua à Caglioſtro, Hagion, Melion, Tetra grammaton, comme trois paroles ſaintes & arabes.

3°. Qu'il fait la deſcription de l'apparition du Seigneur ſur la quatrième marche de l'autel, pag. 34. Son corps eſt ceint au milieu d'un triangle; ſon éclat eſt d'une beauté inexprimable. L'angle conſerve ſa rougeur, ſa ſentence eſt courte, elle dit: *Venite ad patres Oſphal.* Ainſi encore des pères auxquels le Seigneur invite..... Mais qui ſont donc ces pères? Oſphal?

N. B. Il a fallu traduire cet article littéralement. Sans cela le Lecteur n'auroit pas bien ſaiſi cet excès de déraiſon.

NOTE XVI.

Il n'y en a pas un ſur mille qui ſoit inſtruit. Page 74.

SUPPOSONS une ville habitée par cent mille perſonnes; il n'y en a ſeulement pas mille qui liſent, moins encore y en a-t'il cinq cents qui aient l'eſprit cultivé. Allez aux Académies, aux Bibliothéques, voyez le petit nombre d'Amateurs. Examinez combien peu de gens aux Théâ-

(1) Dans le Muſéum Allemand, janvier 1788, p. 57.

tres ſavent ce qu'on y dit. Les Savans ſe comptent ſans peine ; il n'y en a pas ſix cents à Londres ou à Paris ; à plus forte raiſon cent dans la ville priſe pour exemple.

NOTE XVII.

Peut-être encore moins qu'on ne croit. Page 75.

Extrait d'une Lettre de M. l'Abbé Graudidier, à Madame de.... ſur l'Origine des Francs-Maçons.

VOUS connoiſſez, ſans doute, Madame, cette ſociété célebre que l'Angleterre nous a tranſmiſe, & qui porte le nom de Francs-Maçons. Ses membres, répandus dans toute l'Europe, s'y ſont multipliés, & beaucoup plus peut-être que ne le demandoient l'honneur, l'intérêt de cette ſociéte. Je n'en ferai ici, Madame, ni l'éloge, ni la ſatyre. Je ne rechercherai pas même les motifs du ſecret inviolable qu'elle exige, & du ſerment particulier qu'elle y attache : je ne ſuis pas initié dans ſes myſteres, & je me trouve indigne *de voir la lumiere* ; j'ignore ſi tout eſt tranquille, *comme dans la vallée de Joſaphat, où jamais femme n'a babillé* : le beau ſexe doit ſe plaindre des loix rigoureuſes qui l'excluent *de voir le ſoleil, la lune & le Grand Maître de la Loge* ; c'eſt une nouvelle injure que les hommes lui ont faite, en le croyant peu capable de conſerver un ſecret, mais ils ont plus perdu que les femmes ; ils ſe ſont privés de ces plaiſirs innocens, qui font l'agrément des ſociétés par la douceur & les talens d'un ſexe aimable. C'eſt chez vous, Madame, qu'on en devoit chercher le modele.

J'avouerai encore que l'inſtituteur de la ſociété franc-maçonne n'a pas été un François ; elle devoit répugner à ſon cœur & à ſon caractere. Je n'en chercherai pas non plus l'origine dans la conſtruction de l'arche de Noé, qui fut, dit-on, *un Maçon très-vénérable* ; ou dans cel-

le du temple de Salomon, qui paſſe pour *le plus excellent Maçon.* Je me garderai bien de fouiller dans l'hiſtoire des croiſades, pour y découvrir les premiers Maçons dans ces Barons croiſés, qu'on ſuppoſe s'être dévoués à *l'art divin*, *à l'art royal* de la reédification du temple, ou dans ces anciens militaires de la Judée, qu'on prétend avoir été nommés Chevaliers de l'aurore & de la Paleſtine (1). Ces ridicules opinions, que les Francs-Maçons n'oſent même préſenter que ſous le voile de l'allégorie, ne méritent pas d'être révélées par un profane. J'oſe me flatter, Madame, de vous préſenter une origine bien plus vraiſemblable; elle ne ſe trouve, *ni à l'orient, ni à l'occident....: la Loge eſt bien couverte*, ainſi ce n'eſt pas elle qui m'en fournira les preuves. Je n'ai pas eu le bonheur de travailler *du lundi au matin juſqu'au ſamedi au ſoir*; mais j'ai entre mes mains *profanes* des pieces authentiques, des actes véritables, qui datent de plus de trois ſiecles, qui font voir que cette ſociété tant vantée des Francs-Maçons, n'eſt qu'une imitation ſervile d'une ancienne & utile confrérie de vrais Maçons, dont le chef-lieu fut autrefois Strasbourg. La plupart des perſonnes de cette ville ignore cette anecdote; *nos* Loges Strasbourgeoiſes ne ſeront pas fâchées de la connoître.

L'Egliſe Cathédrale de Strasbourg, & ſur-tout ſa tour commencée en 1277, par l'Architecte Ervin de Steinbach, eſt un des chef-d'œuvres de l'architecture gothique. Cet édifice, dans ſon total & dans ſes parties, eſt un ouvrage parfait & digne d'admiration, qui ne trouve pas même ſon pareil dans l'univers. Ses fondemens ont été ſi ſolidement jettés, que, quoique percé à jour, il a réſiſté juſqu'ici aux orages & aux tremblemens de terre. Ce travail prodigieux porta au loin la réputation des Maçons de Strasbourg. Le Duc de Milan écrivit, en 1479, une lettre au Magiſtrat de cette ville, par laquelle il lui demandoit une perſonne capable de diriger la conſtruction de l'Egliſe ſuperbe qu'il deſiroit éle-

(1) L'Auteur d'un livre imprimé en 1766, & intitulé l'Etoile Flamboyante, tom. 1, pag. 41, 53, paroit adopter ce dernier ſentiment.

ver dans ſa Capitale (1). Vienne, Cologne, Zurich, Fribourg firent conſtruire des tours à l'imitation de celle de Strasbourg, qui ne fut achevée qu'au mois de juin 1439 ; mais elles ne l'égalerent ni en hauteur, ni en beauté, ni en délicateſſe. Les Maçons de ces différentes fabriques, & leurs éleves qui ſe répandirent dans toute l'Allemagne, formerent, pour ſe diſtinguer du commun de la gente maçonne, des aſſociations auxquelles ils donnerent le nom allemand de *hüeten*, qui en françois ſignifie loges ; mais elles s'accorderent toutes à reconnoître la ſupériorité de celle de Strasbourg, qui fut nommée *haupthütte*, ou grande Loge (2).

On conçut dès-lors le projet de former de ces différentes aſſociations une ſeule ſociété pour toute l'Allemagne; mais elle ne prit une conſiſtance ſolide que vingt ans après l'entiere conſtruction de la tour de Strasbourg. Les differens Maîtres des Loges particulières s'aſſemblèrent à Ratisbonne, où ils dreſsèrent, le 25 avril 1459, l'acte de confraternité, qui établiſſoit le Chef de la Cathédrale de Strasbourg, & ſes ſucceſſeurs, pour Grand Maître unique & perpétuel de la confrérie générale des Maçons libres de l'Allemagne. L'Empereur Maximilien confirma cet établiſſement par ſon diplôme donné à Strasbourg en 1498 ; Charles-Quint, Ferdinand, & leurs ſucceſſeurs, le renouvellèrent.

Cette ſociété, compoſée de maîtres, compagnons & apprentis, formoit une juriſdiction particulière : la ſociété de Strasbourg embraſſoit toutes celles de l'Allemagne. Elle tenoit ſon tribunal dans la Loge, & jugeoit ſans appel toutes les cauſes qui lui étoient portées, ſelon les règles & les ſtatuts de la confrérie. Ces ſtatuts furent renouvellés & imprimés en 1563. Les Loges des Maçons de Souabe, de Heſſe, de Bavière, de Franconie, de Saxe, de Turinge, & des pays ſitués le long de la Moſelle, reconnoiſſoient l'autorité de la grande Loge de Strasbourg. Dans le ſiècle même où nous vivons, les maîtres de la fabrique de Strasbourg condamnèrent à une amende les Loges de Dreſde

(1) Je poſsède la copie de cette Lettre en Italien.
(2) Vieux regiſtre de la tribu des Maçons de Strasbourg.

& de Nuremberg; & cette amende fut payée. La grande Loge de Vienne, dont relevoient les Loges de la Hongrie & de la Styrie, la grande Loge de Zurich; qui avoit dans ſon reſſort toutes celles de la Suiſſe, avoient recours à la Loge mère de Strasbourg, dans les cas graves & douteux.

Tous les membres de cette ſociété n'avoient aucune communication avec les autres Maçons, qui ne ſavoient employer que le mortier & la truelle. Ils adoptèrent pour marques caractériſtiques tout ce qui pouvoit ſe rapporter à leur métier, qu'ils regardoient comme un art bien ſupérieur à celui des ſimples Maçons. L'équerre, le niveau & le compas devinrent leurs attributs. Réſolus de faire un corps à part dans la foule des ouvriers, ils imaginèrent entre eux des mots de ralliement, des attouchemens pour ſe reconnoître, & des ſignes pour ſe diſtinguer; ils nommoient cela le ſigne des mots; *das vortzeichen*, *le ſalut dergruſs*. Les apprentis, les compagnons & les maîtres étoient reçus avec des cérémonies auxquelles ils faiſoient préſider le ſecret. Ils prirent pour deviſe la liberté, & en abuſerent même quelquefois pour ſe refuſer à l'autorité légitime des Magiſtrats.

Vous croiriez reconnoître, Madame, à ces traits, les Francs-Maçons modernes. En effet, l'analogie eſt ſenſible: le même nom de Loges, pour ſignifier les lieux d'aſſemblée; le même ordre dans leur diſtribution; la même diviſion en maîtres, compagnons & apprentis; les uns & les autres ſont préſidés par un Grand-Maître. Ils ont également des ſignes particuliers, des loix ſecrettes, des ſtatuts contre les profanes: enfin, ils pourroient dire les uns aux autres: *mes frères & mes compagnons me reconnoiſſent pour* Maçon. Mais nos Maçons de Strasbourg, malgré l'obſcurité de leur travail, prouvent par des titres anciens & authentiques, leur état & leur origine; & nos Francs-Maçons François, Anglois, Allemands, Napolitains, même malgré *Hiram & le temple de Salomon*, ne peuvent en prouver autant. Je crois même que la tour de Strasbourg eſt un monument plus ſenſible que les fameuſes colonnes d'airain de *Jakim & de Booz*. Je pourrois cependant me tromper, *car*

car je ſuis dans les ténèbres, & je vais chercher la lumière au ſeptentrion.

J'ajouterai encore, Madame, que ce tribunal de la Loge des Maçons exiſte aujourd'hui à Strasbourg; & quoique ſa juriſdiction ſoit bien diminuée, elle eſt encore regardée comme la grande Loge d'Allemagne. Les habitans de notre ville y avoient recours pour tous les cas litigieux, relatifs aux bâtimens; le Magiſtrat lui en remit même entièrement la connoiſſance, en 1461, en lui preſcrivant, la même année, les formes & les loix qu'elle obſerveroit; ce qui fut renouvellé en 1490. Les jugemens qu'elle rendoit, portoient le nom de *huttenbrief*, ou *lettre de Loge*. Les archives de la ville ſont remplies de ces ſortes de lettres, & il y a peu d'anciennes familles à Strasbourg, qui n'en conſervent dans leurs papiers. Mais le Magiſtrat ôta, en 1620, à la Loge de Strasbourg, la Juriſdiction qu'il lui avoit confiée ſur les bâtimens; l'abus qu'elle avoit de ſon autorité, néceſſita cette ſuppreſſion.

Je ſuis, &c.

A Strasbourg, ce 24 Novembre 1778.

NOTE XVIII.

Qui la conſerve avec des modifications. Page 76.

Traduction d'un billet de la main propre de la Majeſté Impériale & Royale l'Empereur, concernant l'Ordre des Francs-Maçons.

La Franc-Maçonnerie s'eſt tellement répandue dans mes Etats, qu'il n'y a preſqu'aucune petite ville de province où on ne trouve des Loges, & il eſt de là plus grande néceſſité d'y établir un certain ordre. Je ne connois pas leurs myſtères, & je n'ai jamais eu aſſez de curioſité pour les pénétrer; il me ſuffit de ſavoir que la Franc-Maçonnerie fait toujours quelques biens, qu'elle ſoutient les pauvres, & cultive & protège les lettres, pour faire pour elle quelque choſe de plus que dans tout autre pays. Mais comme la

raiſon d'Etat & le bon ordre demandent de ne pas laiſſer ces gens entierement à eux-mêmes & ſans une inſpection particuliere, je penſe de les prendre ſous ma protection, & de leur accorder ma grace ſpéciale, s'ils ſe conduiſent bien, ſous les conditions ſuivantes :

1°. Il n'y aura dans la Capitale qu'une ou deux Loges, & s'il eſt impoſſible d'y recevoir tous les frères, tout au plus trois. Dans des villes où il y a des régences, on permettra auſſi une, deux ou trois Loges. Toutes les Loges dans les villes de province où il n'y a pas de régence, ſont rigoureuſement défendues, & l'hôte qui ſouffre des aſſemblées dans ſa maiſon, ſera puni comme un criminel qui permet des jeux défendus.

2°. Les liſtes de toutes les Loges & de leurs membres ſeront envoyées au Gouvernement, les jours de l'aſſemblée toujours marqués; & tous les trois mois on enverra un détail exact des membres qui ont été reçus à la Loge, ou qui l'ont quitté, mais ſans annoncer les titres, dignités & grades qu'ils ont dans la Loge.

3°. Chaque année on indiquera au Gouvernement le Directeur de la Loge.

En revanche de tout cela, le Gouvernement accorde aux Francs-Maçons réception, protection & liberté; laiſſe entierement à leur direction l'intérieur des Loges & leur conſtitution, & ne fera jamais quelques recherches curieuſes.

De cette façon, l'Ordre des Francs-Maçons, qui eſt compoſé d'un grand nombre d'honnêtes-gens qui me ſont connus, peut devenir utile à l'Etat; & on communiquera cette ordonnance aux Gouvernemens de Province.

JOSEPH.

P. S. L'exécution de cette ordonnance commence dès le premier janvier.

NOTE XIX.

Si dans les beaux jours de Frédéric II, Page 76.

Des gens inſtruits ont prétendu que ce grand Roi n'étoit pas ſi incrédule ſur la magie & les viſions que la Renommée l'a publié. Quelle que fût ſa façon de penſer, bien eſt il vrai qu'il eût proſcrit cette Secte dangereuſe. Ce ne ſeroit pas la ſeule occaſion où il auroit déſobéi à ſa propre impulſion, & où ſa raiſon lui eût fait faire le contraire de ce a quoi il inclinoit. Du moment qu'il auroit vu le prétexte à un abus, ſans autre examen, il eût anéanti la Secte.

NOTE XX.

Les hommes amis de la vertu feroient une ligue. Page 77.

Je voudrois ſur-tout, je voudrois armer la raiſon, &, s'il le faut, l'amour-propre de ceux d'entre les Princes que les Lavater & autres adeptes trompeurs ou trompés, fanatiques ou fripons, ſont parvenus à ſéduire, contre les extravagances honteuſes & les faſcinations groſſieres qui les ont infatués. Eh! que gagneront ils donc à cette pitoyable facilité, à ces déplorables foibleſſes? La perte d'un temps plus précieux pour eux que pour les autres mortels, le vide du repentir & des regrets, & la chûte de leur conſidération perſonnelle.

Quoi donc! l'accumulation des fourberies de tous ces Jongleurs, copiſtes plus ou moins adroits, mais toujours copiſtes les uns des autres, & leur éternel non-ſuccès, ne diſent-ils donc pas aſſez que leurs promeſſes ſont menteuſes? que pour les Princes, il n'y a de tréſors que dans une

ſage économie, & la bienfaiſance éclairée qui multiplie au ſein de leurs Etats les riches & les heureux; de bonheur que dans la paix d'une bonne conſcience & l'acquit de leurs intéreſſans devoirs, ſeule jouiſſance ſur laquelle il eſt impoſſible qu'ils ſe blaſent; de divination que dans la prévoyance & dans la connoiſſance des hommes; de magie que dans le grand art d'inſpirer la confiance & de ſe faire aimer.

Et ſi ces miſérables Charlatans, toujours pouſſés par la ſoif de l'or ou celle de l'intrigue, éloignoient des Cours qu'ils obsèdent, les ſages & les bons citoyens, toujours peu curieux de ſe compromettre avec des Avanturiers & des Charlatans? Si diſtrayant l'attention des Princes, des véritables ſources de la proſpérité publique, ils parvenoient par la force preſqu'irréſiſtible de l'habitude, ou par les ſéductions de l'amour-propre qui ne veut pas avoir été trompé? s'ils parvenoient à les circonſcrire, à les enchaîner, à les hébêter dans le cercle hideux & ſtérile de leurs déceptions & de leurs preſtiges; ſi la haîne pour la réſiſtance, cette maladie contagieuſe & mortelle de tous les Princes abſolus, alloient changer ces rêveries ténébreuſes en un ſyſtême d'intolérance & de perſécution. Ah! que deviendriez-vous? les jouets & les victimes, les Prédicants & les Satellites des ſuperſtitions les plus honteuſes qui aient jamais infecté la terre.

(Lettres ſur Caglioſtro & ſur Lavater, par M. le Comte de Mirabeau.)

NOTE XXI.

Sur la croyance aux Eſprits.

La raiſon ne conçoit pas qu'il puiſſe y avoir des Eſprits capables d'opérations corporelles; mais elle voit que ceux qui les ont imaginés, ont été d'erreurs en erreurs. Croyans à l'exiſtence d'un premier être gouvernant les mondes, que ſa puiſſance avoit créés, les hommes ont ſuppoſé qu'il ne

pouvoit les régir qu'en ayant ſous ſes ordres des Miniſtres, des êtres ſpirituels, prêts à porter par-tout ſes volontés ſuprêmes. Ils ont aſſimilé Dieu à un Roi; mais ils n'ont pas vu qu'un Eſprit ne pouvoit ni occuper ni parcourir un eſpace. On ne peut pas concevoir un eſprit allant à gauche, à droite; notre ame agir au dedans de nous ſans ce mouvement. Suppoſons un homme qui ſoit tout-à-la-fois Naturaliſte & Aſtronome, lorſqu'il examine un ciron, ſon ame eſt dans un ciron; lorſqu'il examine le ſoleil, ſon ame eſt à un million de lieues; mais elle n'a parcouru aucun eſpace (1). Appliquons ce raiſonnement aux Eſprits. S'il en exiſte, ils ne peuvent ni deſcendre, ni monter, ni paroître, ni diſparoître, ni parler, ni faire du bruit. Ces opérations corporelles détruiſent l'idée que nous pouvons nous faire d'un eſprit; il eſt également inutile de leur aſſigner un ſéjour. Cent millions de milliards d'eſprits peuvent habiter enſemble ſur la pointe d'une épingle, comme dans ces vaſtes déſerts que notre imagination ſuppoſe entre le ſéjour des aſtres de l'Empire.

Le raiſonnement détruiſant ainſi les premiers principes de cette opinion, il ne reſteroit que l'expérience. Or, les faits n'ont jamais prouvé d'une manière ſatisfaiſante l'apparition des Eſprits; ſi une hiſtoire étoit une preuve, il faudroit admettre toutes les hiſtoires, du moins les Aſiatiques s'en rapporteroient aux leurs; les Africains feroient de même; il réſulteroit delà des contradictions multipliées.

Un Anglois, Glamvill, a écrit qu'il exiſtoit des êtres qui poſſédoient un corps plus ſubtil & une ame plus parfaite que la nôtre. Où exiſtent ces créatures aériennes? Qui ſait leur hiſtoire? Mais quand même on les ſuppoſeroit exiſter, cela ne fait pas plus à la queſtion préſente, que ſi un Ecrivain venoit nous aſſurer que Mars eſt habité par des hommes qui ont trente pieds de hauteur. L'unique réponſe à faire à des ſuppoſitions, eſt de ſuppoſer à ſon tour que cela n'eſt pas; alors la diſpute eſt finie.

C'eſt donc ici où s'arrête la raiſon; mais dira-t'on, cela ne prouve rien. Là, où la raiſon s'arrête, la religion com-

(1) On pourroit répondre à cela que c'eſt confondre *l'ame* & *la penſée*.

mence à nous éclairer ; or, elle confirme abſolument l'apparition des Eſprits bons & mauvais, & nous parle de leurs différentes opérations.

Nous répondons que la Religion elle-même ne peut guère exiſter avec cette doctrine. Si par ſes Miniſtres, ſes Prophètes, ſes Apôtres, il a plu à Dieu d'interrompre les loix de la nature, & de faire des choſes qui ne pouvoient être faites ſans l'aide de ſa Toute-puiſſance ; comment arrive-t-il qu'il y ait une autre puiſſance qui faſſe faire les mêmes miracles ? La première ſe trouveroit alors infiniment affoiblie, & la croyance eſt déconcertée. C'eſt pourtant le réſultat de la doctrine des mauvais Eſprits. Ou ils ſeroient ſoumis à Dieu, & alors il ſeroit l'auteur du mal, en le permettant, ce qui paroît un blaſphême, ou ils ſeroient égaux ; alors Dieu n'eſt plus Tout-puiſſant, ce qui ſeroit un autre blaſphême. La Religion eſt donc, par la ſainteté de ſes dogmes, contraire à cette doctrine (1).

Quel ſeroit donc enfin le moyen d'appaiſer, ſur ce point, l'inquiète curioſité des hommes ? Il en eſt peu ; mais on pourroit dire à un petit nombre, pour juger une ſemblable queſtion, il faut être très-inſtruit Il eſt tant de manières de tromper les ſens avec les ſecrets de la nature. Le ſiècle dernier avoit les mêmes prodiges que celui-ci. Ils ont été expliqués par des moyens fort naturels ; n'eſt-ce pas une forte préſomption, que ceux qui nous étonnent dans ce moment trouveront pareillement des interprêtes.

Si l'on remonte à l'origine de ces erreurs, nous les trouverons dans le caractère de l'homme. Etre préſomptueux, il eſt tourmenté du deſir de lire dans l'avenir ; foible, il redoute les premiers pas qu'il fera dans des régions inconnues. Il voudroit voler ſur les aîles des ſciences

(1) Ici l'Auteur va trop loin. Qui connoit le plan de Dieu ? Qui a été de ſon conſeil ? Comment ſait-on que les contrariétés apparentes qui agitent le monde ne ſervent point au but de ſon Auteur, en produiſant par ce mouvement, une félicité générale, qu'une létargique monotonie de la Nature ne ſauroit jamais effectuer ? Il y a tant de genres de félicité, & il doit y avoir une variété ſi infinie de toute choſes dans cet Univers, que l'eſprit borné de l'homme ne devroit jamais prononcer ſur les vues de ſon auteur, quand il permet ce qui nous ſemble être un mal.

vers l'auteur de tout, & perdant ſans ceſſe ſa nature de vue, il s'épuiſe en efforts inutiles, qui ne ſervent qu'à conſtater ſon impuiſſance.

Il eſt tout à-la-fois éclairé & ignorant, grand & mépriſable, trop rempli de connoiſſances pour s'armer de la vertu ſtoïque, il flotte ſans ceſſe entre l'action & le repos. Incertain s'il eſt Dieu ou brute, s'il doit préférer ſon ame ou ſon corps. Il naît pour mourir, il raiſonne pour errer. Sa raiſon même n'eſt pour lui qu'une eſpèce de délire. S'il ne l'écoute pas, tout pour lui eſt obſcur; s'il la conſulte trop, tout lui paroît incertain. Cahos de raiſonnemens & de paſſions, continuellement abuſé & déſabuſé par lui même, il tombe, ſe relève & retombe ſans ceſſe. Il eſt créé maître de tout, & de tout il eſt la proie. Seul juge de la vérité, il ſe précipite d'erreurs en erreurs, il eſt enfin la gloire & l'énigme de la création.

Tel eſt l'homme; perſonne n'a appellé de l'opinion de Pope, & c'eſt un pareil être au témoignage duquel on s'en rapporteroit, lorſqu'il ſe vante de bouleverſer, à ſon gré, les loix de la nature? de citer à ſon petit tribunal des êtres qui, s'ils exiſtoient, ſeroient d'une nature bien ſupérieure à la ſienne? d'établir une correſpondance entre le ciel & lui, ſur les ſombres profondeurs de l'avenir? Non, non, laiſſons périr dans l'oubli cet amas menſonger de viſions, d'impoſtures, de contes, que la bêtiſe, l'intérêt, l'orgueil, l'opiniâtreté, ont enfanté tour-à-tour.

Il eſt des hommes avides de célébrité ſans talent pour l'acquérir, ſans art pour faire illuſion. Ils ont recours à cette ſcience occulte, & à la faveur de quelques apparences de ſuccès; ils font des proſélites, le temps détruit leurs frêles édifices; ils n'emportent que le mépris de leurs contemporains.

Il en eſt d'autres dont la foibleſſe des nerfs eſt telle qu'elle les rend timides ſur l'avenir, crédules ſur le préſent, troublés ſur le paſſé; ils ont, ſans ceſſe, devant les yeux, l'image de ces Eſprits, miniſtres vengeurs des crimes de la terre. Flottans entre les remords & l'inquiétude, ils croyent tout parce qu'ils n'examinent rien.

Quelques-uns cherchent des dupes, taxent la facilité des riches, ſurprennent la crédulité des eſprits foibles, bra-

vent les ſarcaſmes des Philoſophes, & trouvent, parmi des tentatives de toutes eſpèces, quelques dédommagemens momentanés, aux humiliations inſéparables de ce dangéreux métier.

D'autres encore, trompés par leurs organes, ſont ſujets à une eſpece de maladie qui les rend viſionnaires; ils voyent des choſes qui n'exiſtent pas (1), & entendent des ſons imaginaires. Un homme qui devint ſourd entendoit, une année auparavant, une muſique continuelle, qui lui ſembloit même très-harmonieuſe.

Une derniere claſſe enfin, & c'eſt la plus nombreuſe, a été dupe de quelques Charlatans adroits: le temps a effacé les traces de la fourberie, & n'a laiſſé, dans leurs imaginations ſéduite, que les réſultats qui les ont frappés. Souvent forcés de défendre leur propre jugement, ſoupçonnés d'avoir été trompés, ils ſe ſont rendus les faits perſonnels, & ſont devenus les Apôtres d'une erreur dont ils n'avoient été que les inſtrumens.

(Mélanges Littéraires, par M. De Luchet.)

Fin des Notes.

---

(1) Voyez dans l'*Eſſai Analytique des Facultés de l'Ame*, *par* M. *Bonnet*, l'hiſtoire des viſions d'un grand pere de cet illuſtre Philoſophe; comme il voyoit, en plein jour ſa chambre remplie de gens qui n'y étoient pas, ſa maiſon démeublée, les portes gardées par des hommes armés. L'habitude ſeule put lui apprendre à diſtinguer l'apparence de la réalité; encore s'y trompa-t'il ſouvent. Toutes ces illuſions ne vinrent que du dérangement de ſa prunelle.